

LE SABLIER DU VENT

A la mémoire de ma mère

Qui m'a tant aimé

DU MEME AUTEUR

LE CAPITAL DU NÉANT :

POEMES

L'Ombre des abysses

- Res Nullius (1936-1948), éditions du Lansquenet.

- L'Impossible Infini (1981). Tirage limité à 35 exemplaires numérotés, ornés de deux gravures d'Annibel, éditions Lacourière-Frelaud.

- Voyages aux enfers I et II (1949-1984), éditions Saint-Germain-des-Prés.

Terra inferna

- Spartacus ou le soufre des volcans (1988-1994), épopée, éditions Saint-Germain-des-Prés.

- L'Orbe des enfers (1985-en cours), antiépopée de douze mille vers.

In Fine

- Khaos ou la Prédiction de Cassandre, éditions Saint-Germain-des-Prés.

Post-Scriptum

-Le Cri de la méduse (1996-1997).

THEATRE

Les nuits de cendre

Les Farces I et II.

Les Huis-clos I et II.

Les Huis-clos II, IV et V.

Henry Galy-Carles

Le Sablier du vent

I

Le temps remonté

(Mémoires 1922 - 1940)

EDITIONS SAINT-GERMAIN-DES-PRES

édition originale

Dépôt légal : 2ème trimestre 2007
ISBN : 2 - 243 - 04309 - 2

Quel temps faisait-il en ce jour du 26 mai 1922, lorsque ma mère ouvrit la lettre que j'ai sous les yeux du Directeur de la maternité du 82, rue Dareau à Paris XIVème, où elle et mon père avaient retenu une chambre pour ma naissance, et par laquelle, avec une écriture faite de belles rondes, il l'informait qu'une chambre serait effectivement à sa disposition pour le 28 juin ? Quel temps pouvait-il faire, en effet ? J'aurais naturellement pu consulter quelques journaux de l'époque, mais, la paresse aidant, celle de me déplacer, et puis peut-être une certaine indifférence à ce fait, m'y ont fait renoncer. En juin, sans doute faisait-il beau. Après tout, je le prends ainsi, puisque, de toute manière, c'était là un fait qui ne me concernait pas !

Je tente cependant de m'imaginer cette journée. Était-ce le matin, à la première distribution du courrier, rue Faidherbe, à Vitry-sur-Seine, que mes parents habitaient alors, commençait à vivre. Le laitier avait-il déposé le lait à la porte des appartements comme on le faisait à cette époque. Ou bien était-ce le courrier du soir, lorsque ma mère, caressant son ventre, attendant mon père après sa journée de bureau à Paris, s'assit et ouvrit cette lettre. Qu'importe, imaginons : c'était le matin et il faisait déjà un beau soleil..

A-t-elle médité en regardant cette lettre, en pen-

sant à cet enfant qui allait venir au monde, qui était le sien ? Etait-elle heureuse ? Angoissée ? Inquiète ? Etait-elle seule dans l'appartement du 236 de la rue, au quatrième étage ? Sa mère près d'elle pour cet événement ? Je ne le saurai jamais, je n'ai jamais songé à le demander à ma mère, ni à ma grand-mère. Maintenant, il est trop tard. L'une et l'autre ne sont plus. Si j'avais eu l'esprit curieux, peut-être le saurais-je néanmoins par la voisine de l'étage supérieur qui n'a guère qu'une dizaine d'années de plus que moi et qui, jusqu'au dernier moment, est restée fidèle à ma mère et à moi-même. Mais le temps passe et je ne téléphone pas. Il me semble que depuis la mort de ma mère, une coupure s'est faite que je ne fais rien pour réparer. Pourquoi ? Pourquoi cette attitude quelque peu lasse, puisque souvent je pense à ces amis, qui eux habitent toujours Vitry, où le mari est dentiste. Pourquoi ? Je me le demande, mais n'agis pas. Le poids du passé ? Peut-être.

Je me demande également si par hasard, je suis vraiment intéressé par un passé dont je ne me souviens plus et si seul compte pour moi ce dont seulement je me souviens. Encore que je sais que la mémoire transforme les faits avec le temps et que même ces lignes sont une transposition dans l'espace.

Je suis revenu dans certains endroits de ma jeunesse, si j'ai retrouvé les lieux à peine changés, je n'ai rien retrouvé de leur saveur, de leur senteur, de leur odeur, de leur atmosphère. Je ne pourrais décrire ce qui m'en reste, et encore, suis-je sûr que la description en sera fidèle ? Sûrement non, ce ne sera que le fruit de ma mémoire décantée et transformée. Qu'importe. Dire. Me débarrasser de cette mémoire. Me débarrasser de mon passé. L'avoir vraiment derrière moi et ne plus l'avoir en moi, comme une masse insaisissable et fluide que je traîne et qui m'oblitére le futur.

Depuis toujours j'ai éprouvé le besoin de me libérer du passé, et depuis mes quinze ans, je tiens un journal, parfois au jour le jour. Je comptais ainsi me débarrasser de l'instant que je vivais, que je venais de vivre. C'étaient des documents que je gardais pour plus tard, me disant qu'un jour viendrait où je pourrais faire un bilan. Jeter un regard sur ces notes. Supprimer tout ce qui ne vaut pas. Mettre au point. Et puis, je me suis aperçu qu'un passage relu ne me disait plus rien. Ma mémoire ne l'avait pas comptabilisé. Ces documents n'en seraient donc pas vraiment pour moi. Pour mon usage personnel. Et puis, et puis, je me sens trop dans la vie ; j'aime trop l'existence pour m'attarder sur le passé écrit. Comment accepter de perdre un temps précieux pour vivre à me pencher des heures durant sur ces notes. Non, je préfère respirer au jour le jour. Je ne suis pas Gide. Le rythme du temps n'est sans doute plus le même. Il passe trop vite et j'ai quelque mal à le vivre au moment même.

Et puis, pour l'instant, arrivé à ma cinquante troisième année, je sens encore la vie devant moi, passionnante et brûlante, et il faudra que beaucoup de choses se soient cassées en moi, pour que je pense à me relire, à me réécrire. Aussi ces pages ne m'apparaissent-elles que comme étant des mémoires parallèles. Ecrite au courant de la machine à écrire, des mémoires qui ont un début, qui ne seront jamais qu'un livre ou plusieurs. Je ne sais. Je ne veux pas savoir. Mais elles auront une fin, lorsque peut-être j'aurai rejoint le présent. Mémoires parallèles, parallèles à mon JOURNAL. Parce que ce dernier est le témoignage du fait noté au jour le jour, et celles-ci, ces mémoires, ne sont plus que ce qui reste vraiment de mon passé en moi. Ce que ma mémoire a véritablement comptabilisé. Ai-je retenu le plus important ? Peut-être pas. Mais la confrontation

sera peut-être intéressante à faire un jour. Peut-être.

C'est un long fil que je déroule devant moi. Un fil qui file, file, file. Un fil qui me ramène au passé, mais aussi qui est le reflet de la volition immédiate. Pas de plan. Ce qui vient. Sans mesure. En pleine liberté.

Ainsi donc, que sais-je de cette année 1922 qui vit ma naissance ? Que le Président de la République s'appelait Alexandre Millerand et que Raymond Poincaré était président du Conseil, après du reste avoir été lui-même Président de la République. Mais tout cela ne me dit rien. Je ne fais œuvre d'historien que de moi-même, et encore sans rien d'autre que ma mémoire.

Pourquoi mon père et ma mère allèrent-ils habiter en dehors de Paris ? Dans cette ignoble banlieue triste et laide ? Je ne le saurai jamais. Encore maintenant je ne puis y penser sans un certain étonnement. Et lorsque je songe à Vitry-sur-Seine, ou lorsqu'il m'arrive d'y aller, je sens monter en moi une véritable nausée, qui me poursuit encore maintenant, par le seul fait d'y penser. Solitude infinie de la banlieue. Laideur des habitants. Médiocrité des maisons. Chappe de ciment mortelle. Couleurs sordides et tristes. Mélancolie permanente. Tristesse insurmontable. Insupportable. Ecoeurement à tout jamais collée à ma peau, vrillant mon esprit. L'oblitérant. Sombre période de ma vie. A tout jamais.

Ma mère alors avait 27 ans. Elle avait fait ses études au lycée de jeunes filles de Toulouse où son père était Conservateur des Hypothèques, elle fit Khâgne préparant le concours de Normal Sup de la rue d'Ulm. Fort cultivée, elle lisait le latin, aussi bien que l'anglais et d'autres langues. Hélas ! elle dut brusquement abandonner khâgne, car, étant la cadette de dix ans de son frère et de sa sœur, devenue Madame Joseph Bize, déjà mère de deux enfants, Pierre et André ; l'aîné, mon oncle, Pierre Bernère, médecin, avait lui deux fils,

Pierre et Jean, dits respectivement Pierrot et Jeannot ; le troisième fils, Henri sera mon cadet de quatre ans, et ma grand-mère appela sa fille afin de l'aider à soigner son père gravement malade, et ce jusqu'à sa disparition. Ce fut le premier grand drame de la vie de ma mère, tant moral qu'intellectuel. Mais à Vitry elle n'avait nulle occupation. Mon père qui avait fait le notariat, avait préféré rester travailler à Paris, plutôt que d'aller croupir dans une étude de notaire en province, à Saint-Girons pour plus de précision, dans l'Ariège, où mon grand-père paternel, ingénieur des Travaux Publics, vivait. Mon père était né à Nîmes, lorsque mon grand-père y était en poste. Mais mon grand-père, comme beaucoup de propriétaires de l'époque, comme également mon grand-père maternel, ont préféré vivre dans leur fief que partir ailleurs. Ils n'avaient d'autres ambitions, étaient heureux là où ils avaient leurs terres. C'étaient de grands bourgeois provinciaux.

Mon père rompit avec cette tradition. Il aima suffisamment la capitale pour ne plus jamais avoir le désir d'aller vivre ailleurs. Je ne sais pas grand-chose. J'ai en permanence dans mon bureau une photographie, alors qu'il avait trente ans. Incontestablement, c'était un bel homme, à l'élégance naturelle, raffinée, distingué, à l'allure très proustienne, et il m'a toujours semblé qu'il se ressemblait un peu. Il était le dernier des enfants vivants de mes grands-parents qui virent disparaître successivement fils et fille à des âges où les chocs sont sans doute profonds et ineffaçables.

Mon père était l'héritier, mais incontestablement il n'aimait pas la province. C'était un homme gai, heureux de vivre et dans Saint-Girons, lorsque durant les vacances d'été j'allais chez mes grands-parents, tous les hommes de sa génération me parlaient de lui, avec un souvenir heureux qui n'était pas feint. Il était, m'a-t-on assuré, le play boy du pays, comme son père l'avait été. Il aimait profondément la vie, et à Saint-Girons, on se souvenait de lui comme de quelqu'un qui savait rire, faire des farces, prodigieux même de vitalité. Fils de notable, héritier, il régnait sur cette petite ville ariégeoise. Quand commença la fêlure avec mon grand-père, je ne le saurai jamais. En tous les cas, il est sûr qu'il avait un fort penchant pour le théâtre, mais qu'il s'était opposé au refus catégorique de son père, qui n'était pas un homme commode. Est-ce la raison de son départ pour Paris ? Je ne le saurai jamais. Cependant, à cette époque, on ne désobéissait pas si facilement à ses parents. Il fit néanmoins le notariat. Puis la guerre arriva, celle de 14-18. Agent de liaison durant celle-ci, il eut, paraît-il, une attitude héroïque – du reste, ses citations et décorations que je possède en font foi -. On raconte même qu'un soir, lors d'une soirée pour les soldats, il se trouvait au piano (il était un fort bon pianiste) ; les bombes commencèrent à tomber tout autour de la casemate. Imperturbable, mon père, afin d'éviter la

panique qui commençait à gagner, resta au piano à jouer comme si de rien n'était.

Il aima ma mère, j'en suis sûr. Après la mort de cette dernière, j'ai mis à jour toute sa correspondance. Il lui écrivait quotidiennement de longues lettres. J'en ai lu quelques-unes. Peut-être les lirai-je cette fois après avoir terminé ces pages, toutes. Leur mariage avait été un mariage de présentation. Il paraît que mes grands-parents maternels s'inquiétaient de voir leur dernière et plus aimée de leurs enfants, refuser tous les partis. Elle avait alors 26 ans, à peu près. Mes grands-parents paternels pensèrent-ils fixer enfin leur fils ? Cela est possible. Et mes grands-parents maternels caser leur fille ? C'est tout autant possible. Ma mère était alors, paraît-il, fort espiègle, avec un certain charme. Pouvaient-ils s'entendre ? Les rapports sociaux étaient bons. On les maria. N'oublions pas que ma mère était encore une jeune fille, alors que mon père qui avait déjà fait la guerre, travaillait à Paris, et était un homme au charme incontestable.

Peut-être tout vint de là. Ce que j'avance, je le tiens de celle qui fut la meilleure amie de ma mère – elles firent leurs études ensemble au lycée de Toulouse -, pour laquelle j'avais beaucoup d'affection, fille d'un professeur qui, à quarante ans, s'était mis à « faire » sa médecine. Je ne l'ai connu que peu de temps avant sa mort, alors qu'il était professeur à Khâgne à Henri IV, ou à la retraite, je ne sais plus. Le seul fait de lui que je connaisse est que, opéré d'un cancer, il voulut suivre l'opération avec une glace. Ce trait de courage m'a toujours fasciné et continue de me fasciner. Protestant. La fille du professeur Chabrier se convertit au catholicisme. C'était un homme à la barbe blanche, que je revois plongé dans ses livres, dans son appartement du boulevard Saint-Michel. Cet appartement de silence, dans

lequel régnait la lourde et enivrante atmosphère des bibliothèques.

Il me fit toujours l'effet d'un homme sage et pondéré, courageux et profond.

Bref, c'est Madeleine, celle qui fut pour moi tante Bye, qui me raconta qu'à Paris mon père avait ... quelqu'un. Que ma mère l'ayant appris, commit l'erreur d'employer la méthode du chantage, m'emportant sous son bras à Sentaraille, et menaçant de ne revenir que lorsque mon père aurait définitivement rompu. Est-ce vrai ? J'ignore. C'est possible. Ma mère avait un caractère quelque peu autoritaire et surtout assez capricieux. Cependant, si cette histoire est réelle, la situation n'était pas agréable pour elle. C'est ce qui m'a toujours fait penser que le mariage de mon père et de ma mère n'était bien que pour le règne imaginaire de mes grands-parents respectifs.

Exception faite de cette confidence de cette amie très proche de ma mère, personne ne m'a jamais raconté quoi que ce soit d'autre à ce sujet. Cela m'a suffisamment tourmenté pour penser que, quelque part en France, et j'ai eu un début de soupçon réel à ce sujet, il y a quelques années, j'ai un demi-frère qui existerait et porterait mon nom. L'un de mes amis l'ayant vu un jour, et ma première épouse également. C'était faux. Plus tard, une autre raison me fut donnée, hélas ! invraisemblable et traumatisante à vie.

En tous les cas, j'avais quatre ans, nous habitions Ivry-sur-Seine, lorsque, le 12 mai 1926, on retrouva le corps de mon père à Dammarie-les-Lys, dans la Marne. Je ne garde de lui que le souvenir d'une ombre allant et venant dans le salon de la rue Faidherbe, et la fumée d'un cigare. J'ai toujours près de moi son fume-cigare en ivoire. Sa photographie, qui ne laisse pas de doute sur sa personnalité, son charme. J'avais quatre

ans, il en avait trente-six.

Personne ne m'a jamais parlé de la mort de mon père. Le silence sur cet événement est tombé sur toute la famille jusqu'à mes propres cousins germains qui n'en dirent jamais un mot. Ma mère non plus, qui ne me parla jamais de lui. Jamais. Seulement une fois pour me dire que : *Si ton père était là, il te corrigerait.* Durant toute sa vie, pendant quarante-sept ans de la mienne, elle ne m'en dit pas plus. Il me souvient qu'au lendemain de la dernière guerre, ou plutôt avant celle-ci, obsédé par ce silence, je demandai à ma grand-mère maternelle : « Mon père s'est-il suicidé ? » « Oui », me répondit-elle, « et je crois même qu'il a laissé une lettre. » J'eus ainsi la confirmation de ce qui me hantait depuis des années. Je n'ai jamais retrouvé, à ce jour, cette fameuse lettre. A-t-elle seulement existé ? Mais pourquoi mettrais-je en doute la parole de ma grand-mère ?

L'absence du père a toujours été pour moi un manque profond, et j'ai sans cesse cherché un substitut, obscurément. J'ai cru que mon premier beau-père pourrait le remplacer. Il n'en fut rien. J'étais plus adulte que lui. Mais aujourd'hui, je sais néanmoins que deux êtres se sont rapprochés de l'idée que je me faisais du père : Charles Dullin et Jean Cassou.

Quant au suicide, il m'obséda jusqu'à ce que j'ai dépassé l'âge de trente-six ans. Si l'idée du suicide hante bien des jeunes à un moment ou un autre de leur développement, ce sentiment était plus aigu pour moi. Une véritable obsession. C'était une lutte entre la vie, la difficulté d'être, la solution définitive, et celle de triompher, de ne pas me suicider, de dépasser l'âge du suicide de mon père. De m'en libérer. J'ai passé cette période aiguë, encore qu'il m'arrive parfois d'y songer. Mais pas plus ni moins qu'un autre, je crois. Une déception, une angoisse, une fatigue morale et l'idée vous en

effleure parfois. Mais le lendemain, il fait jour. Et la vie retrouve tout son mystère, sa fascination et, au contraire, la mélancolie vient de ce que l'on doit la perdre un jour, une nuit.

Malgré les angoisses que je puis avoir pour mon avenir, tant physique - , je vieillis, hélas ! et ce que je puis voir autour de moi n'est pas réjouissant -, que professionnel, je ne suis jamais assuré de rien, et vis au jour le jour, l'idée de la mort est pour moi la plus grande punition qui soit. Du moins est-ce ce que je crois en ce moment. J'ai détesté la vie, je le raconterai sûrement plus tard, et pourquoi. Mais, en ce moment, il n'en est plus rien et elle me fascine prodigieusement. Oui ! la mort est pour moi la plus grande punition. Je ne puis imaginer sans une profonde mélancolie qu'un jour il ne me sera plus donné de voir. De voir et de traverser. De traverser, de voir et de passer. Traverser les rues de Paris. Parcourir les rues de Paris en tous sens, durant des heures, comme le faisait ma mère, lorsqu'elle le pouvait. L'une de mes plus grandes tristesses, en ce qui la concernait, vint de cet avatar de la vieillesse, de la triste vieillesse qui voulut qu'elle fut touchée par ce qu'elle aimait le plus. Petit à petit, ses jambes se refusèrent à la porter. Un jour, ce fut fini. Et j'étais triste parce qu'elle ne pouvait plus traverser ce merveilleux Paris. Qu'elle ne pouvait plus traverser la cour carrée du Louvre, passer le Pont des Arts, regarder couler la Seine du haut du pont, rêver au temps de Richelieu, de Louis XIII, qu'elle ne pouvait plus aller place des Vosges où nous faillîmes habiter.

Luxembourg, Place des Vosges, Cour Carrée du Louvre, Place Furstemberg, le Jardin du Palais Royal où je croisais Colette, chaussée de ses éternels pieds nus, avant même qu'elle fût incapable d'en descendre. Comment, un jour, ne plus voir tout cela. La nuit tom-

ber sur l’Ile-Saint-Louis ou sur les tours de Notre-Dame? La Bastille, la statue de la Liberté ou la colonne Vendôme s’embraser sous le soleil couchant. Regarder les bords de la Seine devenir brusquement comme un immense Marquet. Humer l’air léger de Paris, malgré la pollution. Léger, parce que dans Paris existe un air léger et indéfinissable, qui est celui de la liberté. Ciel gris de Paris, ciel lumineux de Paris. Petites places éblouissantes d’un Paris-province. Ma place de la Contrescarpe. Avec ses clochards. Clochards magnifiques. Personnels. Assemblés sur le rond-point, s’engueulant, chantant, buvant. Faisant la distraction des passants, des touristes, des étrangers et des habitants. Clochards humoristiques, la gouaille aux lèvres. Clochards qui choquent les imbéciles. Clochards tant de fois observés de « La Chope ». Clochards que j’ai fini par prendre comme éléments principaux d’une de mes pièces. Clochards qui me fascinent. Clochards aussi qui en fascinent tant d’autres... Un jour que je rendais visite à Jean Cassou, qui habite au début de la rue du Cardinal-Lemoine, près de la Seine. Que nous bavardions de choses et d’autres, et que je lui racontais ma fascination des clochards. Comme je lui disais que j’allais souvent m’asseoir à « La Chope » pour les observer. Avec cette spontanéité, cette vigueur d’esprit, ce charme qui fut le sien, Cassou s’écria : « Ah ! vous aussi ! » Et nous parlâmes longtemps de nos clochards.

La mort, oui, la grande punition.

Comment un jour, brusquement, n’est-il plus donné de voir, par les rues et les avenues, les places et les terrasses, entre ciel et terre, la blonde ou la brune passant ivre de vie, joyeuse ou préoccupée, sensuelle ou éthérée. La blonde toujours un peu abstraite, incarnant un idéal, qui, même s’il est sophistiqué, n’est pas sans séduction. La brune, plus près de la terre, de la nature ;

plus près des sources profondes de la vie dans ses apparences. La rouquine, dont il faut se méfier, avec sa couleur du diable, possessive, souvent, axée sur elle-même. Ne plus voir l'été, lorsque le corps est bien dans l'espace, ce slip qui apparaît sous la robe légère ou le jean. Ne plus sentir cette attirance, ne plus éprouver le désir de l'amour, de prendre ce corps qui passe, de le serrer contre moi, non pas dans une possession égocentrique, mais bien parce qu'il représente la vie avec tout son mystère. Sentir la vie près de soi, étreindre la vie, et se fondre un instant dans l'éternel. Désir permanent. Désir de vie. Pourquoi un jour en être privé ? Etre privé de tant d'heures merveilleuses.

La mort, oui ! la grande punition.

Pourquoi un jour doit cesser cet échange permanent avec les êtres venus de tous les horizons, de tous les pays, de toutes les religions ? Ceux-là même avec lesquels, par-delà les frontières on sait que l'on est semblable. Comment ne plus avoir d'échanges ? Ne plus parler. Ne plus apprendre à voir. Pour moi, à chaque heure du jour ou de la nuit, j'ai l'immense plaisir de vivre l'atmosphère que j'aime, que j'ai si longtemps désirée. Cette atmosphère internationale dans laquelle je me vautre avec un plaisir renouvelé, sans mélange. Me grisant d'intelligence, de culture, de beauté, de personnalité.

La mort, oui ! la grande punition.

Ne plus voyager. Ne plus traverser les mers, les océans, les pays. Ne plus pouvoir consommer une fondue tout en haut d'un building de Hong Kong. Ne plus pouvoir contempler la nuit, le ciel rouge du Pic Victoria. Ne plus admirer les belles Thaïlandaises. Ne plus contempler le Parthénon dans le ciel bleu et éblouissant d'Athènes. Ne plus chercher ses cigarettes à chaque fois, dans le même endroit, place du Rossio à Lisbonne. Ne plus passer la soirée dans un de ces restaurants du Tivoli à Copenhague au charme assez étrange. Ne plus pouvoir rêver au pied des ruines de Delphes, de Mycènes ou d'Epidaure, d'Olympie ou d'Ephèse. Rêver la nuit caché au pied d'un temple du Forum à Rome. Ne plus sentir son odeur de café qui imprègne toute la ville. Ne plus marcher au hasard vers le Quirinal, la roche tarpaïenne ou le Capitole. Ne plus admirer Rome du haut du Colisée ou du Pincio. Ne plus, ne plus, ne plus...

La mort, oui ! la grande punition. Ou la grande délivrance peut-être un jour, aussi. Imprévisibilité de notre vie.

Mais celle de mon père laissait mes grands-parents seuls. Sans plus personne que moi. Destin parental assez tragique et qui suppose une bonne dose de souffrances, du reste jamais exprimées, ni par mon grand-père, ni par ma grand-mère, que j'ai toujours connue à ce sujet d'une dignité parfaite.

J'ai naturellement peu connu mon grand-père et ma grand-mère paternels. A quatre ans, je ne me souviens pas de grand-chose, et j'avais quatorze ans lorsqu'ils sont morts. Mon grand-père avait soixante-quinze ans. De sa jeunesse, je ne sais que ce que l'on m'en a dit et je n'ai de lui qu'une photographie lorsqu'il avait trente ans. C'était, paraît-il, un grand sportif, grand par la taille déjà, puisqu'il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Sportif, excellent escrimeur et non moins bon nageur. Bien qu'à l'époque où mes souvenirs commencent, il me soit apparu comme un grand vieillard, mince, chauve, droit comme un « i », faisant encore trois fois par jour sa gymnastique. Ce fut, paraît-il également, un grand amateur de femmes, et si je regarde sa photo à trente an, cela ne m'étonne nullement, car il avait l'allure, la force et la distinction, comme la beauté, l'apparence d'un Mounet-Sully.

Cependant, en ce qui concerne ces passions qui, venant de mon grand-père comme de mon père, me flattent assez, il paraît qu'une fois marié, il fut le mari le plus attentif et le plus tendre qui soit. Je le crois sans peine. Jamais je n'ai vu mes grands-parents avoir entre eux la moindre discussion. Jeune, lorsqu'il était étudiant à Toulouse, il passait toutes ses soirées au théâtre, et je le crois sans peine également, car dans le grenier de la grande maison qu'il habitait avec ma grand-mère, place Aristide-Briand, à Saint-Girons, dans l'Ariège, se trouvaient non seulement la collection complète de l'Illustration, mais surtout celle de la Petite Illustration. Très friand de théâtre, mon grand-père lisait régulièrement toutes les pièces qui paraissaient.

J'allais, chaque année, à l'époque des grandes vacances passer quelques semaines chez eux. Ce dont je me souviens, c'est que jamais ma grand-mère ne sortait pour aller faire une course dans la ville, on lui apportait

tout à domicile. En ce qui concernait mon grand-père, tailleur, bottier et barbier venaient toujours à domicile pour essayer ou couper les cheveux. Il devait en être de même pour ma grand-mère, mais de cela je ne me souviens plus. En revanche, je me souviens du rythme immuable qui procédait au déroulement de la journée. Mon grand-père, après s'être levé, faisait sa gymnastique, puis se mettait au piano et, jusqu'au déjeuner, il jouait inlassablement. Jamais je ne l'ai entendu jouer un morceau de musique, bien qu'il possédât toutes les partitions pour piano qu'il était possible de posséder. Il ne faisait que des exercices, chaque jour recommencés, mathématicien, il en était probablement arrivé à estimer que l'exercice était sans doute la musique à l'état pur. Nous n'en parlâmes jamais. Mais je me souviens que ses doigts volaient sur les touches, sans jamais une reprise, sans jamais une hésitation, sans jamais une erreur. C'était assez prodigieux pour que je m'en souviennne avec une précision telle que j'ai l'impression que cela se passait hier.

Puis nous déjeunions. Ma grand-mère avait tout préparé et je revois sa mince et frêle silhouette, de noir habillée, les cheveux blancs tirés en arrière, le visage rond, empreint de douceur, avec ses lunettes cerclées d'argent perchées en permanence sur le nez. Je la revois, parlant doucement, tout attentionnée pour son mari. Durant le repas, buvant son éternelle limonade. Parfois elle faisait, mais rarement, de la pâtisserie, généralement, je ne sais pourquoi, presque toujours d'énormes meringues, du reste fort bonnes et dont je garde encore la saveur. Du reste, il était inutile à Saint-Girons de faire de la pâtisserie, les quelques pâtisseries de la ville étaient parmi les meilleurs de la région.

Le matin aussi je me souviens pour mon petit déjeuner, j'avais ce délicieux petit pistolet que le bou-

langer apportait avec le pain. Ah ! ce petit pistolet de ma jeunesse. Comment l'oublier ? Il avait la saveur du pain blanc, de la bonne farine. Et combien il était savoureux!

Après le déjeuner, mon grand-père allait faire sa sieste, allongé dans le grand fauteuil de cuir noir, haut de dossier, confortable et que je possède toujours à Sentaraille. Il allongeait ses jambes sur une chaise, abaissait son canotier sur les yeux et là se laissait aller à je ne saurai jamais quelle rêverie, quelles réflexions.

Ensuite, sieste terminée, il faisait ses exercices physiques de la mi-journée, puis nous nous préparions à la quotidienne promenade dans la montagne, lorsque la chaleur allait bientôt tomber. Je revois encore ma grand-mère préparant dans un sac mon goûter. Généralement des tartines de pain beurré, sucrées, sur lesquelles était étalée la poudre de chocolat. C'était, il m'en souvient, fort bon. Le tout naturellement arrosé de limonade. Après une heure à une heure et demie de promenade, nous nous arrêtions pour goûter. Après quoi, nous reprenions notre promenade. Mon grand-père comme ma grand-mère et moi-même étions de très bons marcheurs. Mais, malheureusement, ils ne réussirent pas à me faire aimer la nature, ni la montagne en été. Je me demande, avec le recul, si ce que je n'aimais pas était en fait cette contrainte quotidienne, car elle me paraissait comme une sorte de gangue. Or, je n'ai jamais apprécié d'être assujéti à un rythme autre que le mien. C'est instinctif. Par la suite, j'entrepris quelques ascensions assez périlleuses dans les Pyrénées, mais finalement je n'aime la montagne que sous la neige et, de préférence, dans les Alpes, que je trouve plus inquiétantes que les Pyrénées.

Souvent l'après-midi ou le matin je jouais avec les garçons de mon âge sur la place et pourquoi ? je l'ignore, mais j'ai encore l'odeur du ruisseau qui coulait

au bord du trottoir de la petite rue encaissée qui se trouvait à droite de la maison. Pour quelle raison ? Je ne le saurais sans doute jamais. Une odeur un peu âcre, mais fraîche, une eau que je vois encore courir joyeusement dans la rigole, sur le granit noir du trottoir.

Exception faite de cette promenade quotidienne, mon grand-père ne sortait jamais, en revanche il ne manquait jamais un enterrement. Notable du pays, il connaissait tout le monde et se faisait un devoir d'accompagner les morts jusqu'à leur dernier lieu de séjour. Alors, je me souviens, il mettait un costume noir et attendait que le glas commence à sonner. Puis il s'en allait, longue et solitaire silhouette dans le soleil ou la pluie, et je le revois encore s'en aller ainsi, lorsqu'il pleuvait, abrité par un énorme parapluie noir.

Ingénieur des Travaux publics, il avait voulu revenir à Saint-Girons, comme je l'ai déjà raconté, assez rapidement. Il avait été le concepteur et le maître d'œuvre du tramway qui, de la gare de Saint-Girons ralliait Sintein au bord de la montagne à dix kilomètres de là et qui enchantait toute ma jeunesse. Il n'existe plus maintenant, remplacé par un service de cars. Plus rapide, mais moins poétique. Garant de la ville, il intenta des procès aux particuliers ou aux sociétés afin de défendre les droits de sa ville. Il le fit même à des amis car c'était un homme rigoureux et droit qui faisait passer les intérêts de la cité avant les siens et ceux de ses proches, écrivant des articles « corsés » dans la Dépêche du Midi.

Brusquement, au cours de l'année 1936, ma grand-mère mourut, enlevée par un cancer foudroyant. Mon grand-père vint habiter quelque temps chez ma mère et je me souviens d'être parvenu à l'amener au Studio des Ursulines qui était le cinéma d'avant-garde de Paris, non loin de la maison. Je ne sais plus ce que

nous y vîmes, mais il sembla convaincu de l'intérêt de cet art. A la maison, attendant de déjeuner ou de dîner, il marchait de long en large, comme rongé par sa faim. Je tiens sans doute cette manie de lui. Mais il ne put résister longtemps à l'éloignement de Saint-Girons. Il voulut repartir. Je ne devais plus le revoir vivant. Six mois après la mort de ma grand-mère, le lendemain d'une journée durant laquelle il avait effectué une grande promenade dans la montagne, il fut victime en quelques heures d'une crise d'urémie foudroyante. Rien ne pourra m'enlever de l'esprit qu'il n'avait pu survivre à la disparition de son épouse.

Sur son lit de mort, du moins sur sa table de chevet, j'ai trouvé les Maximes de La Rochefoucauld. J'emportai le livre précieusement. Nul autre ouvrage n'aurait pu m'éclairer sur le fond du caractère de mon grand-père comme celui du grand moraliste. Cet homme avare de paroles était sans doute devenu un solitaire misanthrope. Et il n'a fait que grandir dans mon esprit. Je pleurai la mort de grand-père. Ce fut ma première grande peine. Il me semblait que je perdais quelque chose de très important. Et même encore, rien n'a pu atténuer jusqu'à aujourd'hui l'admiration profonde que lui portais, lui dont je sentais sans pouvoir l'expliquer la profonde personnalité.

Je n'ai jamais su ce que faisaient mes arrière-grands-parents, seulement qu'ils étaient propriétaires. Je n'ai jamais vraiment cherché de quoi. Mon grand-père était né en 1861, tout cela remontait donc aux débuts du XIXe siècle et plus loin.

Je n'ai des renseignements plus précis qu'en ce qui concerne le côté maternel de ma famille, et très partiellement, car je sais par ma mère qu'une partie des papiers de famille ont été partagés entre ma mère, son frère et sa sœur.

A mon oncle allèrent tous ceux qui avaient quelque rapport avec la médecine. Mon oncle étant médecin, et la tradition qui venait du XVI^e siècle s'étant poursuivie jusqu'à aujourd'hui.

J'ai retrouvé ces papiers au lendemain de la mort de ma mère. Ils ne sont pas suffisants pour remonter en arrière et faire un véritable arbre généalogique, les papiers de la famille étant fort incomplets et se trouvant, comme je l'ai écrit plus avant, entre ma mère, ma tante et mon oncle. Je serais bien incapable par exemple de situer non dans le temps, mais dans l'ordre familial, quels étaient cette Catherine Gence de Montgauche et ce Gabriel Ourtet qui, en 1604, contractèrent mariage. Mais je commence à m'y retrouver lorsque je trouve l'acte de décès d'une arrière-grand-mère d'origine irlandaise du nom de Anna Maria Lynch, décédée à Madrid le 4 décembre 1776, et qui fut enterrée en l'église San Luis, brûlée et rasée lors de la Guerre civile espagnole, en 1936. Elle était à la cour d'Espagne en qualité de dame de compagnie de la reine, femme de Charles III. Du moins est-ce ce que me dit ma mère. Elle était mariée à un Pierre Estremé, originaire de l'Ariège. Or, le père de ma grand-mère maternelle était un Pierre Estremé, médecin et propriétaire foncier, comme tous les Estremé qui le précédèrent, comme en témoignent les différents papiers de famille, papiers qui comprennent aussi quelques savoureux passeports de l'époque.

Mon arrière-grand-père maternel avait été médecin à Castillon dans l'Ariège, l'histoire familiale raconte qu'il prêtait tant d'argent à ses concitoyens sans papier de reconnaissance qu'il finit par se ruiner. Ma grand-mère était née en 1860, je ne connus qu'elle. J'en garde un souvenir ému et respectueux. Depuis la mort de mon père, elle vivait la plupart du temps avec ma mère et moi, du moins durant l'hiver. L'été, elle allait à

Sentaraille, où se trouve toujours la maison de campagne de la famille. C'était une vieille dame, menue et petite, d'une rare distinction. La vraie douairière au sens le plus complet du terme. Elle était naturellement très autoritaire et quelque peu tyrannique avec ma mère. Je me suis aperçu un jour que ma mère avait une totale dévotion pour la sienne, et qu'elle aimait cette tyrannie. Mais ma grand-mère, qui répondait au joli prénom de Sylvie, était d'une grande et profonde intelligence, cultivée et fort voltérienne. Je l'ai toujours entendu dire que, pour sa mort, elle ne voulait en aucun cas d'un curé à son chevet ! Nous respectâmes son désir.

Je me souviens de mes longues conversations en sa compagnie, un peu difficiles car elle était malheureusement sourde. Il m'est arrivé de me demander si elle n'accusait pas un peu ce handicap pour ne pas avoir à répondre quand elle n'en avait pas envie... Elle était bonne et je crois qu'elle avait un penchant pour moi. Est-ce à cause des circonstances qui faisaient que j'étais un enfant orphelin de père dans des circonstances tragiques et que sa fille tendrement aimée était veuve ? je ne sais. Ou bien parce que j'étais un enfant un peu particulier dans mes réactions ? Je ne saurai le dire avec certitude. En tous les cas, je bénéficiai d'une certaine sollicitude de la part de toute la famille et cela ne me plaisait pas. J'en éprouvai comme une sorte de complexe. En revanche, j'aimais le penchant grand-maternel pour moi, qui compensait la mésentente qui régnait en permanence entre ma mère et moi.

De ma grand-mère, exception faite de son allure, ses yeux brillant d'intelligence, sa présence qui m'est toujours chère et vivace, je me rappelle encore les promenades que je faisais avec elle dans le Jardin du Luxembourg, ou au Jardin des Plantes, elle munie de sa canne, avec chapeau et voilette, habillée de noir, quel-

quefois de gris. Mais cela était rare. Elle aimait recevoir et le faisait en grande dame qu'elle était. Si les paroles s'envolent, si les souvenirs précis et les scènes s'effacent avec le temps, il me reste la correspondance de ma grand-mère. Elle écrivait d'une façon éblouissante. Elle faisait partie de cette longue lignée de femmes à la forte personnalité qui savaient écrire, et ce avec autant de talent qu'en eut Madame de Sévigné. Ses lettres sont un régal pour l'esprit. On y retrouve tout son humour, tout son voltérisme. Toute une manière d'être qui justifiait amplement qu'un jour, lorsqu'elle était très jeune en pension pour faire ses études, et ne se plaisant pas, elle avait fait le mur afin de rentrer chez son père.

C'était une femme décidée, mais pleine de douceur aussi, d'amour et d'une certaine joie de vivre, d'esprit et de culture. Elle mourut dans mes bras en 1943, dans des circonstances que je raconterai plus tard.

Je n'ai pas connu mon grand-père maternel. C'était paraît-il un homme qui aimait vivre, solide, et qui passait son temps entre sa maison de Toulouse et Sentaraille. C'était un Bernère. Avec ma grand-mère, ils eurent trois enfants. Un fils, Pierre, qui devint médecin. Une fille, Antoinette, et neuf années plus tard, ma mère, qui, paraît-il, fut comme petite dernière, la plus gâtée de la famille. Les Bernère étaient eux aussi des propriétaires fonciers, non du côté de Castillon comme les Estremé, mais comme les Galy-Carles aux alentours de Saint-Girons, de Caumont et de Saint-Lizier. Là aussi j'ai quelque mal à me reconnaître dans les liens de parenté existant entre les Bernère. Tous étaient très liés. Mais il me semble qu'il y avait eu deux branches et ceux que j'ai connus étaient tous cousins germains. D'un côté il y avait l'oncle Norbert, ancien professeur d'allemand au lycée de Figac – il avait eu Charles Boyer, le fils du quincailleur de la ville, comme élève – il ne chercha pas

à faire carrière ; comme tous ces provinciaux, ce qu'ils aimaient en réalité c'était leurs terres sur lesquelles ils vivaient. L'oncle Norbert, à Iorgnons et barbiche blanche passait son temps à cultiver son jardin, à lire, et durant les vacances à me faire travailler mon latin. C'était un homme aimable, effacé. Mais qui ne dut pas l'être toujours... D'un autre côté, il y avait deux autres frères, l'un qui ne fit je crois pas grand-chose, mais eut deux enfants. L'autre, qui était avocat et fut sénateur radical de l'Ariège. Les luttes qui opposèrent les Bernère et les Galy-Gasparou sont encore célèbres dans la région... !

Il a fallu que par le plus grand des hasards vers la fin de sa vie ma mère soit un jour soignée par le fils de Galy-Gasparou – il n'y a pas de cela vingt ans – pour que les familles se réconcilient.

Il faut croire que ces haines électorales étaient alors en province d'une belle violence pour en arriver là. Mais je sais que cet état d'esprit existe toujours en France... encore aujourd'hui. C'est là un sentiment fort provincial, et qui rappelle avec intensité la *Comédie humaine* de Balzac, toujours actuelle.

Le temps arrange tout. Henri Bernère et Galy-Gasparou ont désormais chacun son avenue à Saint-Girons.

Je ne sais de quel côté : Bernère ou Estremé, que, par une tante qui habitait le Causse-Labory, dans le Médoc, c'était du reste une Castet de Labory, la famille pouvait compter parmi ses ascendants Sainte-Jeanne de Lestenac, laquelle avant de fonder un couvent et de devenir sainte, avait été mariée et à la tête d'une nombreuse famille. Jeanne était une des filles de Montaigne. J'ai peu connu cette tante. Je me souviens qu'un jour d'enfance, comme nous allions la voir avec ma mère, elle proposa à cette dernière de venir vivre avec elle

dans le Bordelais, moyennant quoi elle la ferait sa légataire universelle. Ma mère refusa, ne voulant ni quitter Paris, ni aliéner sa liberté, pensant surtout qu'il était préférable que je fisse mes études dans la capitale.

Et qu'eus-je fait d'un château ?

Si des parents qui m'entouraient dans ma jeunesse il ne reste que peu de choses. Des ombres. Des tics. Des attitudes qui me les rendent encore vivants, je sens parfois comme leur présence dans l'espace. Leur déplacement dans l'air. Sorte de synthèse magnétique, énergétique, psychique. Si je sais que je les connaissais peu, que par une sorte d'intuition subconsciente. Et que j'ai peu à dire d'eux, je connais en revanche davantage ce qui me concerne ! Bien qu'il ne s'agisse d'une vision de moi-même par moi-même. Sans doute un seul aspect de la vérité, mais... ma vérité.

Je suis donc né le 28 juin 1922 dans une clinique privée sise alors au 82, rue Dareau, Paris XIV ème. Entre 23 h30 et minuit, m'a dit ma mère qui ne le savait exactement. Cette imprécision m'a toujours interdit de faire établir mon horoscope, ne sachant pas la nature de mon ascendant ! Ma mère, née à Castillon en 1895, avait vingt-sept ans. Mon père, né à Nîmes en 1888, en avait trente-quatre. Ils habitaient à cette époque au 236 de la rue Faidherbe, à Vitry-sur-Seine.

Lorsque tu étais dans ton berceau, me dit un jour ma mère, tu avais l'air de porter tout le poids du monde sur toi. Tu semblais méditer en permanence, le regard perdu on ne savait où. Tu restais silencieux durant des heures, réfléchissant, méditant. Tu ne souriais jamais, ni ne riais.

C'est la remarque qui remonte le plus loin, au début de mon existence, que l'on ait pu faire sur moi. Le fait est que j'ai dû attendre le 8 mars 1960, à Châlon-sur-Marne, j'avais alors trente-huit ans, pour, la premiè-

re fois, rire à gorge déployée, sans arrière-pensée, et enfin me sentir heureux de vivre...

De cette mémoire avant la mémoire, que me reste-t-il de ce que l'on m'a raconté ? Presque rien. Qu'un jour, j'étais descendu chercher la bouteille de lait, alors que je marchais encore à quatre pattes, montant et descendant les quatre étages de la maison de la rue Faidherbe. On me cherchait, paraît-il partout, on me retrouva finalement sur le palier, tenant ferme ma bouteille... Pour ma mère, ce fut un grand acte d'audace, j'y vois plutôt la manifestation d'un bébé qui a tout simplement faim !

Qu'un jour également j'avais disparu et que l'on m'avait retrouvé caché sous la table d'un dancing. J'imagine rétrospectivement, non sans un malin plaisir humoristique, la panique qui a dû s'emparer de ma mère, ameutant tous les amis, allant me chercher chez les uns et chez les autres, pour finir par me retrouver dans un dancing ! Et si l'on pense à ce que devaient être les dancings de banlieue entre 1920 et 1930, cela ne manque pas de piquant, certainement. Pour moi, c'était la preuve instinctive d'un enfant déjà hanté par le désir de fuite de son milieu familial. Un désir qui ne m'a jamais quitté. Même à l'heure où, plus qu'adulte, je ne puis m'empêcher de fuir le plus vite possible ce qui reste de ma famille, car je dois avouer que je n'en ai aucun sens. Certes, il m'arrive de croiser quelques représentants familiaux, souvent par obligation, jamais avec plaisir. J'ai peu d'atomes crochus avec eux, à part quelques-uns pour qui j'éprouve amitié et affection, mais qui, hélas ! habitent trop loin pour que je puisse les voir.

Une autre fois, on m'avait retrouvé caché sous la table de la salle à manger des amis de ma mère qui logeaient dans l'étage au-dessus du nôtre. Jamais per-

sonne n'a su comment j'étais entré dans l'appartement. Toujours l'idée de la fuite.

A part ces quelques faits antérieurs à ma mémoire réelle, cette dernière peut maintenant fonctionner !

De juin 1922 à juin 1933, nous habitâmes à Vitry. Entre cette première date et août 1930, ma vie s'écoula entre Vitry, Sentaraille et Saint-Girons. Une ou deux fois, me semble-t-il, nous allâmes avec ma mère et ma tante Geneviève Achard qui était médecin, à Royan, durant quelques semaines et les vacances, je ne sais plus pour quelle raison ni à quelle occasion. Je ne me souviens que d'un seul fait. Ma tante et ma mère, qui voulaient absolument m'apprendre à nager, m'avaient porté jusque dans la mer. Ce fut une frayeur indescriptible. Je me sentis tout à coup environné de toutes parts d'une masse mouvante, insaisissable, gigantesque, monstrueuse, qui s'étendait à l'infini. Je hurlais. Ma tante se moquait de moi, ma mère également, tout en me fustigeant moralement. Je hurlais toujours, près de l'évanouissement. Ce fut un tel cirque que l'on dû me ramener sur la plage où, enfin, je me sentis en sécurité.

Enfant très solitaire, je me sentais pourtant en sécurité dans la foule, lorsque celle-ci ne me cernait pas. Mais, à cette époque, seules certaines catégories de gens pouvaient se permettre d'aller à la mer, aussi n'y avait-il nul danger de foule. Je n'eus cependant pas beaucoup de chance avec l'eau. A Toulouse, avec mon grand-père paternel, on avait également voulu m'apprendre à nager. Le verdict fut que j'étais très doué. Mais ce ne fut qu'un essai, car il fallut repartir à Saint-Girons. Une fois encore, j'avais peut-être onze ou douze ans, l'un de mes cousins voulut me faire traverser à pied la piscine en plein air de Toulouse. J'essayais, et naturellement, au milieu de celle-ci, je faillis me noyer. J'en garde encore aujourd'hui le sentiment de la panique folle qui s'empara de

moi, la peur de mourir qui longtemps ne me quitta plus, et surtout durant la guerre. C'est ainsi que je ne sus jamais nager ! Cependant, toujours fasciné par la mer, je n'y trempe que très prudemment une jambe et me contente de la contempler durant des heures.

Mes souvenirs, en ce qui concerne Sentaraille, Toulouse et Saint-Girons, comme Gaujac, commencent alors que j'étais plus âgé.

Le seul fait qui reste précis en mon esprit, que cependant je puis situer exactement dans le temps, reste notre arrivée avec ma mère, chaque année, en été, à Sentaraille, petite commune de l'Ariège, ne comptant pas plus de cinq cents habitants où se trouve le petit manoir de mes grands-parents maternels, et que les gens du village appellent « le Château ». Nous prenions le train à la gare d'Orsay, de nuit, pour Toulouse, où nous changions, en direction de Foix, puis nous rechangions à Boussens. Là, nous prenions un merveilleux petit train à vapeur, qui allait au pas, tirant péniblement ses wagons en bois, qui ressemblait fort à ces trains du far-west que les films de western nous ont habitués à regarder. Lentement, lentement, il poursuivait sa route de Boussens à Saint-Girons, s'arrêtant à de charmantes petites stations qui avait pour noms Salies-du-Salat, où j'allais prendre des bains et où mon oncle avait un cabinet médical qu'il ouvrait durant ses vacances en France, Mane-Village, His-Mane-Touille, Castagnède-du-Salat, Lacave, Prat-Bonrepaux. C'était après cette station que ma mère et moi commençons à nous remuer, à nous exciter. Après Prat, nous attendions au détour d'un virage de voir le château de Gaujac, sis sur une hauteur d'où

l'on voyait passer le train. Nous étions, ce le fut toute ma vie, encore aujourd'hui, collés à la fenêtre, passant la tête, évitant de recevoir une escarbille dans les yeux, humant ravi l'air chaud qui passait sur nos visages, attendant de passer au pied du château, alors, de loin, nous regardions si les fenêtres étaient ouvertes. Ils sont là, disait joyeusement ma mère. Souvent avertis de notre arrivée, cousins et cousines étaient à la fenêtre, nous voyaient et faisaient de grands signes.

Dès cet instant, nous nous sentions chez nous. Quelques minutes après apparaissait la station où nous descendions : Caumont. Et un autre rite commençait. On descendait la panière en osier, les bagages sur le quai, et nous restions là sans bouger, près de nos bagages, regardant de loin Madame Dejean agiter son drapeau rouge, souffler dans son sifflet de chef de garde-barrière. Le train s'ébranlait vers Saint-Lizier et Saint-Girons. Alors, Madame Dejean, mettant son drapeau sous le bras, venait vite à notre rencontre pour nous embrasser ; c'était le deuxième accueil de la région. Il me sera à jamais impossible d'oublier cet accueil chaleureux de la garde-barrière, que tout le monde considérait comme une amie. Qui nous connaissait tous, qui jamais ne manquait de me donner quelques bonbons, ce qu'elle ne manquait pas de faire encore quarante ans plus tard, quand, étant à la retraite, elle tenait une épicerie-tabac à Caumont.

Lorsque personne n'était encore là pour nous chercher, nous laissons la panière sur le quai et allions bavarder avec madame Dejean dans la minuscule gare de Caumont, qui de l'autre côté de la route faisait pendant à l'église. Là, nous attendions, guettant l'arrivée soit d'un membre de la famille, soit de Thérèse, la vieille servante de ma grand-mère, tirant une brouette pour mettre nos valises. On viendrait prendre plus tard

la panier avec la voiture à cheval du laitier. Lorsque Thérèse débouchait, nous nous précipitions sur elle pour l'embrasser. On chargeait la brouette. Nous faisons nos adieux à Madame Dejean et nous prenons la route en terre battue qui, à mille huit cents mètres de là, nous conduisait à l'entrée du village.

A l'entrée du village, chacun nous connaissait, ma mère appelait tout le monde par son prénom, parfois elle s'arrêtait pour prendre quelques nouvelles des uns ou des autres. Nous allions ainsi jusqu'à l'église sans clocher de Sentaraille, il était tombé un jour de grand vent ; là commençait, après la placette du village, les derniers cent mètres avant la maison.

Il en fut ainsi jusqu'à la guerre de 39-45. Toujours les mêmes attitudes, la même ambiance, les mêmes personnes, souvent la même chaleur, le même paysage, le même Christ à la sortie de Caumont qui marquait la croisée de deux chemins, les mêmes marronniers qui bordaient la route à l'arrivée de Sentaraille, entourée de marrons, dont, invariablement je relevais quelques-uns pour les jeter dans les champs, le plus loin possible. C'était mon premier geste de libération. Le début des vacances.

De Vitry il ne me reste pas grand-chose. Je sais que j'avais une sorte de cafard permanent dans cette banlieue laide et triste. Et que son simple souvenir me produit encore aujourd'hui une profonde nausée. Est-ce pour cela que je paraissais toujours triste dans ma jeunesse ? J'ai toujours été très sensible à l'environnement. Bref, il y avait quelque chose qui n'allait pas. Etait-ce dans l'atmosphère qui régnait entre mon père et ma mère ? Etait-ce simplement parce que je me sentais mal dans cette banlieue, je ne sais. En tous cas, je me sentais abominablement seul. Je ne garde du reste aucun bon souvenir de ma jeunesse ni de mon adolescence.

Longtemps, je me suis senti dans une sorte de tunnel inconscient tout d'abord, fort conscient plus tard, qui ne prit fin que vers mes quarante ans.

Rue Faidherbe, ma mère voyait très souvent deux voisins à l'étage au-dessus. Les Delachaume qui avaient une fille de dix ans plus âgée que moi et qui m'apprit un jour à siffler. D'autres dont le nom m'échappe ; lui était représentant en chocolats dans l'est, si mes souvenirs sont exacts. Sa femme avait eu une fille d'un premier lit qui épousa par la suite un homme charmant qui devint un des directeurs d'une grande maison d'assurances. Geneviève Delachaume épousa plus tard un dentiste qui exerce toujours à Vitry. Je fus du reste à leur mariage. Mais alors nous n'habitons plus Vitry.

C'étaient tous des gens simples, mais bons, qui le furent et pour moi et pour ma mère qui entretint toujours de bonnes relations avec eux, et particulièrement avec les Delachaume, puis, après la mort du grand-père de Geneviève Piffaut, avec Geneviève et son mari. Les Delachaume surtout avaient pour ma mère et pour moi une véritable tendresse qui venait peut-être de la tragédie qui endeuilla notre famille.

Un jour, paraît-il, le beau-frère de ma mère, l'oncle Joseph qui était très distrait et qui se trouvait à la maison pour quelques jours, oubliant notre étage, se retrouva devant la porte des Delachaume. Notre clef ouvrait également la porte de leur appartement. Ce que fit mon oncle, puis voyant arriver Madame Delachaume dans l'entrée, il lui dit, tout en enlevant ses manchettes en celluloïde comme on le faisait à l'époque. « Quelle bonne idée Jeanne a eu de vous inviter à dîner ! » On en rit longtemps dans la famille !

Ma mère voyait aussi d'autres amis qui habitaient un de ces horribles pavillons de banlieue : les

Durand. Je ne me souviens plus de lui qui revint habiter Toulouse. En revanche, je me souviens fort bien de sa femme parce qu'elle était très forte et c'était là un de ses grands soucis. Ils avaient une fille de mon âge que tout le monde appelait Zouzou, ce qui fait que je n'ai jamais su quel était son prénom. Du reste, j'avais horreur de ce diminutif, comme j'ai toujours eu horreur des diminutifs quels qu'ils fussent. Je sais seulement que Zouzou, mariée à un médecin de Toulouse, l'est également elle-même. Je ne pense pas l'avoir revue depuis l'avant-guerre. Tel était l'entourage de ma mère et le mien à Vitry durant ces années.

Ma grand-mère habitait souvent avec nous rue Faidherbe, je la revois un jour où, stupidement, je m'amusais à allumer des pétards pour les envoyer sur les voitures qui passaient, couper des rondelles de pommes de terre pour les mettre sur ma main gauche que je venais de brûler sérieusement en faisant éclater un pétard que je n'avais pas eu le temps de jeter par la fenêtre. Je devais avoir sept ans peut-être à ce moment-là. Cela du reste me guérit de ces jeux stupides. Je la revois, patiemment assise sur un fauteuil pour me préparer cet onguent miracle, tout en fulminant contre moi et n'oubliant pas de me faire une sacrée leçon. Je ne sais ce qui se passa au retour de ma mère qui à l'époque et à cause des circonstances s'était mise à travailler.

De la maison en meulière de Vitry, je ne me souviens que du grand silence qui y régnait. Quant à l'ameublement, il m'échappe également, sauf que certaines pièces me poursuivirent dans les divers appartements que nous habitâmes avec ma mère.

Naturellement, j'allais à l'école de Vitry, où je fis les toutes petites classes jusqu'à la 11ème. Je ne revois que l'ombre d'une très gentille jeune femme habillée de gris qui alors nous faisait la classe. C'est

tout. Un fait précis cependant a trait à ce passage à l'école communale de Vitry. Je me revois un jour regagnant la maison, me tenant le ventre, n'ayant même pas franchi l'enceinte de l'école. Ma mère m'a toujours assuré que ce mal au ventre n'avait été que de la comédie et un simple prétexte pour voir mon oncle qui devait arriver le matin même pour assister à l'opération – ablation de la vésicule biliaire, opération encore rare à l'époque – que devait subir ma grand-mère. J'aimais beaucoup cet oncle médecin que je ne voyais que durant les vacances. En effet, ce frère aîné de ma mère était allé s'établir en Algérie après avoir terminé sa médecine à Paris. Médecin et directeur de l'hôpital de Saint-Denis-du-Sig, il était aussi le maire aimé par la population et Président du Conseil général du département d'Oran. C'était un homme d'un grand charme, profondément humain, plein d'esprit, et d'humour. Il est très possible que j'eusse envie de le voir et de ne pas attendre pour cela de revenir de l'école. Il est possible aussi que j'avais effectivement mal au ventre. Je ne le saurai jamais... !

L'intervention fut une réussite. Bien plus tard, après la guerre je devais aller dans la même clinique d'Auteuil où avait résidé ma grand-mère pour y subir moi-même une opération à la suite d'un accident.

Ce sont là presque tous mes souvenirs en ce qui concerne Vitry, exception faite de ceux qui conduisirent ma mère à m'envoyer – j'avais alors huit ans -, en Suisse pour quelques mois pour soigner une pleurésie. Ce fut la première rupture avec Vitry. Je ne devais plus ensuite qu'y passer une année avant d'aller habiter Paris.

Je ne sais comment ma mère entra en contact avec le docteur Charles Hoch, mais je suppose que ce le fut par le canal de madame Lequeau, une forte et brave

Alsacienne qui venait faire le ménage à la maison. Hoch était également alsacien. C'était un homme haut en couleurs. Une forte personnalité. Un mètre soixante-dix environ, mince, déjà chauve, portant lunettes d'écaille et sur la joue droite une énorme verrue dont il vérifiait périodiquement l'évolution. Hoch avait fait partie de ces Alsaciens, il était de Thann, dans le Haut-Rhin, né alors que l'Alsace-Lorraine était redevenue allemande après la défaite de 70.

Il avait fait toutes ses études de médecine en Allemagne mais Français de cœur, comme beaucoup d'Alsaciens, au moment de la guerre 14-18, il déserta l'armée allemande pour rejoindre celle de France. A la fin de la guerre, il dut refaire entièrement sa médecine, les diplômes allemands n'étant pas valables en France. Peu lui importait, il s'était rapidement acquis une très grande notoriété, et une très large clientèle populaire. On venait même le consulter de très loin. Et son cabinet médical de la rue du Rocher à Vitry ne désemplissait pas, la consultation durait souvent bien après minuit. Je me suis toujours demandé comment il trouvait le temps de dormir. C'était un excellent médecin, fort en gueule ; il n'y allait pas par quatre chemins avec ses patients, prenant un malin plaisir à les secouer, à les tarabuster, à les paniquer, mais il était d'une grande bonté et cela se savait. Jamais il n'aurait fait payer un malade qui ne le pouvait pas. Jamais non plus il n'a fait payer une consultation ou un déplacement à ma mère, ni à moi. C'était encore l'époque où les sœurs de médecins étaient tabou, comme la famille, et où l'esprit confraternel était tel qu'il ne venait pas au praticien d'alors de faire payer la famille d'un confrère. Il était d'autant plus attaché à ma mère que l'une des cousines de celles-ci, Geneviève Achard, était elle aussi médecin, et assistante du professeur VLES à la faculté de Strasbourg où elle

avait fait toutes ses études.

D'une infatigable activité, Hoch trouvait le moyen de s'adonner à la recherche, et il fut l'inventeur de la fermeture automatique du toit de la voiture, inventant ainsi la décapotable ! Grand voyageur aussi, il avait traversé le Sahara, à une époque où c'était encore un exploit. Il parlait plusieurs langues et je me souviens encore que durant le repas qu'il prenait après ses visites et avant ses consultations, il apprenait l'arabe en ayant ramené quelqu'un d'Algérie, qui restait à demeure pour lui servir de jardinier et de professeur. C'était aussi un passionné de peinture, et il s'était monté une assez grande collection. Malheureusement, il n'avait pas très bon goût. Je crois que sa meilleure pièce devait être un Zuolaga. Il avait fait construire une énorme galerie pour y mettre sa collection qui m'apparut toujours comme étant assez sommaire.

C'était un véritable personnage. Un jour, il avait ramassé dans la rue une cohorte de musiciens qui, pendant un certain temps, vécurent chez lui et jouaient de la musique pour lui. Mais c'était aussi un homme courageux. Révolté par l'obligation que les Juifs eurent de porter l'étoile jaune, il n'hésita pas à écrire une lettre assez violente à Goering, en allemand, et qu'il n'eut pas peur de signer. Il ne fut jamais inquiété. A moins que sa femme, prudente, équilibrée et calme, ait subtilisé la lettre avant que cette dernière ne parte. Homme profondément humain, pendant la guerre il pratiqua nombre d'avortements. Dénoncé, il fut après la guerre rayé de l'Ordre des Médecins. Il lutta en faveur de l'avortement, écrivit un livre qu'il publia à compte d'auteur et qu'il m'avait fait lire et corriger auparavant. Il voulait qu'une loi soit votée et qu'elle porte son nom. Aujourd'hui, en cette année 1975, où une telle loi vient d'être votée, je ne puis m'empêcher de penser avec mélancolie à cet

homme juste et courageux.

Mais Hoch aimait aussi vivre, étant fort porté sur les femmes. Il eut une fille illégitime que sa femme qui ne pouvait avoir d'enfant éleva. Je me souviens également d'une soirée à laquelle j'assistais, entre les années 34-36, dans un restaurant sis alors rue de l'École de Médecine, au premier étage. Il y avait là quelques-uns de ses amis, ma mère et moi. A la fin du repas il parvint à faire chanter des chansons d'étudiants à ma mère, du reste ravie, cela rappelait l'époque où Son frère faisait sa médecine, sa cousine également, et elle-même Préparait Normale Sup. Or, mon oncle Pierre et ma tante Geneviève avait l'esprit très carabin et le gardèrent toute leur vie. J'y reviendrai.

Le premier souvenir de patient que j'eus de Hoch remonte à mes six ans. Ma mère m'avait naturellement accompagné chez lui, et comme je le vis faire souvent après, nous étions passés par l'entrée privée du pavillon, afin d'éviter la queue comme « la salle d'attente » que je revois encore, longue pièce rectangulaire entourée de bancs sur lesquels une masse de gens attendaient, parfois des heures durant. Il m'amena dans son cabinet, me fit asseoir, me fit ouvrir la bouche, y mit un instrument qui m'empêchait de la refermer. Puis il s'empara d'un autre instrument et l'enfourna dans ma bouche. Il y eut alors deux craquements, deux sensations sourdes et désagréables – je tentais de hurler, mais n'y parvenait naturellement pas -. Je hurlai du reste bien avant, car je détestais aller chez le médecin, comme chez le dentiste et je faisais toujours un épouvantable cinéma à chaque fois que cela se produisait ! Hoch venait de m'enlever les amygdales. Après quoi, il me renvoya dans les bras de ma mère, à sa façon directe : *Allez, ouste ! Et va manger une glace !* J'en garde encore maintenant un très mauvais souvenir. Très mauvais

aussi cette odeur d'éther qui régnait dans son cabinet d'intervention, qu'il étalait sur ma main gauche, sur mes métastases phalangiennes, et qu'ensuite, à l'aide d'un grattoir il râpait jusqu'à l'os. Ces séances étaient pour moi un véritable martyre, une panique folle. En fait, la partie malade étant anesthésiée, cela ne devait pas me faire tellement mal. C'était plutôt l'idée que je m'en faisais. Le produit de mon imagination sensitive. Je me souviens néanmoins qu'il grattait, grattait énergiquement, et que j'avais une sensation physiologique de lourdeur avec une machine sourde qui pénétrait dans mes os. Lui assis à côté de moi, moi la main posée sur une table.

Cette main n'était pas encore guérie qu'il s'aperçut que j'avais un début de pleurite. Tout fut sans doute décidé très vite et, au mois d'août 1930, je partais pour un préventorium en Suisse, à Solréal, près de Crans-sur-Sierre, dans le Valais. Crans est devenu depuis lors une station d'hiver à la mode, et Solréal, un hôtel pour milliardaires.

C'est dans les trois dernières années que se situent deux événements dont je dois faire état, bien qu'en fait je n'en garde nul souvenir précis ; mais qui sans doute ont eu une grande importance dans l'évolution de ma personnalité.

Si, à cette époque, je pouvais prendre conscience de certains événements, je les entendais commentés à la maison. Car je me souviens avoir été très impressionné par un haut fait qui venait de se produire un certain mois de 1927 ; un certain Charles Lindbergh venait avec un petit avion de traverser l'Atlantique. Je ne saurais dire ce que j'ai dû comprendre de ce fait – j'avais cinq ans –, mais mon esprit toujours enfermé dans une sorte de rêve personnel, je suis devenu adulte fort tard –, a dû se fixer sur ce événement merveilleux, extraordinaire,

fabuleux, qui transforma pendant une journée l'atmosphère de toute la France. Était-ce déjà le sentiment de l'espace sans limite qui m'habitait ? Je ne sais. Mais cet exploit est sans doute attaché au fil d'Ariane qui peut expliquer une partie de mes attirances intellectuelles, mentales et psychiques.

Le second événement se situe alors que j'avais sept ans. Je ne puis m'en souvenir non plus exactement et seule ma mère a pu me le rappeler. Ma mère, femme cultivée, voulant me transmettre ce qu'elle savait et développer mon esprit, m'amena pour la première fois au musée du Louvre, un dimanche matin, car c'était alors la journée gratuite. Bien entendu, comme d'habitude, je rechignais pour m'y rendre, sans savoir même de quoi il s'agissait. Mais je dus recevoir un choc suffisamment profond pour qu'une cristallisation se fasse en moi, telle qu'elle allait dominer par la suite une partie de ma vie.

Lorsque, bien des années plus tard, on porte un regard sur ses premières années et que l'on essaye de se comprendre, on réalise pleinement que les vingt premières années d'un être sont primordiales. Il y a l'atavisme, certes, le milieu dans lequel on est venu au monde avec ses habitudes, ses codes, sa manière de penser, qui forment un individu et en font un produit conforme, si par hasard il n'existe pas quelque part en soi un certain esprit de révolte et de refus de cet ordre indiscutable. Né fils de grands bourgeois, je suis très vite parti en guerre contre cet ordre, et pourtant, aujourd'hui, je sais que j'appartiens à cette famille. J'ai en effet connu, vécu dans une atmosphère intellectuelle, sociale telle qu'il me sera difficile de comprendre réellement et physiologiquement profondément la qualité intellectuelle, sociale et sensitive de prolétaires et des ouvriers. Mais je connais suffisamment ma classe pour

la détester et pour pencher toujours du côté des travailleurs.

D'où vient ma révolte foncière et permanente en face de l'ordre bourgeois ? Il faut, je crois, la chercher dans le fait que ma mère qui m'aimait profondément à sa manière, était très autoritaire, surtout qu'elle se trouvait seule dans la vie pour m'élever. Ce fut une femme de devoir, de très grand devoir. Mais jamais elle ne me comprit. Savante dans le sens profond du terme. Fille de bourgeois cultivé. Mon arrière-grand-père maternel, médecin, inventeur d'une thérapeutique contre le choléra, connaissait par cœur l'Illiade et parlait couramment latin, ce qui lui permettait de communiquer avec ses confrères étrangers. Le latin étant alors la seule langue internationale de l'Europe intellectuelle. Ma mère connaissait elle-même le latin. Elle pouvait donc diriger mon éducation. Elle voulut le faire avec une poigne de fer. Mais elle le fit maladroitement. Toute sa vie, elle ne me parla que de devoir, me disant que la vie était un DEVOIR ; un pensum, que je refusais instinctivement de croire. Le devoir me paraissait ennuyeux, surtout quand il fallait aller à l'école et apprendre mes leçons... Il fallait, disait-elle, s'assurer un avenir. Elle avait certes raison et pour cela, je me devais de travailler en classe. Lorsque je jette un regard sur les lettres qu'elle m'envoyait déjà à cette époque, ce n'étaient que conseils, recommandations, critiques sur mon orthographe. Elle finit du reste par créer en moi, à ce sujet, un tel complexe que je ne suis parvenu que très tard à mettre tout à fait correctement l'orthographe. Mon orthographe, mon écriture, ses sacrifices pour moi, tout y passait. Je ne pouvais le supporter, malgré les mots tendres qui terminaient ses lettres. Il arriva un moment où je n'osai même plus ouvrir ses lettres tellement celles-ci me traumatisaient. En plus, ma mère était

douée d'un sens critique et ironique suffisamment brutal pour que j'en souffre profondément. J'avais ainsi en permanence la sensation que tout ce que je faisais était mal, et que tout ce que je désirais ne l'était pas moins. Elle finit par créer en moi un complexe d'infériorité dont je ne me suis jamais entièrement débarrassé. N'ayant qu'elle comme interlocuteur, elle finit par écorner presque jusqu'à la catastrophe mon pouvoir de lutte dans la vie. Nous nous opposâmes ainsi jusqu'à sa mort.

Ma mère me fit une obligation de tout, et cela explique sans doute mon désir permanent de fuite, dont je vois l'une des premières manifestations le jour où l'on me retrouva dans un dancing à Vitry. Mais aussi le cordon ombilical était très fort et je ne pus jamais la quitter. C'était un véritable nœud gordien – je fis un jour un roman qui portait ce titre. En réalité, j'ai follement aimé ma mère, puisque je n'avais qu'elle et j'ai toujours eu l'espoir de la convaincre. Je n'y suis jamais parvenu. L'absence d'un foyer équilibré, l'impossibilité de m'entendre avec elle, ont pesé lourdement sur ma vie et expliqueront bien des choses. Ces deux blessures restent en moi indélébiles, et elles remontent à mes toutes premières années.

Je ne fus donc pas un enfant facile. Souvent violent. D'une agressivité surprenante, quand ce n'était pas autre chose que la manifestation d'une permanente déchirure intérieure, d'une souffrance si profonde que mon cri se transforme en fureur. Plus tard, je fus en état de comprendre ce phénomène, ma mère n'ayant jamais voulu admettre que je pouvais avoir raison.

Peut-être aussi qu'instinctivement, petit mâle imbécile que j'étais, je ne supportais pas l'autorité d'une femme !

Ma mère voulut même me faire examiner par un psychiatre, elle ne le fit jamais, mais à Toulouse elle me

fit examiner par le guérisseur Alalouf. Je garde de cette aventure une meurtrissure profonde. Je savais, tout au fond de moi, que je n'étais pas un enfant anormal, qu'il aurait fallu bien peu pour que tout soit clair et facile, mais que je me trouvais devant un mur de béton qu'il m'était impossible d'abattre.

J'ai dit que ma jeunesse avait été un enfer intérieur. Une souffrance permanente. Un long cri de désespoir. Je dois d'être sorti un jour de ce long tunnel à un espoir insensé, à une confiance instinctive dans la vie profonde. A une volonté de bonheur et de joie qui était comme une vague portante, envers et contre tout, en dehors de toute raison. De toute réalité.

Souvent, je me plaignais aux amis de ma mère. Ceux-ci prenaient naturellement son parti et me disaient que je n'étais qu'un enfant particulièrement gâté. Mon désespoir alors était encore plus grand et ma solitude plus complète. Ma jeunesse fut épouvantable. Elle me marque encore au fer rouge. Je ne parviendrai jamais à l'exorciser.

J'étais aussi un enfant sauvage, taciturne, renfermé, timide à l'extrême, doutant de moi-même en permanence, nerveux et tourmenté. Ma mère était également nerveuse, elle ne pouvait ainsi me donner le calme et l'équilibre qu'il m'aurait fallu, sans doute. Elle n'est pas responsable. C'est ainsi. Un décrochement en chaîne que rien ne peut arrêter, ni personne. Que rien ne pouvait enrayer. Et la chaîne se dévidait de plus en plus vite.

Je reste persuadé qu'après la mort de mon père, la vie de ma mère s'est cassée. Je suis convaincu que le doute s'était infiltré en elle. Le doute de tout. Mais elle ne le fit jamais voir qu'à de rares moments, tout de suite dominés. Elle affirmait. Affirmait. Affirmait. Tout était ainsi, et pas autrement. En voulait-elle à mon père, à elle-même, à la vie ? Je ne le saurai jamais. La vie la déçut sans aucun doute, sur toute la ligne. Elle a dû être malheureuse par mon père, elle le fut sûrement par moi. Elle dont la jeunesse avait été radieuse. Je crois qu'elle n'a jamais admis les coups du sort, et que tout son être s'y est toujours refusé. Elle m'a semblé être à jamais repliée sur sa jeunesse, sur l'amour pour sa mère.

A l'extérieur, ma mère était une femme char-

mante, aimant recevoir, disserte, pleine d'esprit, très aimée de ses amis, respectée par le personnel. Moi, hélas !, j'avais l'envers du décor.

Les rapports affectifs et intellectuels entre ma mère et moi ne furent pas les seuls qui comptèrent dans ma vie d'enfant.

Ma mère ne me parla jamais de mon père. Personne non plus de ma famille. Cette dernière a fait le silence jusqu'au bout, et le seul aveu des circonstances exactes de sa mort vint de ma grand-mère maternelle alors que j'avais dix-huit ans. Pour moi, mon père était mort des suites de la guerre ou y avait été gazé. C'était plausible. Mais je sentais que ce n'était pas vrai. Pourquoi ? Quelque chose d'entendu probablement au moment de sa mort, enregistré subconsciemment. Se méfie-t-on d'un enfant de quatre ans ? Je sentais qu'autour de moi, il existait un mystère. Je trouvais étrange que personne ne me parle jamais de mon père et je finis par avoir une sorte d'allergie pour des lieux, des choses, des êtres qui savaient ce que je ne savais pas. J'y reviendrai plus tard.

Sauvage enfant, j'avais peur des grandes personnes, surtout de ces grandes personnes si sages qu'étaient les amis de ma mère. Aller chez elles se révélait être pour moi une corvée presque insurmontable ; à chaque fois, je faisais une scène pour ne pas accompagner ma mère. Elle l'exigeait, bien entendu. Je m'ennuyais alors profondément et tout ce que disaient les grandes personnes me laissaient indifférent, voire décontenancé dès lors que l'on me questionnait. Les questions me paraissaient banales et très éloignées de mes préoccupations. Pourquoi donc s'intéressait-on ainsi à moi ? ne pouvait-on pas me laisser en paix ? Mais non, il fallait que les grandes personnes fassent semblant de pénétrer dans mon univers, et je sentais

bien que cela n'était pas possible. Je me sentais alors plus solitaire encore, plus désespéré que jamais. Je crois que ces gens, braves sans aucun doute, ne cernaient pas ma personnalité, qu'ils ne pouvaient m'être d'aucun secours. Ils faisaient partie d'un monde à part, d'un univers différent dans lequel je ne pénétrerais jamais. C'étaient à l'évidence des gens de devoir, comme ma mère voulait que je le devinsse ; des gens assis dans la vie. Des gens qui avaient travaillé pour s'assurer un minimum matériel. Ils me faisaient peur. Ils étaient pour moi incompréhensibles. Je ne me sentais pas bien en leur compagnie. Je n'aimais pas l'atmosphère dans laquelle ils vivaient. Confortable, sage, établie. L'air y était pesant. C'était comme s'il n'y avait pas d'âme. Parfaits produits d'un ordre contre lequel je me révoltais, par instinct, sans doute parce que je sentais que je ne pouvais pas m'y adapter. Timidité ? Ou bien parce que je ne me sentais pas bien en une compagnie dont finalement je me sentais exclu ? Ou bien un excès de sensibilité ? Les trois à la fois probablement.

Oh ! ces dimanches de visites. Quel cafard ! Quelle tristesse ! Quel ennui ! ma prime jeunesse fut épouvantable. Ma jeunesse également.

Le premier bol d'air pur, je le connus à Solréal. Au propre... et au figuré !

Solréal , ce preventorium pour enfants, venait de s'ouvrir. Le bâtiment était tout neuf et respirait un air d'opulence qui voulut que je me sentisse immédiatement à l'aise. Tout y semblait gai. Rien de l'affreuse caserne pour enfants. Il y fleurait bon le soleil, la lumière et la clarté. Tout y était frais, propre, net, et une délicieuse odeur y régnait. Cette odeur, je la sens encore maintenant, mais je ne puis la déterminer. Solréal était située à 1700 mètres d'altitude. Je lis dans le Guide bleu ces lignes qui concernent la station : *Station climatique*

de convalescence et une station sportive d'été et d'hiver très fréquentée, située sur un vaste plateau, exposée en plein midi et abritée au nord par les massifs de Wildhorn et du Wildstruble ; elle possède une durée d'insolation remarquable (huit heures de soleil par jour en hiver) avec un climat sec et des plus réguliers.

Solréal fut en fait ma première rupture avec la famille. Pour la première fois je me sentais libre, au milieu de petits garçons et de petites filles comme moi. Je ne sentais plus au-dessus de moi l'autorité tutélaire. Enfin, je respirai. Je devenais un enfant anonyme parmi d'autres, dont on s'occupait gentiment, avec douceur, sollicitude. Mais une sollicitude tout distante, parfaite.

De mes souvenirs de Solréal, je garde encore quelques sensations en moi, assez merveilleuses. Je me souviens des délicieux petits-déjeuners, lorsque sur un plateau on nous apportait, alors que le soleil éclatant passait par les fenêtres, ces extraordinaires corn-flakes, que l'on mélangeait avec du lait et du sucre. Je ressens encore dans les narines l'odeur de ce bon lait suisse, chaud, crémeux, moussu, qui embaumait toute la pièce, et je ressens encore le goût des brioches que l'on nous donnait. Jamais de ma vie je n'avais eu de tels petits-déjeuners. Ils étaient le plaisir des yeux, de l'odorat, du palais ! Longtemps encore je courrai à la recherche de ces multiples sensations, en sachant fort bien que tout a changé, que la Suisse d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier et que le lait n'a plus le même goût, la même odeur. A quel moment fugitif, insaisissable, retrouverai-je peut-être, retrouverai-je peut-être un jour cette sensation perdue ? N'est-ce pas peut-être aussi le désir de retrouver, ne serait-ce qu'un instant mon enfance ? Replonger dans ce temps passé, vécu et enfoncé définitivement dans une mémoire imparfaite.

Je suis resté presque six mois à Solréal d'août

1930 à janvier 1931. Trois faits dominant encore mes souvenirs.

Pour la première fois, je découvrai d'autres montagnes que les Pyrénées. La hauteur des cimes de celles qui m'entouraient, la neige éternelle qui les coiffait, leur aspect solitaire et abrupte. Leur distinction mystérieuse noyée dans le soleil. Un soleil qui brillait joyeusement. M'impressionnèrent. Pour la première, je voyais de près la neige dans le soleil, et comme j'étais petit, je me trouvais et me sentais dans la neige, éboulis en permanence par les cristaux de neige brillants, frais, délicieusement froids cependant. Ah ! cette sensation d'air pur ! de neige immaculée et pure ! de beauté blanche ! Toute ma vie du reste, je resterai hanté par le blanc, sa pureté, sa luminosité.

Délicieuse sensation également que celle de descendre à plat-ventre sur une luge, en compagnie de petits comme moi, parfois au visage noir ou jaune, aux yeux bridés. Ils étaient comme moi, nous réagissions de même. Nous lugions ensemble. Subconsciemment, je compris que les hommes étaient semblables et ne compris jamais le racisme quel qu'il fut. La pente douce qui se trouvait devant Solréal, jusqu'au petit ruisseau qui en contrebas coupait la petite piste. J'étais alors encore plus près de la neige, encore plus près du blanc, encore plus près des cristaux aux mille lumières changeantes. Ce furent mes premières vacances de neige aussi, comment les oublier ? Cette petite piste de luge me paraissait alors longue et immense, elle me paraissait certainement minuscule si je la revoyais aujourd'hui. Mais je préfère garder en moi la merveilleuse sensation d'alors.

Parfois, la montagne grognait. Parfois aussi s'en échappait comme des coups de tonnerre, et c'est ainsi que j'appris ce qu'était une avalanche. Avec son long cortège de cascades sourdes, de plus en plus terrifiantes

! Pour la première fois, j'aimais la montagne. Elle m'impressionnait, me subjuguait, m'attirait. Encore aujourd'hui, je ne me sens bien que dans les Alpes et non dans les Pyrénées, plus tassées, plus vieilles, mais non moins dangereuses, parce que plus traîtresses, comme j'ai pu en faire plus tard l'expérience.

L'après-midi nous faisons naturellement une sieste dans le solarium. Et c'est au cour de l'une d'elles que brusquement se réveilla en moi – j'avais huit ans, ne l'oublions pas -, ce qui, je crois était assez précoce -, l'irrésistible montée de la sève de vie. Ce fut soudain. Brutal. Impératif. Un appel à la vie. Une nécessité que rien ne pouvait empêcher. Je découvris alors avec plaisir les plaisirs de l'onanisme ! Certes, je me cachais, ayant l'obscur sentiment que je touchais là à quelque chose de mystérieux et de tabou, qui était défendu, parce que personne n'en parlait et que l'idée du péché de chair que nous enseignait notre religion catholique avait alors inconsciemment pénétré en moi.

Mais bien que j'ai eu alors le sentiment d'être en faute, je ne pouvais m'en empêcher ! J'avais aussi très vite compris que les différences existant entre les petits garçons et les petites filles étaient plutôt faites pour se compléter que pour être antagonistes. Mais, naturellement, ma timidité naturelle et mon sentiment de culpabilité fit que je ne tentais jamais rien. Au près des petites filles de Solréal. J'en avais bien trop peur ! Car, je sentais obscurément qu'elles portaient en elles tout un monde autre que le mien, que je ne connaissais pas, mais que par toutes mes forces je voulais connaître.

Depuis, lors cette sensation, ce désir physiologique ne me quitterait plus. Ils furent dès cet instant l'un de mes grands axes de vie. Mais il me fallut attendre dix ans encore pour consommer l'acte naturel et deux ans de plus pour vivre la première grande histoire sentimentale

de ma vie.

Un autre événement devait aussi engendrer l'un des grands axes de ma vie. Pour les fêtes de Noël, les monitrices de Solréal, montèrent une petite pièce ; une sorte de crèche vivante. Mon teint brun, mes cheveux alors noirs comme du jais, leur donnèrent l'idée de faire de moi le Roi mage noir. J'éprouvais durant cette petite représentation durant laquelle, vêtu somptueusement, je jouais un seigneur, un personnage autre que le mien quotidien, une sensation voluptueuse. J'étais sur une scène, je jouais un rôle et dans la salle on me regardait. Je me dédoublais tout naturellement. J'étais un autre et moi-même en même temps. Je matérialisais l'imaginaire. Le rêve. Cette sensation, il fallait que je la retrouve, elle aussi, impérativement.

Au mois de janvier ma mère vint me chercher. La fête était finie. J'allais atterrir à Pithiviers, à l'école Saint-Grégoire, chez les pères.

Je laissais Solréal le cœur gros. Je quittais la joie de vivre, la liberté, la lumière, le soleil, la bonne odeur de la Suisse, des alpages, et les cloches des vaches dans la montagne, pour la pire des prisons, et tous ces hommes vêtus de noir, comme des fantômes me glacèrent.

Sans doute ma mère, afin de consolider ma santé voulut-elle m'éloigner des environs de la capitale ; et sur quelques conseils, pensa-t-elle que je serai bien à Pithiviers. D'autant plus que me mettre dans une pension religieuse était dans ses secrets désirs. Elle m'a dit un jour que son rêve était que je fasse mes études chez les dominicains. Mais je pense que les réflexions voltairiennes de ma grand-mère et le peu d'empressement de mon grand-père paternel, la firent par la suite renoncer à ce projet. Peut-être aussi le prix élevé de cet enseignement et de la pension, étaient-ils au-dessus de ses

moyens. Mais ma mère était un être bizarre dont les tendances oscillaient d'un extrême à l'autre, puisque dans le même temps elle voulait que j'aille au lycée où elle était elle-même allée, et qui était pécuniairement plus intéressant. Elle fera cette valse-hésitation jusqu'à ma troisième.

Bref, j'allais donc à Pithiviers. J'en garde encore un sentiment de panique. Peut-être aussi parce que, enfant rebelle, je n'ai jamais beaucoup aimé les contraintes, ni la prison. De plus, j'avais un besoin effréné de tendresse. Un désir qui fut pour moi d'une importance capitale, et qui reste le secret de bien de mes aventures féminines, puisque ma mère, à laquelle désespérément je tendais les bras, ne semblait pas sentir ce besoin éploré.

Ce n'est pas que j'eusse été mal à Saint-Grégoire, les jeunes pères qui faisaient les petites classes étaient plutôt gentils pour moi. Mais j'étais enfermé, loin de ma mère, dans un monde fait de règles religieuses strictes. Messes tous les matins ; office tous les après-midi, grandes vêpres tous les dimanches, vêtu de l'inévitable uniforme à boutons pour sortir en promenade quand ma mère ne venait pas me chercher, me voir. Benedicité à chaque repas. Je me souviens que ma mère m'envoyait des petits colis à Saint-Grégoire. Un jour, j'appris par elle qu'elle m'avait envoyé du beurre, je me souviens fort bien que le supérieur me remit un pain de margarine... Je n'ai jamais pardonné ce mensonge, et depuis ce jour, je commençais à douter de la vertu réelle d'un enseignement moral que l'on nous donnait. Je fus ensuite torturé par ce doute, déchiré. Je ne devais l'exorciser qu'en 1943, à vingt et un ans, dans des circonstances sur lesquelles je reviendrai.

Je me souviens aussi qu'un dimanche après-midi où l'on nous offrait une séance de cinéma – il s'agissait

ce jour-là d'un film sur la marine – un grand bruit se fit brusquement à quelques mètres derrière moi. Je vis le supérieur qui tombait. La séance fut suspendue. On vint le chercher avec un brancard, puis la séance reprit. Le lendemain, nous apprîmes que le Supérieur était mort foudroyé par une embolie.

Là, s'arrêtent mes souvenirs de Saint-Grégoire et de Pithiviers où je devais cependant rester jusqu'à la fin de la période scolaire. Il m'en reste encore l'idée vague d'un parc, celle de hauts murs sévères et de soutanes, comme des fantômes se croisant dans ce parc. Et l'effroyable sentiment de cafard dans lequel mon esprit baignait en permanence.

Le voyage à Sentaraille durait à cette époque quatorze heures environ, c'était long. On changeait de machine à Limoges, la ligne électrifiées s'y arrêtant ; en pleine nuit. Lorsque nous arrivions nous étions fourbus, mais ma mère rayonnait : elle y avait passé les plus belles années de sa jeunesse. Elle aima profondément Sentaraille jusqu'à sa mort où elle fut enterrée.

Je passais dans les trois mois de vacances dans l'Ariège, faisant un séjour à Sentaraille avec ma mère, puis à Saint-Girons chez mes grands-parents et ensuite je revenais à Sentaraille pour la fin des vacances. Pendant des années ce fut une règle immuable.

Sentaraille est une longue et grande bâtisse aux murs épais datant 1750 que termine sur sa face une tour devant laquelle s'étale un grand parc clos par un mur de pierres, qu'ombrage une belle allée de marronniers plantés de part et d'autre du chemin qui ouvre sur le parc la grande entrée de la maison et que ferme un immense portail en fer forgé. Dans le parc, quelques pommiers sans intérêt, de beaux mélèzes et autrefois un magnifique chêne qui fut un jour abattu par la commune pour faire passer les fils électriques. Car Sentaraille

fut longtemps un village sans électricité ni eau. On puisait alors l'eau à la pompe qui surmontait un puits fermé par une grande margelle de marbre en forme de baignoire dans laquelle on nous baignait, lorsque nous étions enfants, mes cousins et moi. Pour s'éclairer, des bougies seulement nous accompagnaient la nuit dans les chambres ; pour le dîner du soir, une grande lampe à pétrole accrochée au plafond de la salle à manger.

Pendant les vacances, nous nous retrouvions à Sentaraille, ma grand-mère maternelle, ma mère, ma tante, mon oncle et mes cinq cousins germains. Il y avait aussi Thérèse, la fidèle et tempétueuse vieille servante de ma grand-mère, Thérèse qui nous avait tous vu naître, que nous faisons marronner rien que pour la voir se mettre en colère, mais qui nous aimait comme si nous avions été ses propres enfants.

Sentaraille a pratiquement rythmé toute une partie de ma jeunesse jusqu'en 1952. J'en garde de bons et de moins bons souvenirs.

Lourdes, ces heures passées chaque après-midi à faire les devoirs de vacances auxquels ma mère me contraignait, alors que le soleil inondait le parc. Mais, en revanche, plus vivante celles passées à faire du latin avec mon oncle Norbert Bernère ou avec le curé de Lorp. Un peu fastidieuses ces parties de cache-cache dans le parc et aux alentours immédiats, durant lesquels je voyais non sans étonnement ma mère se cacher dans une meule de foin. Ce jeu ne m'a jamais amusé ! Heureusement, les interminables parties de croquet que nous faisons au bout de l'allée de marronniers nous occupaient agréablement le temps. Fastidieuses aussi ces longues heures passées dans le champ où l'on avait monté le tennis. Comme j'étais le plus jeune, je fus naturellement durant de longues années exclu de ce jeu, et assis sur l'herbe, je fus contraint, inlassablement, de

regarder les autres jouer ! Fastidieux également la plupart de ces repas familiaux, chez les uns ou chez les autres membres de la famille, que nous faisons de temps à autre, à l'occasion d'une fête, d'un anniversaire ou d'un événement quelconque. Repas qui se terminait invariablement dans le salon et où les grandes personnes parlaient d'affaires de grandes personnes. Fastidieuses aussi ces visites d'arrivées ou de départs. Il est vrai aussi que ces grandes personnes me faisaient peur. Elles étaient sages et raisonnables. Elles faisaient partie d'un univers qui n'était pas le mien, et j'étais toujours mal à l'aise lorsqu'elles s'intéressaient à moi, me posant mille questions un peu indifférentes sur ce que je faisais à l'école, sur ce que je voulais faire plus tard, sur ma santé... Enfin, toutes ces questions idiotes que les grandes personnes se croient obligées de poser à un enfant.

J'étais alors un enfant sauvage, traumatisé qui n'aimait qu'être libre et seul avec lui-même ; qui n'avait pas encore appris à jouer, souvent sans déplaisir, au jeu des grandes personnes.

Il y avait à Sentaraille le clan des grandes personnes, parents et amis, amis si amis que presque parents et le clan des enfants. Mais en ce domaine l'équilibre n'était pas parfait. Mon cousin germain Pierre, fils de ma tante Antoinette et de Mon oncle Joseph, l'aîné, avait six ans de plus que moi. Quel rapport peut-il y avoir entre un adolescent de seize ans qui en était à son bachot et un enfant de dix ans ? Le rapport d'âge était moins grand entre mon autre cousin André, qui n'avait que trois ans de plus que moi, et notre cousine Madeleine qui avait mon âge. Malheureusement, André et Madeleine étaient les cracs de la famille et l'on me les citait perpétuellement en exemple, ce qui ternissait quelque peu l'affection que j'éprouvais pour eux.

Pourtant, une année, nous nous entendîmes fort bien tous les trois. Je ne sais plus quel âge nous avions à ce moment-là ; ce devait être aux alentours de 1930-31, lorsque nous découvrîmes les cages à poules. En fait, c'est plutôt André qui eut l'idée de se servir des cages à poules comme résidence secondaire ! Jamais personne n'avait du reste vu une seule poule dans ce poulailler qui se trouvait juste contre un mur de la remise, ou plus exactement de ce qui était un garage car, longtemps, j'y ai vu la calèche de la famille.

Cette année-là, sans doute était-ce en septembre, la pluie chaque jour ne cessait de tomber et nous n'avions que la possibilité de rester à la maison. Les cages à poules furent une vraie découverte. Nous y passâmes notre temps, André, Madeleine et moi, à fabriquer une multitude de petits bonshommes dont la tête était formée d'un gland de châtaignier avec sa capule ; avec celui d'un autre dont nous avons enlevé la capule, nous les faisons tenir en enfonçant dans les deux glands une aiguille de marronnier. Il en était ainsi pour les bras et les jambes. Nous passâmes tous les trois cette année-là, enfermés dans nos cages, des vacances pleines d'histoires fabuleuses que nous nous racontions et inventions grâce à nos petits bonshommes.

Je me souviens aussi avoir passé de merveilleux après-midi, tout seul à me déguiser. Il y avait, et il y a toujours dans le grenier de Sentaraille, au milieu des livres rares entreposés là sans que j'aie jamais su pourquoi, car, petit à petit, les rats finissent par les manger ; des grands caisses pleines de vêtements militaires de l'Empire (il y avait eu des officiers d'empire dans la famille), de magnifiques bottes de cavalier - je crois me souvenir que Saint-Exupéry eut le même souvenir d'enfance -, je me déguisais, inventais des personnages, des militaires fougueux, vieux grognards de l'armée napo-

léonienne, tout aussi bien que de fringants mousquetaires du roi, et surtout, bien sûr, le premier de ceux-ci : d'Artagnan. Car, comme tous les enfants de France, à l'époque nous vivions sous l'emprise d'Alexandre Dumas, la Comtesse de Ségur, pas si innocente que cela, de Madame de Sévigné, de La Case de l'oncle Tom.

Pendant ce temps, André se fabriquait une tente avec un vieux drap dans le parc et y passait ses journées à lire, alors que son frère Pierre employait ses soirées dans ce que l'on appelait « la gloriette », minuscule remise au fond du jardin qui se trouvait de l'autre côté de la route qui traversait le village, juste en face de la maison, à observer les étoiles, l'œil rivé à une grosse lunette.

Le soir, après le dîner, toutes les familles amies se retrouvaient pour bavarder en long cortège disparate, sous les étoiles qui illuminaient le ciel ariégeois, invariablement, vers la Croix, sur la route qui menait à Lorp, à deux kilomètres de la maison. La Croix marquait, comme celle que nous retrouvions en venant de Caumont, après l'arrivée en train, la croisée de deux chemins, à cinq cents mètres de la maison. Parfois, lorsque le temps était particulièrement beau, que les grandes personnes étaient en forme, l'on poussait un peu plus loin sur la route. Encore aujourd'hui, ma tante, qui a quatre-vingt huit ans, le soir après le dîner s'en va, souvent seule, jusqu'à la Croix, jusqu'à ce long Christ écartelé et coloré, plongée sans doute dans ses souvenirs, les ravaudant avec toute la mélancolie que cela suppose, lorsque toute une vie a tourné autour d'une même maison.

Dans la journée, nous allions parfois de l'autre côté du village, vers le cimetière, ensuite vers le Salat, où nous prenions un bain dans l'eau toujours glacée qui venait des montagnes assez proches, dans les cailloux,

les grosse pierres qui affleuraient, car, à cet endroit la rivière n'était pas profonde. Il n'y avait aucun risque de se noyer ! Il m'est même arrivé quelquefois de tenter d'y pêcher. Mais je n'ai jamais rien pris, de toute façon, je n'étais pas un acharné ! Nous allions ensuite vers le vieux moulin qui avait appartenu à la famille et que, je ne sais pour quelle raison, sans doute pour une affaire d'entretien, on avait fini par vendre.

Une de nos grandes passions, à Pierre, à André et à moi-même, était de monter aux arbres du parc. Bien entendu, lorsque nos mères nous voyaient faire cet exercice, nous avions immédiatement un certain nombre d'interdictions, puis de supplications qui fusaient. Mais nous n'en faisons qu'à notre tête. Pierre, le plus âgé, avait lui élu domicile dans un marronnier pour y passer sa journée à lire. Une fois, c'était tout au début, il ne parvint plus à redescendre, il fallut trouver dans Sentaraille une grande échelle et mon oncle partit à son tour dans l'arbre pour faire descendre son fils. Nos mères finirent par faire couper les branches basses des arbres, afin de nous couper la branche... sous la main !

A peu près à la même époque, un de nos voisins qui parfois, mais épisodiquement, faisait partie du groupe, Robert Rouch, qui était habile de ses mains, nous fabriqua des barres parallèles, un trapèze, une balançoire ; mon oncle Joseph acheta les anneaux et la corde à nœuds, on fit construire un portique, derrière le garage, dans le petit champ, nous eûmes de nouveaux instruments de jeu et de sport. Robert Rouch devait par la suite, en 1934, louer à mon grand-père paternel le rez-de-chaussée de la maison de Saint-Girons pour y établir son officine de pharmacien.

Ainsi allait la vie à Sentaraille qui commençait le matin par ces merveilleux petits déjeuners qui marquent toujours les souvenirs. Dehors, le soleil éclatait,

ou la pluie tombait à pierre fendre. Nous descendions de nos chambres jusqu'à la grande cuisine, et là, Thérèse préparait de belles tartines de pain grillé – ce pain de campagne savoureux et frais -, grillé sur le bois qui brûlait en permanence dans la grande cheminée. Nous beurions nos tartines, pendant qu'une ou deux mesures d'Elesca tombait dans nos bols, délayées presque aussitôt par le lait frais, crémeux apporté le matin même de la ferme. Avec les petits déjeuners de Solréal, ce sont les seuls ou presque dont je me souviens. Mais ils étaient d'une telle qualité gustative qu'il est impossible de les oublier. J'aurai souvenance de petits déjeuners extraordinaires bien plus tard à Baden Baden, en Allemagne.

Enfin, le dimanche matin, lorsque la cloche de l'église sonnait, nous partions pour la messe, tous les amis s'y retrouvaient et chacun disposait d'un prie-Dieu à son nom. Parfois, mon cousin André ou moi-même nous servions à l'office. C'était ces jours-là aussi qu'ensuite nous nous réunissions soit chez les Marin et Regagnon qui habitaient presque en face, soit chez mon oncle Norbert et ma tante Olympie, les grands-parents de Madeleine, qui écrivait alors son prénom Magdeleine, et qui occupait l'autre aile de la maison, ce qui donnait du reste à tout l'ensemble un air de petit chapeau du pauvre, avec ses deux ailes et sa pelouse, ou chez nous pour déjeuner.

J'ai dit que les déjeuners chez mon oncle et ma tante Olympie étaient assez ennuyeux, je ne saurais dire exactement pourquoi, mais je me souviens cependant qu'après le repas sur la grande nappe blanche étendue sur la table, alors que la servante avait enlevé couverts et porcelaine fine, il y avait toujours une bouteille de vin pétillant que l'on buvait dans des flûtes, tirées d'un placard de la salle à manger, avec des biscuits. Ces mêmes biscuits que je retrouvais chez mon grand-père paternel,

mais que l'on prenait alors avec du Grenache dont mon grand-père avait une bonne réserve.

Les déjeuners étaient plus agréables chez les Regagnon et Marin. Les dames Regagnon et Marin avaient été autrefois institutrices, mais elles étaient d'une grande distinction et de très grandes dames. L'une d'elles était mariée avec un homme charmant, Albert Regagnon, qui, après avoir été revendeur de draps, avait fini par s'adonner à sa vraie passion : la peinture. Ce n'était pas un peintre médiocre ; c'était un des derniers impressionnistes, et il portait en lui une fraîche poésie, une grâce délicate et subtile, un sens de la lumière, de l'atmosphère de Sentaraille, qui même encore maintenant me touchent et me ravissent. Vers la fin de sa vie, reconnu, il était devenu un des petits maîtres de l'école impressionniste de Toulouse. La sœur de Madame Regagnon, madame Marin, était veuve d'un officier mort durant la Première Guerre mondiale. Elle avait une fille, Germaine, qui avait pourtant sensiblement le même âge que celui de mon cousin Pierre, et elle faisait partie naturellement du clan des aînés. Germaine prépara le professorat d'espagnol à Toulouse, puis elle partit à Madrid comme lectrice de français à l'université. Elle devait y rencontrer Gerardo Diego, l'un des premiers poètes surréalistes espagnols, ami de Federico Garcia Lorca. Gerardo l'épousa, Germaine fit toute sa carrière comme professeur au lycée français de Madrid. Est-ce pour cette raison que j'aimais les petits déjeuners chez eux ? Je le pense. Car, de ces dames, il surgissait une haute connaissance de la littérature. L'atmosphère de l'atelier, des pinceaux plongés dans l'essence de thérébentine, de l'odeur de la palette, me montaient aux narines, m'emplissaient d'une joie et d'un bien-être insignes. Cette odeur imprégnait toute la maison. Je l'aimais. De plus, avec Gerardo, alors critique musical et

bon pianiste, c'était la poésie, le charme qui flottait sur la maison. Faveur rare, il m'a été donné de rester parfois avec Gérard qui jouait deux heures par jour du piano et de l'écouter. Faveur rare, car Gerardo était un être silencieux, sauvage, renfermé, mais d'un grand charme. Parfois on le voyait dans le jardin marcher de long en large, le parcourant en tous sens, silencieux et solitaire. J'aimais, oui ! voir ces amis de la famille, parce que sans doute l'atmosphère qu'ils créaient correspondait à celle que subconsciemment je portais en moi.

Il y avait en effet ce quelque chose que j'ai cherché à avoir moi-même durant de longues années et que je finis par posséder un jour.

Lors de la guerre civile espagnole, Gerardo vint avec Germaine habiter chez Madame Marin dans sa grande maison de Toulouse... Ils repartirent à Madrid dès la guerre terminée. Gerardo fut l'un de ceux qui renouvelèrent la poésie espagnole aux alentours de 1920. Je lui porte une très grande affection, dans la réciprocité, me semble-t-il, car, de plus, il fut le premier à lire ma propre poésie.

C'est encore avant 1934 que se situe probablement l'affaire du pouce d'André. Ce dernier était très taquin, très ironique et aimait « me faire marcher ». Un jour qu'il me poursuivait dans toute la maison pour je ne sais quelle raison, je me réfugiai dans la chambre de ma mère, fermant brutalement la porte derrière moi. Malheureusement, André, qui était aussi vif et rapide, voulut empêcher la porte de se refermer et, pour ce faire, introduisit son pouce entre les gonds. Il eut le pouce à peu près sectionné. Ce fut un drame. J'eus droit à toutes les remontrances imaginables. Même monsieur Regagnon, qui amena André à Saint-Girons d'urgence pour lui faire une piqûre anti-tétanique et soigner son pouce, me fit des reproches très durs, lui qui était si

doux. Je pleurai naturellement toutes les larmes de mon corps, ayant le sentiment d'avoir accompli un crime. Et pourtant, comment aurais-je pu savoir qu'André allait si malencontreusement mettre son doigt à cet endroit ? Pourquoi n'a-t-il pas anticipé le danger ? Aujourd'hui, André porte toujours les marques de cet accident, et je ne peux jamais le regarder sans me rappeler ce souvenir commun ; comme je me souviens que nous allions souvent dans les champs avec les paysans, regarder travailler la batteuse qui séparait le grain qui tombait dans de grands sacs de la branche. On nous écartait, bien sûr, de cette machine surréelle qui pouvait être dangereuse. Mais comment oublier l'odeur particulière, sous le soleil, du grain de blé, de la paille presque sèche, de la poussière qui nous environnait ? Parfois, en septembre, nous allions aussi faire les vendanges chez notre oncle Norbert.

Jusqu'à mes dix ans – 1932 -, ma vie donc tourna en été entre Saint-Girons et, surtout, Sentaraille. Elle était assez ramassée sur elle-même. Suffisamment circonscrite en peu de lieux pour que j'en garde un certain sentiment de claustration, de monotonie.

Mais 1932 marqua une certaine libération, lorsque mon grand-père m'offrit une bicyclette. C'était désormais la liberté qui s'offrait à moi. J'étais enfin maître de mes mouvements. Je pouvais aller où bon me semblait ; parcourir les routes ombragées de la région. Toutefois, cette libération comportait aussi un inconvénient, celui d'aller à Saint-Girons de Sentaraille pour faire le ravitaillement. Ces dames trouvant plus avantageux que nous puissions aller à Saint-Girons lorsque mon oncle Joseph n'était pas là avec sa voiture pour s'y rendre, plutôt que de tout acheter chez le boucher ou l'épicier qui passait dans le village certains jours de la semaine, dont elles étaient un peu les esclaves.

Mais j'avais mon vélo et les grandes promenades commencèrent, timidement tout d'abord, plus audacieusement par la suite.

A la rentrée, ma mère m'inscrivit au collège Sainte-Barbe, et j'entrais en septième. J'aimai tout de suite l'ambiance du collège dans lequel régnait une atmosphère de liberté légèrement superficielle que j'attribue au fait que le collège était mixte. Il est impossible dans ce cas d'établir une discipline de fer, l'attraction naturelle entre garçons et filles la rendait impossible véritablement. Et le collège témoignait ainsi d'un air de charme qui était, il faut bien l'avouer, peu propice à des études très sérieuses ; l'atmosphère primesautière qu'introduisaient les filles y était pour beaucoup. J'ai dit plus haut l'attraction particulière que j'avais pour le sexe opposé. J'étais à mon affaire à Sainte-Barbe... et très vite je connus deux petits flirts dont je me souviens : la blonde Simone Janet et la brune Geneviève Touzet. L'une et l'autre firent ensuite les Arts décoratifs de la rue d'Ulm. Simone habitait alors rue Vauquelin. Quant à Geneviève, je ne m'en souviens plus. Depuis longtemps je les ai perdues de vue.

A cette époque, le directeur du collège s'appelait Nouvel ; c'était un brave homme, tolérant et qui avait fort à faire avec l'ambiance quelque peu troublée de l'établissement. La perturbation commençant dans les petites classes, elle devenait franchement délicate dans les grandes. Il faut préciser que parmi nous régnait une atmosphère d'aristocratie. En effet, nous étions très fiers d'appartenir à un collège qui avait été fondé en

1460 et avait vu tant d'hommes illustres s'asseoir sur ses bancs.

Très vite aussi j'y eus quelques amis comme Bernard Poyet, ou Lips, ou Beauvarlet. Je ne sais plus ce que sont devenus les deux derniers. Mais je sais que jusqu'à l'après-guerre, nous nous vîmes beaucoup. Lorsque j'avais des accrochages avec ma mère, j'allais me réfugier chez la mère de Bernard que je considérais comme ma seconde mère. Je trouvais chez elle affection, charme et bonté. C'était une petite femme vivante, brune, dynamique. Je me souviens que j'allais chez elle sur le coup de midi ; elle me préparait de délicieux œufs au plat qui baignaient dans le beurre Il y avait aussi chez les Poyet un climat qui m'attirait beaucoup. Monsieur Poyet avait fait les Beaux-Arts avec Derain, mon oncle par alliance, et Vlaminck, mais une balle reçue dans le bras durant la guerre ne lui permit plus de tenir un pinceau. Il ouvrit une galerie, présentant naturellement ses amis Derain, Vlaminck et Modigliani qui avait érigé le buste en pierre – ce fut l'une de ses rares sculptures – de sa fille aînée Jacqueline, laquelle épousa par la suite un jeune médecin d'origine polonaise qui s'établit en province. Une deuxième fille, Claude, fit l'Ecole du Louvre et le Conservatoire de piano. Elle est maintenant professeur de piano. Quant à Bernard que je n'ai pas revu depuis au moins vingt ans, bien qu'il habita rue Le Goff, après son droit, il a dû finir sa carrière au ministère de la Marine.

Sa galerie était située rue de la Boétie ; il n'a jamais décoléré d'avoir été floué par Pétrides, dont il n'appréciait pas les méthodes. Car, homme grand, solide comme un roc, à l'image de ses amis Derain et Vlaminck, il était très droit et très honnête. Plusieurs années après, il s'associa avec Renou pour ouvrir, rue du Faubourg Saint-Honoré, la galerie "Renou et Poyet".

Il m'arrive de temps en temps de le rencontrer en train de se promener solitaire dans le quartier, un éternel mégot dans la bouche, l'œil ironique, un peu las comme tous ceux qui en ont beaucoup vu. J'ai passé de merveilleux moments chez les Poyet. Maintenant, avec Bernard, nous ne nous écrivons plus que lorsque nous perdons une relation commune. Pour la disparition de sa mère, pour la mort de la mienne. Jusqu'à maintenant, nous n'avons fait, ni l'un ni l'autre, un geste pour nous rencontrer et ce sans aucune raison, puisque, pour ma part, je me sens toujours aussi proche de lui.

Mis à part les amis de cette année-là et mes deux petits flirts. Nous nous disputions Simone Janet avec Lips, et allions toujours ensemble chez elle rue Vauquelin. Jusqu'à faire de la gymnastique un jour d'une fenêtre à une autre pour rejoindre Simone dans sa chambre. Heureusement, celle-ci habitait au premier étage de la villa Vauquelin et le danger était relatif. Il me souvient très vaguement de notre professeur qui était une charmante dame, que bien des années plus tard, je revis dans les rues du quartier. Mais je me souviens surtout d'un fait qui me marqua toute ma vie.

Je me revois encore assis sur ma chaise durant la leçon de géographie, l'atlas ouvert devant moi. Ce fut la première fois que j'entendis parler de Djibouti et du petit chemin de fer qui la reliait à Adis Abbeba. Longtemps je fixai le petit tracé noir, serpentant de la ligne de chemin de fer, et je rêvai, je rêvai... de ces terres lointaines qui m'apparaissaient aussi mystérieuses qu'attirantes. Je ne sais plus si ce rêve de Djibouti n'était pas en réalité lié à un roman d'Henry de Monfreid à la forte odeur d'aventure. C'est tout à fait possible car le grand événement, pour moi, de cette année 1932-33 avait été la découverte d'une possibilité de lire d'autres œuvres que celles de la comtesse de

Séguir, d'Alexandre Dumas ou de Jack London.

Bref, je rêvais de Djibouti, du petit train, je rêvais déjà de voyage, de départ, de grandes aventures, de pays lointains. Mais il me fallut attendre les lendemains de la Seconde Guerre mondiale pour satisfaire un besoin d'évasion et de connaissances, véritable passion qui reste l'un des grands axes de ma vie. En ce qui concerne Djibouti, il me fallut attendre 1961 – soit près de trente ans – avant de confronter mon rêve avec la réalité. Mais je sais qu'à partir de mes dix ans, parcourir le monde était un appel permanent, une nécessité vitale. Pendant des années, j'ai passé mes loisirs à imaginer de longs voyages dans le monde, rêvant à perdre haleine. J'en ai réalisé beaucoup par la suite, et peu de mes désirs n'ont pas été concrétisés. Heureusement, il en reste encore...

C'est durant ce premier trimestre que je garde mes véritables premiers souvenirs du Jardin des Plantes, du Museum d'histoire naturelle, et particulièrement du Laboratoire d'agronomie coloniale du Professeur Auguste Chevalier. Je ne sais plus à quel moment ma mère entra au laboratoire de Chevalier. J'arrivais toujours quand le jardin était fermé, le concierge me connaissait et nous laissait entrer, moi et mon cartable ! Après quoi, avec ma mère nous allions prendre le train à la gare d'Austerlitz pour rejoindre Vitry.

Il me souvient qu'un jour d'hiver, en novembre ou décembre 1932, la nuit était si noire que je me perdis dans le jardin. J'éprouvai ce soir-là l'une des plus grandes frousses de ma vie. Dans le jardin vide de toute âme, j'errai à la recherche du laboratoire en me perdant de plus en plus. Or, il n'y a rien de plus effrayant qu'un immense jardin vide, la nuit, rempli d'odeurs mystérieuses auxquelles se mêlaient les fortes odeurs des fauves et des ours qui étaient dans la ménagerie. Cette

vie nocturne, pleine de craquements, de beuglements et de cris d'animaux invisibles, me semblait proche de l'atmosphère mystérieuse de la forêt vierge. Je sentais la peur qui m'étreignait, me serrait à la gorge, me tenait comme un étau et, par moments, de grandes vagues de peur me traversaient tout entier. Je ne sais combien de temps dura cette errance ; à dix ans, le jardin paraissait immense, démesuré, insondable, étrange et surréal. Enfin, je retrouvai le laboratoire, me sentant sauvé. Relativement, du reste, car j'eus alors peur que ma mère ne m'ait pas attendu pour partir. J'aurais alors dû prendre tout seul le train, descendre toute la rue Cuvier et j'étais déjà découragé, perdu. Je ne me souviens plus de ce qui se passa.

Je garde encore en moi l'atmosphère du laboratoire. Je revois encore Vié, le secrétaire de Chevalier, vêtu de sa blouse blanche et tapant avec une rapidité diabolique sur les touches de sa machine à écrire, avec une seule main parce qu'il était manchot, avec un seul doigt parce qu'il n'avait jamais appris la dactylographie. Je ressens encore l'odeur un peu mûre de l'ambic Bec Bunsen, des éprouvettes, de l'autoclave, des liquides aux couleurs bizarres, des plantes séchées et de l'aimable pagaïe qui régnait dans les lieux, traversés parfois par des hommes en blouse blanche. L'atmosphère y était prodigieusement sympathique et gaie. Ma mère, qui, à cette époque, n'avait que trente sept ans et qui n'était pas dénuée d'humour, avait été vite adoptée ; comme tout le monde, elle avait des prises de bec avec Chevalier qui était un vieux célibataire endurci, bougon, aux colères légendaires. C'est du reste à la suite d'une de ces engueulades que ma mère donna sa démission et rentra, je ne sais plus à quelle date, à la Bibliothèque nationale. Mais je crois que les meilleurs souvenirs qu'elle conserva furent relatifs à son passage

dans le laboratoire d'Auguste Chevalier, lequel du reste fit tout pour qu'elle revint. Mais je crois qu'il devait y avoir une affaire d'augmentation et aussi d'avenir, ma mère ayant toujours été obsédée par la sécurité que donne l'état de fonctionnaire !

Aux laboratoires, il y avait Hédin, Normand, Kopp, Trochain, entre autres, qui restèrent toujours les amis de ma mère. On perdit de vue Hédin un beau jour. De Normand, ma mère obtint des nouvelles de temps à autre. Kopp mourut dans une lointaine colonie où il exerçait comme inspecteur principal. Quant à Trochain, il demeura le grand ami car notre famille avait des liens avec celle de sa femme, toulousaine, fille et sœur de médecin. Elle avait beaucoup aidé son mari en Afrique lorsqu'il faisait sa thèse de doctorat, et comme elle était licenciée en Sciences, elle put, pendant la guerre, alors que Trochain était mobilisé comme officier-aviateur, faire l'intérim de ses cours à la faculté. Trochain est encore, au moment de la rédaction de ces lignes, professeur à l'université des Sciences de Montpellier. Ce fut pour moi un très grand ami, auprès de qui je pouvais m'ouvrir de mes problèmes avec ma mère et aussi parler d'aviation.

Ma mère avait ceci que, lorsqu'elle était quelque part, elle voulait me faire profiter des relations qu'elle avait. Aussi voulut-elle que je fisse l'école d'Agronomie, les Eaux et Forêts, puisque j'aimais l'équitation et écrire. Malheureusement pour elle, je détestais la nature, et la déteste toujours. Etant fondamentalement un homme de la ville. Elle réussit cependant un temps à me faire entrer à la Bibliothèque nationale... Mais tout cela se produisit plus tard.

Je n'ai jamais très bien compris pourquoi ma mère, qui avait fait des études de lettres, ne se sentait bien que parmi des scientifiques et pour quelle raison

elle ne fit pas la pharmacie comme le lui suggérait son frère. Lui, étant médecin, c'eut été un complément heureux. Mais il en est comme de tout. Ma mère n'a pas, elle non plus, utilisé les portes qui lui étaient ouvertes.

Au laboratoire, je devais rencontrer beaucoup de monde, et parfois, le jeudi, manger les lentilles que Kopp faisait cuire dans l'autoclave. J'y ai rencontré, entre autres, Madame Hamel-Joukov qui devait jouer plus tard un certain rôle dans ma vie.

Le premier trimestre de l'année se partagea ainsi entre Sainte-Barbe, le laboratoire de Chevalier et Vitry.

Les vacances de Noël une fois venues, ma mère m'envoya chez mon oncle Joseph et ma tante Antoinette à Mende où mon oncle était ingénieur principal des Ponts et Chaussées. Je ne garde que peu de souvenirs de Mende. Une vieille ville calme, un pont très long enjambant le Lot. Une maison dans laquelle avant le déjeuner j'allais parfois prendre de bonnes pommes de terre nouvelles que je mangeais toutes chaudes en les saupoudrant de sel. Une petite place, non loin, sur laquelle il y avait un marché plusieurs fois par semaine, et où, à la stupéfaction générale, je suis allé un jour acheter des salières pour les offrir à ma tante. Si mes souvenirs sont exacts, c'est avec ma grand-mère maternelle que je partis pour Mende.

Lorsque je revins, nous n'habitons plus Vitry. Mais au troisième étage sur la gauche d'un immeuble des domaines situé au 27, de la rue d'Ulm, dans le Vème arrondissement de Paris. Le déménagement s'était fait durant mon absence. J'y avais pour ma part une belle chambre donnant sur rue, toute rose avec des motifs de scènes de la vie au XVIIIe, que m'avaient offert l'amie intime de ma mère, qui avait fait toutes ses études à Toulouse avec elle, que j'appelais Tante By et qui n'était autre que Madeleine Chabrier.

Ce changement de domicile fut pour moi une joie intense. Finie enfin la tristesse de Vitry, le cafard permanent, le malaise endémique ; cette odeur de banlieue âpre, triste, kafkaïenne, laide, qui à chaque fois m'atteignait au plus profond de moi-même. Enfin, je pouvais un peu exorciser cette atmosphère trouble que je portais en moi et qui était due à certains événements inconnus de ma personne, mais que je sentais néanmoins si présents...

Ce fut pour moi comme si le soleil s'était levé, comme si la lumière autour de moi soudain s'était mise à irradier. Je me suis pris à aimer tout de suite cet appartement. Et puis, j'étais enfin à Paris, je respirais. J'étais dans mon élément dans cette grande ville mystérieuse, attirante, fascinante, pleine de mille choses nouvelles pour moi. Dans laquelle je pressentais que tout était possible. J'étais aussi dans un bienheureux anonymat, où personne ne savait rien de notre drame familial. Un poids sur ma poitrine s'allégeait. S'allégeait seulement. J'étais comme tout le monde, un petit garçon banal. Avant cette ville, je ne savais aller que de Sainte-Barbe à la gare d'Austerlitz et rue Faidherbe. Maintenant, j'allais pouvoir mieux connaître mon quartier. Ce quartier éblouissant qu'est le quartier latin, dans lequel, à l'exception de rares moments dans mon existence, j'ai toujours vécu. Et puis, habiter Paris, n'était-ce pas naturel ? N'y étais-je pas né ? N'était-elle pas ma ville ?

Ma ville ? Elle le restera toujours, même dans les pires moments. Sauf durant deux années durant lesquelles je l'ai détestée, mais ce sentiment n'était alors que celui d'un amour déçu. Il revint plus fort, plus indélébile que jamais.

C'est durant cette année 1932 que je visitai, avec ma mère et mon oncle Joseph, l'Exposition coloniale. Si je n'en garde pas un souvenir très précis autre que celui

des papiers qui jonchaient le sol, et la Comparcita qui se déversait d'un haut-parleur, en revanche, je me souviens avoir été ébloui par la reconstitution du temple d'Angkor Vat. Je découvrais presque tactilement une civilisation autre que la nôtre... Etrange, pour un garçon de dix ans ! Témoin d'une civilisation qui se trouvait quelque part en Extrême-Orient, au bout du monde pour moi, j'étais cependant vaguement conscient qu'il y avait d'autres mondes que le nôtre. Ce chef-d'œuvre de l'art Khmer n'a pas cessé de me hanter ensuite, tout comme Djibouti, avec cette différence qu'il m'obsède encore aujourd'hui que je ne le connais pas. Et pourtant, en 1961, je me trouvai à quelques heures d'avion d'Angkor. Malheureusement, je ne disposais que d'un jour et demi pour m'y rendre. Etant à Sianoukville, j'aurais dû me rendre à Pnom-Penh, y prendre un avion jusqu'à Angkor Il me fallait choisir. Aller à Kampot ou Pnom-Penh que j'allais manquer, ou Angkor, que je verrais trop rapidement. J'optai pour Kampot et déclarai autour de moi qu'il fallait toujours avoir une raison pour revenir quelque part. En effet, pour moi, un voyage dans un pays n'est pas un simple périple touristique dans lequel ensuite se fige le souvenir des pays visités. Bien au contraire, je n'ai pas le sentiment du définitif. Et je suis revenu dans bien des pays, parfois à dix ans de distance. Je ne suis pas encore revenu au Cambodge, pays que j'ai eu suffisamment le temps de goûter pour l'aimer d'amour. J'eus un immense chagrin quand le pays fut en guerre et que les bombes le détruisirent. Que reste-t-il du temple d'Angkor dans lequel eurent lieu de furieuses batailles ? J'espère le savoir un jour. Car je compte bien renouer avec ce pays.

J'ai déjà exprimé qu'en cette année scolaire 1932-33, j'avais brusquement découvert la vraie littérature. Jusqu'à ce moment, Jules Verne, la comtesse de

Séguir, Alexandre Dumas... étaient mes lectures habituelles. Pas particulièrement exaltantes pour moi, du reste, mais c'étaient les seules qui m'accompagnaient alors, apportées parfois par les amis de ma mère. Mais je trouvais une tout autre littérature. Je dois à la vérité de dire que ce que j'aimais le moins était naturellement la comtesse de Séguir, et *Le Général Dourakine* ou *Les Malheurs de Sophie* me laissaient assez froid, comme faisant partie d'un univers qui n'existait plus. Je pense, car j'en garde un souvenir lointain, que je me plongeais dans *Anna Karénine*. Et c'est ainsi que j'ai découvert réellement la littérature contemporaine par (ironiquement après *Sophie Rostopopchine*) Tolstoï ! A partir de ce moment, durant plus de dix années, j'ai dévoré, dévoré tous les livres qui me sont tombés sous la main, au rythme de deux livres par jour. J'appris ainsi bien entendu beaucoup plus qu'en classe. Je dévorai, je dévorai jusqu'à plus soif. Je commençai par épuiser la bibliothèque de ma mère qui était à l'image non seulement de sa génération mais aussi de son milieu, avec une longue liste, de Paul Bourget jusqu'à *Colette*, en passant par *Marcelle Tynaire*, *Claude Farrère*, *Pierre Benoît*, *Henry Bordeaux*, *Pierre Loti* . Heureusement, je découvris d'autres auteurs, et de quelle qualité ! Dans une lettre maternelle, j'ai lu que ma génitrice me reprochait de trop avaler de livres Elle me recommandait de freiner mon rythme et de me concentrer davantage sur chaque livre pour bien l'assimiler. Heureusement que mon instinct m'indiqua une autre voie ! Ma mère n'a jamais compris que ce que je cherchais dans un livre, en dehors de l'histoire, était l'âme, l'âme de l'auteur. Je pressentais, obscurément bien sûr, que sous les mots se cachait quelque chose de bien plus important, et que le style était vraiment l'homme. C'était cette âme que je buvais, qui faisait tressaillir mon cœur, me donnait à chaque

fois plus d'amour encore pour la lecture.

Aujourd'hui encore, je pense à ce délire de lecture, à ce besoin dans ma solitude d'exorciser le présent, de me perdre dans le rêve, mais aussi de descendre dans la réalité sensitive d'un autre, afin de tenter désespérément de trouver un écho à ma propre sensibilité, mon exaltation. Je me sentais parfaitement incompris de ma mère, j'en souffrais en permanence ; je ne sentais pas comme elle les problèmes de la vie et nous étions toujours en lutte permanente, dans un climat dur et agressif. La littérature correspondait pour moi à trouver des justifications à ce que je sentais, éperdument. La littérature n'était pas pour moi ce qu'elle était pour ma mère : un luxe, un passe-temps ou un objet d'étude, mais une nécessité vitale, un besoin physiologique, une nécessité de l'âme et de l'imaginaire. Je sentais obscurément qu'un livre n'était pas le reflet d'une simple imagination, mais celui d'une expérience vécue sous-jacente, transformée, bien sûr, dans laquelle l'écrivain s'identifiait à l'homme. Et c'est pourquoi j'ai tant voulu des écrivains, pourquoi ils m'ont tant donné

Il n'y avait à ce moment nul raisonnement en moi, un simple instinct qui voulut que je sois particulièrement attiré par ceux des écrivains que l'on dit difficiles, mais qui sont des plus grands. C'était un instinct, rien de plus. Probablement mon instinct critique vint de ces profondeurs de l'âme qui veut qu'il est impossible de jouer longtemps, et que l'on est jamais que ce l'on est. Sans qu'on n'y puisse rien. Ainsi, très rapidement, je préfèrai Proust à Mauriac, Valéry à Duhamel, Gide à Maurois. Instinct. Attirance. Résonances intérieures.

Musique secrète. Heureusement pour moi, je n'avais pas une bonne mémoire et aucun de ces écrivains ne m'influença profondément, hormis Marcel Proust qui me hanta longtemps. J'aimais ses longues

phrases musicales qui s'enroulaient, se déroulaient dans l'espace intérieur, à en perdre le souffle ; et, contradictoirement, Paul Valéry, qui m'obséda longtemps aussi, par la concision de son style, la clarté de sa phrase, poésie, prose sensuelle et dense. On a souvent dit que Valéry n'était qu'un mathématicien d'esprit et de formes. C'est faux, sa phrase était vivante, chaude.

J'aimais bien sûr Flaubert, cette manière dans son gueuloir de lancer ses phrases dans l'espace pour en mieux sentir les rythmes et la force des syllabes. Il m'arrive presque toujours, lorsqu'un texte est quasiment rendu à sa dernière mouture, de le relire à haute voix pour en entendre la musique. De même, cette peur en lisant de décrocher de l'âme de l'écrivain, qui me faisait avaler avec une telle boulimie chaque livre qui me tombait sous la main, je la ressens toujours lorsque j'écris moi-même un texte. Cette angoisse à l'occasion de cette sorte de dédoublement, je la ressens avec une fascination vertigineuse. La page blanche me fait peur, me panique, me fait trembler. Je sais par expérience que cette angoisse sert à se dédoubler, à devenir autre, à plonger et à saisir le plus profond de ce que l'on est. J'écris toujours un texte de cette manière, d'un trait, d'un souffle, négligeant les fautes de frappe ou d'orthographe qui trahissent mes doigts lorsque je tape à la machine. Cela m'est égal. J'ai l'enivrement de la création et, en même temps, sa peur. Mais je sais aussi qu'arrivé au terme du texte, commencera l'autre grand plaisir, toute angoisse passée, effacée, oubliée ; l'immense joie de travailler le texte. De couper des phrases, de tailler dans l'inutile. De refaire paragraphes ou phrases, de corriger ainsi jusqu'à ce que je sente le texte parvenu à l'équilibre entre ma musique intérieure et son identité profonde avec ma pensée, le plus clairement exprimée. A quatorze ans, je lisais déjà Bergson et de lui

j'ai appris qu'on pouvait philosopher sans obscurité, sans vocabulaire phénomologique, sans argot de discipline, clairement, à la portée de tous. Du moins est-ce vers cela que je tends, à cela dont je m'efforce.

Donc, au hasard de ces lectures en cette année 1932, je lus le premier livre qui m'ait profondément marqué : *Vol de nuit*, de Saint-Exupéry. Je découvris une identité entre l'écrivain, le style et l'action. L'homme, non seulement s'identifiait avec l'histoire, mais il avait vécu l'histoire lui-même. J'avais, j'ai toujours un profond besoin d'action tant intérieure qu'extérieure dans l'amour de l'aventure au sens noble du mot, un grand besoin de faire face au danger physique, un besoin permanent de me dépasser, de me surmonter ; probablement à la source parce que je voulais me vaincre moi-même, vaincre inconsciemment ma mère qui était ce danger quotidien que je devais affronter, peut-être plus profondément encore parce que je cherchais obscurément la sérénité et le bonheur.

Saint-Exupéry fut le premier écrivain-aviateur. Et lorsqu'on se reporte à l'époque, ou à peine cinq ans auparavant, l'exploit de Lindberg était toujours présent dans les esprits. A cette époque où l'aviation était quelque chose de nouveau, à ses débuts, commençant à peine à s'organiser. A cette époque des grandes premières. La lecture de Saint-Exupéry, de *Vol de nuit*, détermina l'une de mes premières vocations. D'autant plus que, quelques heures auparavant, j'avais été très impressionné par la traversée de l'Atlantique sud par Mermoz avec « L'arc-en-ciel ».

J'étais déjà lucide lors de cette extraordinaire aventure ; dès lors je suivais avec passion les exploits de Jean Mermoz et ressentis avec désespoir sa disparition en 1936. Je n'avais alors qu'un désir, devenir pilote et écrivain. Cela devint deux des trois obsessions majeures

de mon existence, et il me fut donné de les réaliser.

Le besoin d'aventures, d'action, je le tins de Saint-Exupéry, mais aussi de *La Condition humaine* de Malraux, que je découvris l'année suivante. De *La condition humaine*, j'ai alors surtout retenu l'aventure dans un pays mystérieux dont on commençait à parler beaucoup autour de moi. Je ne fus que très obscurément concerné par les problèmes politiques que soulevaient les différents personnages de Malraux. Plus tard, je compris que cela ne m'avait pas été indifférent. Bien des lectures me reviendront ainsi après des années et j'en percevrai autre chose que cet immédiat que je cherchais alors. Cela m'a appris qu'une œuvre comprenait de multiples aspects qui n'apparaissaient pas toujours dans le même temps.

Quant au troisième livre qui marqua également ces années, ce fut en 1935, *le Service inutile* d'Henry de Montherlant. A l'époque de ma désespérance, de mon angoisse de vivre permanente, la philosophie du courage pour le courage, de la rigueur pour la rigueur, du stoïcisme pour le stoïcisme, de la dignité pour la dignité. Cette idée que Montherlant donnait de l'héroïsme moral, de l'attitude noble en face de la vie, de ses avatars, trouva en moi un écho immédiat. Une correspondance dont je reste imprégné encore à l'heure actuelle, bien que, maintenant, je ne le montre plus, mais qui peut expliquer par la suite certaines de mes attitudes.

Plus tard, je me suis également aperçu que mes découvertes n'étaient peut-être pas aussi originales que cela. Saint-Exupéry, Malraux et Montherlant ont marqué toute une génération, souvent pour des raisons différentes. Mais peu importe, ils marquèrent tous ceux qui sentaient que le moment était venu de mêler étroitement l'homme et sa pensée. L'action à la réflexion de l'action. L'aventure du monde à ses répercussions sur cha-

cun et à ses conséquences sur le plan mondial. Saint-Exupéry était l'homme d'un instrument fascinant lâché dans l'espace sans frontière. Malraux, l'homme de l'aventure politique universelle. Montherlant celui du dépassement de soi qui, à travers le Japon ou l'Espagne, tentait de donner une certaine image de l'homme d'airain.

Ces écrivains arrivèrent dans ma vie à un moment où tout semblait chavirer, où l'on sentait que tout allait basculer, où tout bascula en effet. Au moment de la grande débâcle, Saint-Exupéry et Malraux surent rester égaux à eux-mêmes. Montherlant se racheta et justifia toute son œuvre par son attitude finale en face de la mort.

Tous trois me marquèrent au fer rouge. Mais la lecture ouvre des horizons, élargit la sensibilité, apprend à voir, à connaître. C'est un merveilleux instrument d'introspection. De confiance aussi dans la vie. La lecture est une compagne dans laquelle on puise souvent force et courage. Un merveilleux tombeau des Danaïdes. Si je dois à Saint-Exupéry, Malraux et Montherlant, je n'en dois pas moins à Proust et à Valéry, mais sur un tout autre plan. Proust, l'extrême raffinement de la sensibilité affective, la subtilité la plus profonde, l'immense connaissance intuitive de l'être humain, qui dépasse la nature même des personnages et des milieux décrits, revécut ; Valéry, la pensée intelligente, d'une analyse presque à l'état pur. C'est Bach, en même temps intellectuel, humain, avec une prodigieuse connaissance et domination de son art. Proust, par certains aspects, correspondait à la nature de ma sensibilité ; Valéry, ce vers quoi j'ai toujours tendu, ce à quoi je rêve encore : la rigueur, la maîtrise.

A l'heure qu'il est, je porte toujours la même admiration à ces cinq écrivains. On garde une tendresse

affectueuse pour ses premières amours, même lorsque, adulte, l'esprit se fait plus critique, moins inconditionnel.

La lecture et mes cours à Saint-Barbe furent naturellement le quotidien de cette année, absorbant la presque totalité de mes journées. Je me souviens seulement qu'enfant terrible, difficile à manier pour ma mère ; je crois que cela eut été tout le contraire si elle avait su s'y prendre. Un jour qu'elle insistait lourdement, ironiquement et impérativement pour me faire réciter ma leçon de géographie, je jetai le livre d'un geste brutal au-dessus d'une armoire. J'ai dû recevoir une sacrée correction, dont il ne me reste aucune souvenance. Un autre souvenir – pourquoi celui-là et pas un autre ?, mystère : un jour que je regardais ma mère partir pour le Panthéon et lui faisais des signes d'adieu, je rencontrai brutalement le bec de gaz qui se trouvait sur le trottoir. Complètement groggy, je parvins à traverser la rue. Heureusement, à cette époque la circulation n'était pas dense ; j'allais m'asseoir sur les marches de l'escalier, en attendant de me remettre...

Nous habitons donc au troisième étage. Sur le palier voisin vivait une charmante dame, veuve, madame Louvrier ; très vite, elle devint Louise car, durant des années, elle vint à la maison aider ma mère qui l'avait connue par le professeur Prosper Blin, lequel habitait l'étage supérieur. Je ne me souviens plus de Prosper Blin, mais je garde un petit livre qu'il avait écrit sur Robert-Le-Port, qu'il m'avait dédié.

A la maison venaient parfois quelques camarades de Sainte-Barbe. Ma mère aimait beaucoup recevoir et elle organisait souvent des dîners auxquels elle conviait généralement ses amis du labo. La conversation se poursuivait fort tard dans la nuit. Ma mère ne commençait à vivre vraiment que la nuit, elle était du soir,

au contraire de moi qui ne suis véritablement lucide et en forme que le matin. Aussi devais-je aller me coucher afin d'être prêt le matin pour aller au collège. Je me souviens que je m'endormais délicieusement en entendant dans le lointain les bruits des conversations qui devenaient comme des murmures légers, des vols d'abeilles ou de bourdons et qui s'éloignaient au fur et à mesure que je m'enfonçais dans le sommeil. Parfois, au cours de la nuit, je me réveillais. La lumière dans la salle à manger brillait toujours. Alors je me levais pour aller voir ma mère que je trouvais invariablement en train de faire une traduction ou d'écrire un article. De cela je garde un souvenir ému. J'étais très fier d'avoir une maman qui écrivait et qui publiait. A ce moment, elle rejoignait dans mon esprit mes fidèles compagnons écrivains ; aussi, le matin, je ne comprenais plus pourquoi mon rêve n'était plus. Pourquoi la lutte reprenait avec ma mère âpre, aussi désespérante qu'angoissante et inutile. Faisant descendre en moi un cafard annihilant pour toute ma journée, doublé d'une permanente envie de fuite qu'empêchait seule la force du cordon ombilical qui me reliait à ma mère : m'y attache toute ma vie et maintenant qu'elle n'est plus.

Exception faite de l'abominable corvée des visites du dimanche après-midi, à quelques personnes, et des visites culturelles, du musée du Louvre à celui du Luxembourg, quatre événements sont restés vivaces dans ma mémoire. Ils sont tous liés au théâtre.

Le fait d'habiter Paris, au quartier Latin, facilitait bien des choses. Un jeudi après-midi - jour de vacances -, ma mère m'envoya au théâtre de l'Odéon. J'y vis le Cid. Je ne sais plus avec quels acteurs. Je me souviens cependant, très vaguement, que Rodrigue m'apparut un peu mûr pour le personnage que j'imaginai plus fringant, plus jeune ; je sortis du théâtre avec

un sentiment bizarre de fascination et d'insatisfaction ; j'avais trouvé cette représentation bien déclamatoire ; elle m'avait semblé fausse par bien des aspects. Ce n'était qu'une simple sensation. Aujourd'hui, en sachant tout ce que je connais de l'histoire du théâtre, j'en connais mieux les raisons... Cette représentation fut un rejet, mais aussi une attirance. Quelque temps plus tard, la cousine de ma mère, Geneviève Achard, montant à Paris, en provenance de Strasbourg pour se présenter à l'agrégation de médecine, nous amena, après les épreuves, au théâtre de l'*OEuvre*, pour y voir une pièce dont je ne puis me souvenir du titre. Je ne revois seulement que lorsque le rideau se leva sur l'un des actes, le milieu de la scène était occupé par une grande cage de verre. Tout l'acte se passa en un dialogue entre un homme et une femme, lui ou elle étant enfermé dans la cage. C'est tout ce qu'il m'en reste, mais aussi le fait que je me passionnais davantage pour cette pièce que pour la représentation du *Cid*. Il y avait là un ton, un rythme, une manière de jouer que je trouvais plus proches de moi. Je ne compris rien, naturellement, à la pièce, en revanche je connaissais assez bien le *Cid* pour l'avoir appris au collège, mais insensiblement le théâtre descendait en moi, me prenait, me hantait subconsciemment. Très vaguement, j'avais en moi mes premières sensations éprouvées lors de la petite représentation de Noël à Solréal.

Le choc éclairant et définitif se fit la même année au théâtre de l'Odéon. On y jouait « Napoléon » de Saint-Georges de Bouhelier . Je fus vivement impressionné par la retraite de Russie, ces ombres qui passaient dans un éclairage blafard, dans un ciel d'incendie - on ne négligeait pas alors la machinerie - ces longues psalmodies tragiques qui s'élevaient dans le silence de la salle. Ces cris sourds et gémissants des grognards qui défilaient en longue bande de blessés, dont certains tombaient, morts, sur la scène. Je sortis du théâtre complètement subjugué. J'y rêvais toute la nuit, plusieurs nuits mêmes, si bien que quelques jours plus tard, arrivé à Sentaraille, je n'eus de cesse que de retraduire ces souvenirs encore frais.

Je construisis avec Pierre Blanchard, qui était venu passer quelques jours à Sentaraille (Pierre Blanchard était le fils de mon subrogé tuteur, alors Directeur de la Caisse d'Epargne de Carpentras), des tréteaux surélevés qui formaient une scène, et que j'avais placé dans l'allée des marronniers. Je composais un décors, me mis en tête de reconstituer la représentation. Naturellement, j'étais Napoléon et Pierre Blanchard - qui était alors quelque peu bègue - incarnait le Maréchal Ney. Je mobilisais également Madeleine et je ne sais plus qui encore. Je commençai les répétitions dans un grand émoi. Lorsque j'estimai tout au point, je battis le rappel des amis. Je mettais des sièges devant la scène, fis payer 50 centimes par place...! Ayant cherché dans le grenier les plus beaux atours napoléoniens que j'avais pu trouver, nous commençâmes la représentation. Je me souviens du fait que cette dernière commençait alors à plat ventre sur la scène, j'examinai la

grande mappemonde mobile se trouvant généralement dans le studio de la maison ; je soliloquais. Mon oncle raconta par la suite, car je l'avais oublié, qu'un grand éclat de rire secoua les spectateurs attendris et amusés, lorsque brusquement Pierre Blanchard-Ney se dressa devant moi et me dit en bégayant : SSSSS ..*IIII.RRR ? Mmmmomoscoubrule !* Je réponds imperturbable : *Sans blague !* Cette histoire est, paraît-il, restée dans les annales de la famille.

Je fis deux représentations, et dans le même temps pris conscience que le théâtre allait avoir une grande importance dans ma vie. Je découvrais ma troisième vocation : je serai acteur et metteur en scène. Cinq ans plus tard je montais sur une vraie scène, jouant un vrai rôle, dans un vrai théâtre et une vraie pièce.

Ainsi commencèrent ces vacances de l'année 1933 ; je venais d'avoir onze ans.

Rien de particulier, à part ce petit événement, ne marqua cette année-là mon passage à Sentaraille. Même rythme du matin, mêmes promenades, mêmes endroits, mêmes repas, mêmes cousins ; Pierre, André et Magdeleine ...Devoirs de vacances!

A Saint-Girons où je passais également quelque temps, c'était aussi les mêmes habitudes. Je jouais Place Aristide Briand, devant la maison de mes grands-parents, qui en faisaient le fond , avec mes petits camarades : Founeaux, qui était déjà le gros garçon qu'il ne cessa jamais d'être, le fils de l'épicier qui fait le coin à gauche, celui de l'imprimeur Pons dont le magasin se trouvait à droite de la maison, à côté de la caisse d'épargne et quelques autres que j'ai oublié. La place était grande, on pouvait jouer sans s'éloigner beaucoup et la circulation était nulle. Je me souviens que l'un des événements les plus importants pour moi, depuis que j'avais un vélo, était avec mes grands parents d'aller

voir passer le Tour de France sur la route qui menait à Tarbes. On attendait généralement Sylvain Marcaillou qui était la gloire de la région de Toulouse ; on l'applaudissait à tout rompre. J'ai toujours été fasciné par cet acte gratuit - il ne l'est pas tellement que cela ! - comme il me semblait l'être alors ; l'héroïsme de ces hommes qui parcouraient la France à bicyclette. J'ai longtemps rêvé au Tour de France ; à ces gens qui, dans leur genre, étaient assez exceptionnels. J'ai toujours été fasciné par l'effort, la volonté de se surpasser, d'aller au-dessus de soi-même, de la lutte pour gagner. Par l'effort que cela nécessitait physiquement, moralement. Bien sûr, on attendait aussi Antonin Magne ou Leduc, qui étaient ovationnés. Aujourd'hui encore, je ne puis me désintéresser entièrement de cette épreuve ; chaque année j'en suis les résultats avec quelques amusements peut-être, mais surtout avec beaucoup de nostalgie. Ce Tour de France, cette grande kermesse, cette lutte solitaire de l'homme, font partie de mon enfance, correspondent dans une certaine mesure à l'homme Montherlanesque que je voulais devenir, que j'éprouvais le besoin de devenir.

Lorsque j'étais à Saint-Girons, chaque année, il y avait une visite paniquante. Invariablement mes grands-parents voulaient que je les accompagne faire une visite aux métayers dans la propriété d'Aulot. Nous y allions souvent en suivant le Salat, un chemin que seuls mes grands-parents avaient le droit d'emprunter, mais l'exclusivité ne fut jamais respectée... ! C'était une jolie promenade ; l'on entendait le bruissement de l'eau clair sur les cailloux ; plus loin les chutes du barrage auquel mon grand-père (ingénieur des Travaux Public en retraite) s'était opposé par tous les moyens légaux, et qui alimentaient l'usine de papier de La Moulasse. La région de Saint-Girons est surtout grande

productrice de pâte à papier à cigarette Job. Puis nous arrivions chez les métayers. Ceux-ci se succédaient de père en fils sur la propriété. Mais celui que je connaissais ; Oh ! panique! possédait une nombreuse famille. Or, il était séant que je connusse tout ce petit monde par le prénom...Héritier oblige... ! Je n'y parvins jamais ! Surtout à un an de distance, j'avais mille fois l'occasion d'oublier ce détail, cependant capital. J'y vois la preuve de mon désintéressement pour la terre, la nature et mon manque absolu du sentiment de la possession immobilière. Mais quelle épreuve ! Je bredouillais, n'osais rien dire. Je sentais que je ne jouais pas mon rôle de maître et c'était avec les épaules lourdes que je devais visiter champs et métairie, cheptel et produits. Ma mère elle, savait par cœur les prénoms de ces gens. A Sentaraille, j'avais la même panique dont heureusement elle me sauvait. J'ai beaucoup admiré ma mère dans ces occasions où elle pouvait s'entretenir avec les paysans qu'elle tutoyait. Oh ! Moyen-âge ... ! Même aujourd'hui, où en principe les temps ont changés, si à Sentaraille je n'appelle pas les paysans par leur prénom (je suis incapable de les vouvoyer) je sens que je leur fais injure et je me sens mal élevé, comme si je commettais une faute impardonnable, comme si je paraissais indifférent...Et je le suis effectivement. Cependant je n'aime pas que les paysans le sentent, je n'ai aucune raison, surtout avec mes idées, de les vexer. Naturellement, je tente toujours de m'en sortir le mieux possible ; quand un prénom me revient je me sens si fier que j'entreprend une conversation sur la terre, reste de ce que j'ai entendu dire dans mon enfance par mon grand-père ou ma mère, adapté au moment présent. En fait il y a des clés pour cela. Heureusement, je les possède... ! Par instinct... !

Avec mon vélo, j'avais acquis une certaine indépendance, et comme tout le monde me connaissait dans

la région, on me laissait assez libre. Ainsi j'allais de Sentaraille à Castillon où était née ma mère, et où mon arrière grand-père avait son cabinet médical, tout comme mon arrière-arrière grand-père qui mourut en 1765. Il y avait peu de voitures à cette époque ; les routes n'étaient pas dangereuses. Ou bien de Saint-Girons je prenais la route de Foix ou celle de Sainte-Croix, ou de Sentaraille, encore, celle de Salies-du-Salat. J'aimais ces longues promenades solitaires qui me faisaient mieux sentir l'ivresse de la liberté. Mais lorsque j'étais à Sentaraille c'était surtout à Gaujac que j'allais.

Gaujac se trouvait à trois kilomètres ; il fallait remonter jusqu'à Caumont par le chemin que nous emprunions lorsque nous arrivions par le train, puis après un petit raidillon, il fallait prendre la route qui amenait à la route de Toulouse, en passant par la plaine dite « du Plèche » ; la nuit, elle semblait peu sûre et gelée tout l'hiver. A un détour, brusquement, apparaissait le château au faîte d'une petite colline au bord de la route. Parfois je parvenais à monter la côte qui menait au château, parfois je n'y arrivais pas. Elle était assez raide... ! Et là commençait le bonheur.

Je n'ai jamais éprouvé le sentiment du bonheur à Sentaraille, j'ai éprouvé celui d'un cafard invincible à Saint-Girons ; j'ai éprouvé toujours, encore aujourd'hui, alors que bien des choses ont changé, le sentiment du bonheur à Gaujac.

Gaujac appartenait au mari d'une cousine de ma mère, nièce du sénateur de l'Ariège Henri Bernère qui répondait au joli prénom d'Anna, plus jeune que ma mère, je l'ai toujours appelé Nanou ; encore aujourd'hui, où à plus de 70 ans, elle reste la femme pleine de charme qu'elle fut dans sa jeunesse. Nanou était une ravissante jeune femme blonde aux yeux bleus à l'allu-

re slave - on la prit souvent pour une russe - elle était d'un entrain communicatif (elle l'est toujours !) douée d'une infatigable vitalité, grande beauté et distinction...Elle semblait toujours heureuse ; son accueil quand j'arrivais à Gaujac était pour moi un merveilleux rayon de soleil. Fille du midi, elle en avait la chaleur humaine communicative. Directe dans son franc-parler, elle avait l'intuition des êtres, savait leur donner ce qu'il venait chercher chez elle ; la confirmation d'eux-mêmes, de leur existence. Elle savait faire corps avec les ennuis des autres, leurs préoccupations, leurs problèmes. Elle participait, savait toujours trouver les mots qu'il fallait pour les rassurer ou leur donner du courage. Moyennant quoi, elle en obtenait aussi tout ce qu'elle voulait, si bien que je me suis toujours demandé si dans sa chaleur humaine, communicative, attentive, ne se cachait pas un petit calcul inconscient ou tout à fait conscient. Peu importe du reste on était bien avec elle, en sa présence ; je lui dois quelques heures merveilleuses de mon enfance.

Nanou avait une fille Odette qui avait un an de plus que moi. Une belle fille blonde comme sa mère, mais le visage plus cuivré. Elle était ce que l'on appelait « une belle plante ». C'était ma compagne de jeu préférée ; belle, explosive, moins intellectuelle que mes autres cousins et cousines, plus superficielle aussi, mais avec tellement de charme... ! Combien de fois avec elle n'avons-nous pas vidé des conserves de cornichons qu'avait préparées Nanou, parfois tout un bocal y passait, du reste, au grand amusement de Nanou qui nous laissait faire. Sous la voûte du château, traînait jour et nuit, un phonographe à manivelle ainsi qu'une série de disques mis jusqu'à plus soif. C'était l'époque de Tino Rossi, Reda Caire, Jean Lumière, Damia, Piaf quelque temps après...Combien de *Chaland qui passe*, n'ai-je

écoutés... ! de *Petite chapelle au clair de lune*, de *Tchi-Tchi*, de *Mon légionnaire*, de *Y'a d'la joie* ou de *Je chante* et tant d'autres dont la liste serait longue. Mais ces chanteurs m'apportaient le dérivatif dont j'avais besoin; m'apportaient la vie en chanson. Chansons faciles, qui disaient les joies, les peines, mais aussi le rêve et le romantisme qui correspond souvent aux enfants de notre âge. Il y avait à Gaujac une ambiance de facilité, d'opulence, qui me libérait des tensions permanentes de ma mère, de ses obsessions pécuniaires, de l'atmosphère tendue qui régnait toujours entre nous sous quelques prétextes que ce soit.

Pourtant le personnage le plus considérable, par un autre aspect, le plus fascinant, était le mari de Nanou, le père d'Odette : Jean Molle-Rive. Je n'ai vraiment connu Jean que les quinze dernières années de sa vie, mais j'en garde encore aujourd'hui une sorte de fascination. L'histoire raconte que Jean avait été le fils naturel d'une blanchisseuse d'une rare beauté et d'un grand notable de la région. Dès sa jeunesse il fut un enfant riche, il fut même, alors qu'il n'était encore qu'étudiant, le premier dans la région à posséder une voiture.

Lorsque je pris conscience en cette année 1932-33, de la personnalité de Jean Molle-Rive il venait d'être nommé Conservateur du Château de Pau ; il avait voiture et couple de domestique ; il avait été le Secrétaire Général de la République, lorsque Gaston Doumergue dit Gastounet pour les amis, était à l'Elysée. Il avait commencé sa carrière après avoir fait son droit, comme bibliothécaire de la Chambre des Députés, puis était devenu le secrétaire particulier de Gaston Doumergue. Il avait épousé Nanou alors qu'il avait vingt ans de plus qu'elle. Et je suppose qu'il dû toute sa carrière non seulement à son père, personnage influent de la région, mais aussi à l'oncle de sa femme ; le séna-

teur Henri Bernère.

C'était un homme d'une grande culture, d'un raffinement extrême, d'une élégance non moins raffinée. Lorsque j'ai été en âge de mieux le comprendre, nous devînmes des amis inséparables. Souvent nous montions dans son bureau où il se retirait pour lire et méditer, tout en haut du château. Devant la grande baie vitré, nous bavardions des heures entières. Jean était typiquement un homme de la IIIème République, physiquement il ressemblait à André Gide. Il connaissait tout Paris, où il avait habité d'abord Quai d'Orléans dans l'Ile Saint-Louis, la maison dans laquelle Arvers avait composé son célèbre sonnet. Ce magnifique petit hôtel particulier, qui appartenait à une famille américaine, vient d'être rénové ces dernières années, après être resté presque en ruine durant une trentaine d'années. Puis Meudon, c'était le grand chic alors. (C'est Charles du Bos qui habitait la même maison dans l'Ile qui reprit son appartement). Puis enfin rue Chalgrin, près du bois, quand il fut à l'Elysée. Je ne me souviens plus de l'appartement du Quai d'Orléans, ni de la résidence de Meudon, par contre je me souviens fort bien être allé avec ma mère rue Chalgrin pour quelques repas.

J'étais de toute la famille son préféré. Il y avait entre nous comme une complicité. J'appris beaucoup à son contact. Il avait une vue de l'histoire et des hommes qu'il devait à une pratique qu'aucun livre de classe n'aurait pu me donner. Souvent je lui avait demandé pourquoi il n'écrivait pas ses souvenirs. Aujourd'hui je me rends compte que ça lui était impossible. Il connaissait trop de choses irrévélables, qui auraient mis en cause trop de gens encore vivants. Il eut cette pudeur que d'autres auraient exploitée sans scrupule. Il est vrai aussi qu'une grande amitié le liait à Doumergue et, chaque année, ou à chaque fois que celui-ci le lui

demandait, il allait voir dans sa retraite de Tournefeuille, et cela l'empêchait de ne jamais rien révéler.

Ce n'était pas un homme commode. A moi il pardonnait tout, excusait tout, me passait tout. Il est vrai aussi qu'il n'eut jamais l'occasion de se plaindre de moi ; parce qu'il était un des rares qui me comprenait, m'encourageait. Il ne fut pas heureusement le seul, mais il a beaucoup compté dans mon existence.

Il était très lié à Paris avec la famille d'un de ses condisciples de faculté, son meilleur ami : le Général Ordonneau, lequel n'était autre que l'oncle de Jacques Lassaigue . Ce fait a longtemps faussé nos rapports avec ce dernier, je n'ai jamais très bien compris pour quelle raison. Tout en la soupçonnant cependant ...C'est une autre histoire.

Cette saison 1932-33 fut peut-être l'une des plus importantes de ma vie, la plus décisive : l'année du changement d'habitation, l'arrivée à Paris ; la découverte lucide de l'aviation, du théâtre, de la littérature ; c'est l'année où trois des grands axes de ma vie se cristallisèrent en moi. Celle où je sus ce que je voulais faire. Qu'une vocation d'être, s'encastrait indéracinablement en moi. Au cours de mon existence, ces trois vocations se sont chevauchées, superposées ; pour prendre la première place, selon les circonstances : Elles n'ont jamais cessé d'être en moi. Elles sont les piliers de ma vie. Ce à quoi je reviens toujours. Elles sont des obsessions permanentes.

Toute ma vie allait tourner autour de ces axes, y revenir sans cesse ; à deux autres encore qui s'y rattachent, mais dont je ne pris vraiment conscience qu'un peu plus tard.

Si cette année avait été particulièrement importante, un autre événement devait, lui, être capital pour

mon futur. Le 30 janvier, en Allemagne, un certain Hitler venait d'être élu chancelier. Après l'inquiétude de la grande crise de 1930, dont je n'ai naturellement pas été conscient. L'arrivée d'Hitler au pouvoir provoqua à Paris tout au moins, une atmosphère d'inquiétude, que les parisiens masquèrent jusqu'à la catastrophe par une sorte de besoin effréné de vivre le plus possible avant. Cette atmosphère qui semblait d'insouciance était fautive. Tout au moins est-ce ainsi que je l'ai ressenti, car j'avais en moi une sourde angoisse que je ne pouvais pas bien expliquer ; j'éprouvais le tourbillon général. Mais déjà, un certain sens aigu du moment historique me travaillait. J'étais pessimiste, à cet âge déjà ; c'était un pessimisme global. J'étais incapable d'en décortiquer les détails, les causes au jour le jour. J'étais trop jeune pour comprendre l'histoire contemporaine. Cependant, je sentais quelque chose, un impondérable, un malaise qui jusqu'à la consommation de la catastrophe, ne me quitta jamais durant ces années. Je pense que nous fûmes nombreux à vivre dans l'attente angoissée. L'atmosphère intérieure dans laquelle je baignais en permanence, me prédisposait à éprouver avec acuité, cette intuition du futur ; dans le quotidien : de cela je garde un souvenir intact.

La rentrée de l'année scolaire 1933-34 s'effectua sans histoire particulière. Je rentrais en 6e à Sainte-Barbe, en A' Latin-Sciences. Je ne me souviens d'aucun de mes professeurs, ni pour cette année, ni pour la suivante, exceptée notre professeur de dessin, une fort belle fille qui avait une nette attirance pour l'un de nos condisciples, plus âgé que nous, ne parvenant jamais à arriver à l'heure au collège ; blond, d'une taille impressionnante, complètement farfelu, mais qui avait un facteur charme incontestable. Il était vivant, amusant. Il eut une mort tragique durant la guerre. Bien peu pardonnèrent à sa mère de l'avoir forcé à partir pour le S.T.O en Allemagne, au titre de la relève des prisonniers. Sa mère était l'actrice Marie Marquet, notre malheureux camarade François Francen, le fils de Victor Francen.

Je retrouvais mes camarades de l'année précédente, ce qui faisait de nous déjà de vieux barbistes ! Quelques nouveaux apparurent, dont Jacques Gauthier, ce cher vieil Oscar Gauthier en peinture, et son frère Henri, lequel était, lui, en 6e, mais dans la cour les deux frères se retrouvaient nous jouions ensemble. Nous sommes restés très liés tous les trois. Tous deux sont restés de sacrés réactionnaires, mais notre amitié est trop vieille pour que nous nous disputions pour cela ; je les laisse dire et me marre. Que faire d'autre ? Ils ne sont du reste pas agressifs et cela reste souvent de leur part au niveau de l'humour.

Je gardais cette année-là, mes deux petits flirts

Simone Janet et Geneviève Touzet. Naturellement Bernard Poyet restait le plus vieil ami.

A la réflexion, est-ce en 6e ou en 5e, mais je me souviens d'un professeur de latin, moins conventionnel que les autres professeurs, qui nous apprenait les règles grammaticales en nous les faisant jouer. Il fondait la méthode abstraite et la méthode empirique. Ce fut avec mon professeur de français-latin, le meilleur que j'aie jamais eu. Le latin me plaisait, j'avais l'impression, grâce à ce professeur, de rendre vivant, ce que l'on appelait une langue morte. Je sentais plus obscurément, avec lucidité ce que cette langue pouvait avoir, de ferme, de fort ; comme forgée dans l'airain. Je ne puis penser non sans une certaine émotion, à l'heure actuelle, la découverte des périodes de Cicéron dans les Catilinaires, et je garde pour cet orateur une admiration vivace.

Cette année-là, je devais être, également, fortement frappé, fasciné par la découverte de l'Égypte Ancienne, comme de la Grèce Antique. Je me souviens avoir passé des heures entières à apprendre les idéogrammes égyptiens, à les redessiner, à tenter de composer des phrases françaises bien-sûr, écrites en signes égyptiens. Cette civilisation me fascinait d'autant plus que l'une des chambres de la maison de mon oncle Joseph et de ma tante Antoinette au 14, rue Gambetta, à Toulouse, située juste en face de l'admirable entrée du lycée de garçons était tapissée de tentures représentant des motifs de fresques égyptienne. C'était la chambre que je partageais avec mes cousins Pierre et André. Nous avions non seulement la vision étonnante de ces figures statiques, dont on ne voyait que le profil, image d'Osiris à un œil, qui nous apportait l'étrange, l'insolite, en plus de la lecture qui accaparait une partie de nos nuits. Je garde de cette chambre et de ces nuits, une sen-

sation très aigüe de mystère un peu inquiétant, qui sans doute pris toute sa dimension lorsque j'étudiais enfin cette fascinante civilisation, qui remontait si loin dans le temps. Dix ans plus tard, je devais retrouver cette émotion en lisant les admirables pages qu'Elie Faure a consacré à l'art de l'ancienne Egypte. Aujourd'hui, j'ai encore un compte à régler avec cette civilisation attirante, puisque je ne connais pas encore l'Egypte.

L'histoire de la Grèce ancienne ne m'impressionna pas moins ; surtout peut-être le siècle de Périclès, que je connaissais assez bien par les pièces sculptées qui se trouvent au Louvre. Praxitèle, Phidias m'étaient familiers. Que ce soit l'histoire politique de la Grèce, sa littérature ou son art, la Grèce devenait pour moi une sorte de mythe de la perfection classique, de la légèreté esthétique. Durant quarante et un ans, je gardais en moi l'image de l'Acropole que j'avais vue dans mon Mallet et Isaac, surmontée du Parthénon et de l'Erectéion. Durant quarante et un an, car, ce n'est qu'en 1975 que je pus régler mes comptes avec celui qui était devenu pour moi un pays mythique.

Naturellement, je ne laissais pas tomber ma passion pour l'aviation, au contraire, celle-ci s'amplifiait. Je m'abonnais aux "Ailes" après avoir longtemps hésité à rentrer dans la petite échoppe du spécialiste des livres sur l'aviation qui se trouvaient il n'y a pas encore bien longtemps, rue des Ecoles, en face du Collège de France, regardant avec envie le beau papier bleu sur lequel se déployait les photos de multiples avions ; commerciaux comme de guerre. Enfin, j'eus le courage de pénétrer dans la boutique, je crois que c'était avec Poyet, et m'abonnais. Cela dura plusieurs années... ! Je bénéficiais aussi d'une grande chance. Le frère de Nanou, Henri Bernère, habitait Porte de Versailles et nous allions souvent déjeuner chez lui avec ma mère. Il

vivait avec la célèbre chanteuse Colette d'or, belle-sœur d'André Derain, amie et complice de Damia. Colette, lorsque je le lui demandais, chantait pour moi. C'était éblouissant. Mon oncle ne put l'épouser qu'après la mort de son père, ce dernier refusant un tel mariage, indigne à ses yeux. Henri Bernère, qui était alors au ministère de l'Air, Boulevard Victor, venait d'entrer au cabinet de Marcel Déat, alors ministre de l'air. Henri m'aimait bien, c'était un bon gros vivant, généreux, au bel accent chantant du Midi -il n'avait jamais pu s'en débarrasser - m'envoyait régulièrement des places pour assister aux manifestations aériennes à Buc ou à Villacoublay. Alors durant quelques années, je pus me griser des merveilleuses exhibitions de voltige de Marcel Doret et de Michel Detroyat. C'était pour moi un bonheur insigne, une joie sans mélange, un plaisir physiologique. Je faisais corps avec le pilote, sentant son dos puissamment appuyé sur son dossier lorsqu'il montait en chandelle. J'entends encore le bruit que faisait ce dernier, son rugissement puissant et fort chez Doret, plus nerveux, agressif chez Detroyat. Je me rendais bien compte que si cela tenait du pilote, cela tenait aussi de l'appareil, dont les données techniques étaient différentes. Je pressentais que l'un et l'autre avaient choisi l'appareil qui convenait le mieux à leur personnalité, leur manière de piloter. Detroyat tout en finesse, en légèreté. Ils se complétaient merveilleusement, tant ils étaient différents. Je sentais obscurément, mais avec une certaine lucidité qu'il y avait un rapport entre la machine et l'homme, que l'on était plus à l'aise avec certains types d'avions qu'avec d'autres, avec un type d'automobile plutôt qu'avec une autre, avec tel caractère et type de cheval qu'avec un autre.

Que mon cœur n'a-t-il pas battu aux piqués de Doret ou de Detroyat, aux montées en chandelles, dans

lesquelles on sentait le moteur tourner à plein et que le pilote arrêta brusquement avant qu'il ne s'essouffle pour amorcer un looping. Que mon cœur n'a-t-il pas souvent battu, aux descentes en feuilles mortes, avec l'angoisse qui m'étreignait à chaque fois, ayant peur que le pilote ne puisse redresser son appareil. Que n'ai-je pas admiré les solides tonneaux de Doret, les loopings dansants de Detroyat. Je sentais que parfois le pilote allait à la limite du possible, frôlant par son audace parfois l'accident. Que c'était beau ces hommes qui faisaient corps avec leur machine brillante sous le soleil et dans le ciel. Quelle ivresse devait être la leur, seul, tranquille, maître du ciel et de leur machine, dansant dans l'espace comme des elfes sans pesanteur. Oui ! comme l'aviation m'exaltait, comme j'en étais ivre ! Ce mélange de liberté dans le ciel, d'action, d'audace, de solitude me fascinait.

Mais j'étais écartelé entre l'acrobatie aérienne et le pilotage de ligne. En réalité, je voulais être pilote militaire, dans la chasse. Ainsi, je mêlais les deux formes de pilotage. Tout en étant parfaitement conscient que l'aviation de chasse n'était pas une démonstration d'élégance. Que tous ces : loopings, tonneaux, descentes en piquées, montées en chandelles, virages serrés étaient un moyen de lutte, d'une lutte encore plus dangereuse, plus noble peut-être aussi. Car j'avais envie de servir, servir mon pays et quelques soient par la suite les circonstances de ma vie, ce sentiment ne m'a jamais abandonné. C'est un besoin de faire don de soi, cela ne s'apprend pas. C'est une aspiration. Une certaine forme d'altruisme, d'amour. Un besoin aussi d'aller au-dessus de soi-même, d'éprouver des sensations fortes. Enfin, de se sentir vivre au maximum de soi-même. En solitaire.

Ma mère, bien entendu, a combattu cette voca-

tion de toutes les forces de son corps et de son âme, allant même jusqu'au chantage sentimental. Elle a catégoriquement refusé que j'eusse l'Ecole de l'Air comme objectif. Pour elle, l'aviation était un métier dangereux. Elle ne voulait pas me perdre. A cause de cette violence d'opposition elle me braqua contre elle. Elle n'a jamais réalisé que je ne serais, sans doute, jamais entré à l'Ecole de l'Air, car, j'étais nul en mathématique. Une fois, cependant, je fus le premier en cette matière. Encore maintenant, je me demande comment j'ai bien pu faire...ce jour-là... !De plus extrêmement nerveux durant toute ma jeunesse, je n'aurai probablement pas résisté aux tests qu'il fallait passer pour devenir un pilote militaire. Si elle avait compris cela, ma mère n'aurait rien dit, et je n'aurai pas eu de raison de lui en vouloir, seulement à moi-même... !

Cependant, je finis par devenir, plus tard, après la guerre, pilote d'acrobatie... !

Mais en cette saison 1934-35, je suivais avec passion la célèbre course de Benoît-Deutsch-de-La-Meurthe qui se faisait alors en circuit fermé sur Caudron-Renaud. Et je versai bien des larmes lorsque Hélène Boucher se tua à bord de l'un de ces appareils, qui, je me souviens, portait le N°13. Longtemps après cela, j'eus la superstition du chiffre 13, et parfois encore maintenant. On épilogua longtemps sur les raisons de l'accident mortel d'Hélène Boucher. Je crois que l'on ne parvint jamais à une conclusion satisfaisante. A-t-elle tenté de pousser l'appareil un peu trop loin pour le tester ? On a dit qu'elle avait croisé les commandes, dans ce cas aurait-elle tenté de faire une descente en feuille morte, et ayant outre-passé le nombre possible de rotations de l'appareil sur lui-même, celui-ci se serait mis à tourner à l'horizontale puis à s'écraser ? C'est possible. Car, dans ce cas-là, il devient impossible de rame-

ner les commandes au neutre, et l'accident est inévitable. Rien n'est plus dangereux en effet que le piqué en feuille morte. Cette descente fut fatale à bien des pilotes chevronnés. Au-delà de deux ou trois tours, il faut arrêter la vrille, car la fatigue est considérable pour le pilote comme pour la machine, et il devient impossible de décroiser les commandes.

Je ne sais plus avec qui j'allais voir le Richard III de Shakespeare, monté par Dullin au petit théâtre de l'Atelier, Place Dancourt. Mais je me souviens fort bien de cette représentation parce que j'en garde un souvenir assez net. Je ne sais plus si cette année je suis allé d'autres fois au théâtre. Je sais que je n'ai retenu que la soirée passée au théâtre de l'Atelier. Ce fut mon premier vrai grand choc d'esthétique théâtral. Il y avait dans les mises en scène de Dullin une sorte de dépouillement dans l'interprétation, un sens du mouvement - il parvenait à donner la sensation d'un nombre incroyable de combattants avec quelques acteurs seulement, qui sur cette minuscule scène tenait du prodige - une rigueur dans la vérité de parole, qui cernait au plus près de la réalité d'élocution, qui me correspondait immédiatement. Pour la première fois je me sentais satisfait : un véritable dialogue s'établissait entre moi et les acteurs. De plus, Dullin était prodigieux dans le rôle de Richard III. Il y avait une densité dans cette interprétation, une simplicité, une rigueur, un dépouillement, une poésie, une vérité psychologique qu'enfin je m'y retrouvais, dans le sentiment subconscient que je me faisais du théâtre.

Plus tard Dullin me fera travailler ce même Richard III comme il allait devenir mon premier père spirituel.

Je ne sais plus si c'est durant cette saison que j'allais pour la première fois à l'Opéra. Cependant, je

me souviens parfaitement à quelle occasion.

Le père de ma cousine Madeleine, était à cette époque, ingénieur à l'usine Cusenier de Marseille. Il devait plus tard en devenir le directeur. C'était un grand barbu, sorti de Central, qui, s'il était affublé d'un appendice nasal proéminent, tout à fait digne de celui de Cyrano - qui était également celui de ma tante Olympie, dont il avait aussi la même grande humanité. Il fut de ceux qui, toujours, se penchèrent sur moi avec bonté, gentillesse, affection. Il avait épousé la fille de l'avocat-conseil des Cusenier, Monsieur Village, moins grand que mon oncle Grégoire, frère de Marie-Rose qui fut durant la guerre 14-18 une infirmière héroïque. Mince, barbu. Grand seigneur terrien. Ils vinrent tous à Paris, pour l'inauguration de l'Usine Cusenier de La Courneuve. Ma mère et moi y étions invités. Il y eut une grande fête dans la cour de l'usine, d'une technique très moderne, fascinante par ses grandes cuves où l'on préparait les liqueurs jaunes ou vertes, fascinante aussi par son système de mise en bouteille et la lumière qui l'inondaient, comme son aspect propre, odorant. Je me souviens d'un petit incident qui préoccupa beaucoup l'assistance à un moment donné de la fête, lorsque la préceptrice des enfants Cusenier, une accorte Anglaise, s'effondra brusquement ivre morte dans la cour... ! Elle devint, ce jour-là, le symbole du goût que les anglais avaient pour la boisson et leur façon de rester parfaitement dignes alors qu'ils sont ivre-morts, jusqu'au moment, le moins attendu, où ils s'écroulent totalement en silence... !

Le lendemain, je me souviens que nous habitions toujours rue d'Ulm, Monsieur Village nous invita à l'Opéra, ma mère et moi. J'étais naturellement très fier de me trouver dans une loge au premier rang de la scène. Je ne sais plus ce que l'on donnait. Je sais seule-

ment que je trouvais assez ridicules ces gens qui chantaient sur une scène subitement après avoir échangé un dialogue insipide. Je détestais immédiatement l'Opéra. Il me fallut attendre une représentation de *Woyzek* d'Alban Berg, à ce même opéra pour me réconcilier avec ce genre. Ce qui me conduisit à écrire le livret d'un opéra franchement d'avant-garde : *Malafrec*. Ainsi, je réglais mes comptes avec ce genre d'expression. En effet, pour moi, l'opéra commence avec Alban Berg et Buchner.

Plus tard, après-guerre, je devais aller deux fois encore à l'opéra. J'ai oublié ce que l'on y donnait mais je me souviens que, pour l'un, durant l'entracte, tous les yeux étaient tournés vers un magnifique général russe tout chamarré, couverts de médailles. Tout à coup, à la stupéfaction générale, il se pencha du haut du premier étage, vers la balustrade et fit un magnifique crachat qu'il dirigea vers le bas. Merci pour les capitalistes que nous étions ? Provocation ? Je ne le saurai jamais. L'effet en fut certain et moi, un peu estomaqué quand même, de rire silencieusement. Pour bien des gens ce soir là, si les russes n'avaient plus le couteau entre les dents, ces gens, vraiment, n'avaient pas d'éducation... ! Cracher en public à l'Opéra... ! Ce fut pour moi, surréaliste, ubuesque en tous les cas, henaurme... ! Cela valait bien ces ténors, ces prima-donnas qui s'égoïllaient sur scène... ! Et m'ennuyaient profondément.

J'écrivais dans les pages précédentes que j'avais pris une certaine conscience de l'atmosphère angoissée qui commençait à envelopper les Parisiens, au moment de l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Cette angoisse, ce traumatisme, ne fit que s'accroître lors de l'affaire Stavisky et des émeutes du 6 février. On parlait beaucoup des communistes qui avaient taillé les chevaux de la garde avec des rasoirs de barbier. Cet acte de cruauté, vrai ou

faux, allait influencer mes opinions politiques pendant quelque temps. Devant ces scandales, ces manifestations de rue, il semblait que quelque chose de grave se passait, allait se passer. Les gouvernements tombaient les uns à la suite des autres. Rien n'allait plus. Comment un enfant de mon âge aurait pu ne pas être profondément impressionné, marqué par de tels évènements, qui contrastaient fort avec l'atmosphère superficielle, ouatée de Sainte-Barbe. Tous ces évènements tourbillonnaient dans ma tête, sans que je les compris bien. Je sentais qu'une certaine vérité m'échappait, que même, on cherchait à la dissimuler au public. Le suicide-assassinat de Stavisky en était une preuve ; Suicide ou Assassinat ? Personne ne savait. Ceux qui savaient, se taisaient. Le mystère politique commençait à s'ouvrir devant moi. De même en fût-il après la catastrophe de Lagny, de la mort du Conseiller Prince que l'on retrouva décapité sur la voie ferrée. Je crois me souvenir que l'on ne sut jamais ce qui s'était passé. Du moins, le public. Tout cela créait un malaise que nous subissions tous. A côté de cela un certain Hitler allait devenir chef de l'Etat allemand ; la montée du nazisme se fit d'autant plus menaçante que la situation se détériorait en France. Tout cela bien sûr, était à moitié conscient, une sensation qui créait une angoisse devant l'avenir, en permanence, avec naturellement plus ou moins d'acuité selon les moments, je n'étais guère alors qu'un enfant de douze ans... !

A pâques de cette année, je fis ma première communion à Sainte-Barbe, j'étais très content, parce que l'on donnait une semaine ou deux de vacances supplémentaires à cette occasion pour ceux qui étaient concernés. Je renouvelais l'année suivante ma première communion, uniquement pour cette raison... ! Pour ce jour, où je portais naturellement pantalon gris, blazer, bras-

sard blanc, comme on le faisait à l'époque, ma mère fit un déjeuner dans l'appartement de la rue d'Ulm. Je serai incapable de dire qui y était présent, mais je pense sans me tromper qu'il y avait les Hoch et Madeleine Chabrier, et peut-être quelques amis du labo de Chevalier. Je me souviens que ma mère avait fait venir un traiteur de chez « Potel et Chabaud » et que celui-ci prépara de succulents cœurs d'artichauts géants au champagne. J'en garde encore le goût au bout des lèvres, bien qu'il ne m'ait jamais été donné de regoûter à un tel plat... !

Lorsque l'année, scolaire se termina, que les grandes vacances arrivèrent, nous gagnâmes comme d'habitude Sentaraille, selon le même moyen de locomotion, avec au bout Caumont ; Madame Dejean, Thérèse ou la voiture à cheval. J'allais comme l'année précédente passer mes journées à Gaujac et souvent y dormir le soir. Je bavardais avec Jean, que je revois les soirs de septembre, quand la fin de journée se faisait plus fraîche, s'enveloppait dans un grand plaid qui le faisait encore plus grand seigneur, plus important. Alors les conversations se poursuivaient sous le grand saule pleureur où les fauteuils étaient placés autour d'un grand guéridon vert, comme à Sentaraille, où Nanou plaçait les boissons pour les arrivants, les visiteurs, ou nôtre goûter à Odette et moi-même.

C'est durant ces vacances-là que mon grand-père, homme pratique, voulut que j'aie à faire un stage chez un ébéniste, un charmant vieil artisan de Saint-Girons, qui avait son établi en haut de la rue Villefranche. Je passais chez lui, tous mes après-midi durant deux ans. Apprenant à manier la varlope, à faire des chevilles en bois, à coller avec la belle colle de menuisier au poisson. J'aimais l'odeur du copeau de bois, l'odeur du bois et du vernis, celle de la sciure, l'at-

mosphère du travail bien fait. Celle de l'artisan aimant son métier. Le faisant avec simplicité, calme, sûreté. Cela me rappelait un peu l'atmosphère du théâtre de l'Atelier et Dullin. Même dépouillement. Même travail en profondeur ? Même réalité d'être. C'était un peu comme si je jouais une pièce. De ce stage, il m'est resté un grand respect pour les artisans et l'amour du travail bien fait. Je fis même quelques meubles qui servent encore aujourd'hui. Quand je regarde ces meubles que nous avons fait, avec cet artisan - dont malheureusement j'ai oublié le nom - quand je vois leur ligne simple, dépouillée, je me demande avec éblouissement comment un petit artisan d'une petite ville de 10.000 habitants, perdue au fin fond de l'Ariège, pouvait avoir eu un sens du modernisme si sûr ; que ces meubles, quarante ans après, restent encore d'avant-garde. Une avant-garde proche des créations du Bauhaus. Lignes à la Mondrian, accessoires sobres et fonctionnels. Rien qui ne soit inutile. C'était en 1934, le Bauhaus venait de disparaître, fermé par Hitler, et un petit artisan avait de lui-même découvert les données de l'art moderne du mobilier. Même si depuis longtemps, je ne fais aucun travail manuel, je garde un souvenir ému de ces deux années de stage pratique, et je pense qu'elles expliquent mon goût plus prononcé pour la sculpture que pour la peinture ; art plus cérébral, plus abstrait, comme mon attirance pour l'art moderne. La sculpture est un art autant manuel qu'intellectuel, avec lequel il n'est pas possible de tricher. Un artisan qui aime son travail, crée, ne triche pas avec ses matériaux. Je dois beaucoup à cet ébéniste, comme à mon grand-père, qui en eut l'idée. Par la suite, plus tard, je me suis efforcé d'œuvrer comme tel, en cherchant à faire mon travail le mieux possible, et me considérer comme un artisan scrupuleux., attentif ; tout autre attitude m'apparut superficiel-

le, vide de sens. Et s'il n'y a pas de génie sans talent, il n'y a pas en tous les cas de talent sans travail, ni amour de son travail. Une lapolissade peut-être, qui vaut néanmoins son poids... !

De l'année scolaire 1934-35, je garde peu de souvenirs. Je rentrais en 5e à Sainte-Barbe et le rythme de l'année s'écoula tranquillement au Collège, comme d'habitude, avec les mêmes amis, le même aumônier l'Abbé Richard, les mêmes flirts à mi-chemin entre la camaraderie amoureuse et la camaraderie garçonnière ; la lecture, dont j'étais toujours assoiffé, ma passion pour l'aviation toujours aussi vive.

Ce fut l'année où ma mère partit en Algérie voir son frère. Pour la première fois, elle partait de l'autre côté de la Méditerranée, et en revint enchantée. C'était je m'en souviens en hiver, il faisait beau, chaud, à Saint-Denis du Sig, on y prenait l'apéritif dehors, faisant couler du champagne sur de la glace. Ce qui était très agréable et rafraîchissant me dit ma mère, à son retour. Tout allait bien en ce moment au Sig. Mes cousins étaient au lycée d'Oran, le plus jeune Henri, encore avec mon oncle et ma tante Nadine ; une belle et robuste andalouse que mon oncle avait épousée - dans le département d'Oran, il y avait du reste, une assez forte colonie espagnole. Mon oncle possédait un bateau à Arzeu, où durant le week-end, toute la famille se rendait. C'était, je crois, une atmosphère sympathique, à l'esprit un peu colon, un peu western aussi, où les problèmes avec les autochtones ne se posaient pas encore. Les pieds-noirs formaient une grande famille, travailleuse, heureuse de vivre, avec un esprit pionnier et aventurier.

En fin d'année, ma mère recevait toujours, via Marseille, le petit tonneau d'huile d'olive que lui envoyait son frère ; nous avions là, en permanence, le souvenir vivant de nos chers cousins et parents éloignés.

Bien entendu, j'étais un peu jaloux de ce voyage, car, moi aussi j'aurai bien aimé aller au Sig voir mon oncle et mes cousins dont je me sentais assez proche. Pendant longtemps du reste, je fis une sorte de match avec ma mère ; quant au nombre de voyages comme de pays visités... !

Sur le plan scolaire, la seule chose dont je me souviens avec enthousiasme fut la découverte de l'histoire romaine. Tout comme celle de l'Égypte ancienne ou la Grèce, je restais également fasciné par cette extraordinaire aventure et civilisation. Je me demande si le costume Romain n'y était pas pour quelque chose, sans doute. Mais il y avait plus, et je rêvais longtemps sur la Louve Romaine, Rémus et Romulus. Pourtant, j'avais quand même la lucidité de me rendre compte que la civilisation romaine avait directement influencé la nôtre, qu'il fallait considérer les Romains comme nos aïeux. Passionné du temps présent à travers mes lectures, je sentais bien que pour bien comprendre cette époque, il fallait remonter plus loin dans l'histoire. J'avais besoin de racines, peut-être est-ce là mon côté un peu conservateur, dans le sens le plus profond intellectuellement du terme.

Les Grecs m'apparaisaient tout en subtilité, en finesse ; les Romains en force, en puissance. Ils étaient pour moi comme la mère et le père de notre civilisation. Je n'ai pas changé d'opinion depuis. Mais l'histoire romaine était bien exaltante, et ces gens-là me paraissaient de drôles de sacrés types... !

Mis à part l'histoire Romaine. Un autre événement a marqué cette année. Depuis que nous habitons rue d'Ulm, je me rendais moins souvent, sauf parfois le jeudi, retrouver ma mère au labo de Chevalier. Cela m'arrivait quelques fois cependant, et j'aimais, quand

j'arrivais, avant de passer la petite porte en haut d'un escalier de pierre, qui se trouvait à la gauche du bâtiment, aller jusqu'au vieux séquoia millénaire, cadeau de la légion américaine, lever la tête, afin d'essayer d'apercevoir ma mère, car son bureau donnant justement au-dessus de la tonnelle, qui abritait le séquoia. Ma mère m'incitait fort à aller suivre les conférences que l'on donnait au grand amphithéâtre du Muséum, construit sous Cuvier, alors que celui-ci était intendant au Muséum d'Histoire Naturelle. Cette année, je me souviens avoir assisté à une conférence du Commandant Charcot sur le Pôle Nord. Je me souviens d'un homme barbu - c'est fou ce que l'on était barbu à cette époque ! - la même barbe que celle de mon oncle Norbert. Chauve, qui, muni d'une longue baguette, commentait les projections qu'il faisait. Il y avait peu de monde dans l'amphithéâtre, j'étais presque devant Charcot. Il parlait d'un ton uni, avec une passion contenue. Souvent je regardais cet homme qui était allé si loin, et il m'apparaissait un peu comme une sorte d'être exceptionnel, ce qu'il était du reste ; d'aventurier magique, mais aussi, il représentait pour moi toute la science. La science active. Cet être vivant, qui emplissait l'amphithéâtre de sa personnalité, allait disparaître l'année suivante en pleine mer avec le *Pourquoi pas*. A partir de ce moment, le rapport vie-mort m'apparut une bien étrange affaire.

L'année scolaire suivante, je me retrouvais à Montaigne, redoublant ma classe. Ma mère avait pensé que cela était meilleur pour moi, afin que je sois plus fort. D'un autre côté, elle trouvait aussi qu'un collège mixte n'était pas très heureux pour un travail sérieux. De Montaigne, je ne me souviens pas de grand-chose. Je ne m'y fis pas de camarades. J'ai comme souvenir qu'à la grande honte de ma mère, une de ses relations, qui était mon professeur d'Histoire Naturelle, lui avait

déclaré que j'étais nul en cette matière. Quant à mon professeur de Français, il déclara que je ne saurais jamais écrire en français. De son côté, le proviseur trouvait que j'avais l'air de me payer la tête des professeurs. Ce qui n'était sans doute pas vrai, mais je conçois que je pouvais en donner l'impression, car, c'était de ma part la réaction d'un timide, d'un complexé qui faisait face comme il pouvait à la vexation que l'on venait de m'infliger ou à celles que l'on m'infligeait. Je me suis, depuis, toujours méfié de mon œil ironique, aussi, je fais attention, même maintenant, à ne jamais trop le laisser apparaître... ! Je me retrouvais assez vite au début du second trimestre, à La Maison Universitaire, où il y avait moins d'élèves. Je devais rester à la Maison Universitaire l'année suivante. J'y fis ma 4e. De ce passage, boulevard. Saint-Germain, je ne me souviens que de la cour de récréation, qui était tout en haut de l'immeuble, d'où nous nous amusions, lors des jours de pluie, à regarder les voitures dérapier sur les pavés de bois mouillés, glisser et parfois faire un tour sur elles-mêmes. Quand à mes professeurs, je ne me souviens que de mon professeur de latin. C'était un ancien officier sous-marinier, passionné de la Grèce moderne. Un homme au visage renfermé, dur, le nez chaussé de grosses lunettes d'écaille qui nous faisant trembler par son côté sec, définitif. Avec lui, une explication latine se terminait toujours par un 4 ou un 0. Comme il nous paralysait, nous étions lent à nous concentrer sur le texte de l'Enéide que nous étudiâmes cette année-là. Comme nous ne répondions pas assez vite, la note tombait, rapide, cassante, nette. Aussi étions-nous spécialement occupés à le mettre sur la Grèce et à le faire parler. Quand nous y arrivions, il était alors passionnant, intarissable. Plus tard, il écrivit une grammaire de Grec moderne, l'enseigna aux Langues Orientales, avant de

devenir le directeur de l'Institut : c'était André Mirambel.

Bien plus tard, vers les années 1965, devenu critique d'art, je le rencontrai lors d'un dîner chez le sculpteur grec Bella Raftopoulo qui, incidemment, m'avait parlé de lui, et à laquelle j'avais raconté mes souvenirs d'écolier. Je retrouvais un homme charmant ; à la conversation fort agréable. Comme je lui disais combien il nous paralysait en classe. Il me répondit que nous, nous le paralysions tellement qu'il agissait ainsi par auto-défense, car, me disait-il j'étais terriblement timide.

C'était la première fois que je retrouvais un professeur, et constatait que le lien ombilical qui lie un professeur à ses élèves n'est pas une irréalité... ! Il y a en effet une certaine complicité qui se poursuit au-delà du temps et de l'espace. Sans doute ce qui m'a, ce soir-là, le plus touché, c'est que le rapport élève-professeur étant dépassé pour ne plus faire place qu'aux rapports d'adultes ayant des souvenirs communs ; le temps de quelques mois ou années, les masques peuvent tomber. Et l'ancien élève ne se trouve plus que devant un homme face à ses problèmes, à ses intuitions, à ses complexes, à ses préoccupations, et l'entité professeur se dissolvait en un instant, s'enfuit comme un vieux cumulus trop longtemps accroché dans le ciel.

Je pris un très grand plaisir à cette unique et dernière rencontre. Mirambel devant mourir quelques années après.

Un événement important se produisit à la fin du premier trimestre. L'immeuble que nous habitons au 27 de la rue d'Ulm appartenant aux Domaines, ceux-ci donnèrent congé à tous les locataires ; l'immeuble devant être abattu pour agrandir les locaux de l'Hôpital Curie. Il fallut donc se mettre à la recherche d'un nou-

vel appartement, ce qui, à cette époque, n'était pas très difficile. En effet, je me souviens que pour une raison que j'ignore, beaucoup d'appartements étaient libres à Paris. Et les plaques l'annonçant, fleurissaient dans tous les coins. Je n'ai jamais revu une telle chose. Nous visitâmes, avec ma mère, au moins ensemble deux appartements. L'un rue de L'Ecole de Médecine, à l'endroit même où se trouve maintenant le cinéma « Le Racine ». Les appartements se trouvaient en retrait par rapport à la rue, et le seul horizon, mis à part l'Institut germanique, en face de la rue, était une grande surface recouvrant les locaux d'un magasin d'instruments chirurgicaux. Ma grand-mère maternelle n'en voulut pas, désirant pouvoir se distraire, en regardant par la fenêtre. L'autre se trouvait place des Vosges. Un avocat était déjà venu le visiter le matin même, avait pris une option ; lorsque nous revîmes l'après-midi, il l'avait définitivement retenu, sans doute ayant senti qu'il y avait quelqu'un d'autre d'intéressé. Je fus ravi. Car, si j'aime l'ordonnance de cette belle série de maisons construites sous Henri IV, avec leurs arcades qui les suit tout autour, je détestais le square qui, à mon avis, bouchait la belle ordonnance de la Place. Ce square gênait mon sens esthétique, il me paraissait incongru à cet emplacement. Je le pense toujours, et ne puis aller Place des Vosges sans avoir un recul chaque fois que je me trouve devant cet amalgame d'arbres, de sable, de mères de famille et d'enfants morveux... !

De retour rue d'ULM, me penchant pour regarder la rue, je surpris une conversation entre deux locataires qui s'informaient d'une fenêtre à l'autre. Il y avait, paraît-il, un appartement libre au 12, rue Tournefort, juste à côté. J'allais immédiatement en informer ma mère, et nous y allâmes aussitôt. Nous le visitâmes, il était vaste, spacieux, agréable, pas cher. Ma

mère le retint sans hésitation. Vers la fin de décembre 1935, nous déménagions rue Tournefort. C'est le même appartement que depuis bientôt quarante ans j'habite.

La rue Tournefort, à cette époque, - maintenant classée - avait un charme profond. C'était une rue éminemment balzacienne, seulement éclairée la nuit par des becs de gaz, que chaque soir, un préposé muni d'une longue perche venait allumer. L'éclairage au gaz de ces petites rues de la Montagne Sainte-Geneviève leur conférait une atmosphère poétique, mystérieuse, qui, sans doute, n'avait pas changé depuis le XIXe siècle. Au lendemain de la guerre, j'eus bien du regret de voir disparaître les becs de gaz, qui furent remplacés par un éclairage à l'électricité fixé au mur des maisons. Certes, la rue devenait plus lumineuse, mais elle perdait une part de son mystère ; de ce mystère que créaient les zones d'ombres.

Heureusement, aujourd'hui, la rue n'a pas changé. De ma chambre-bureau, que j'occupe depuis ces quarante ans, je vois toujours les mêmes toits poétiques, qui s'étendent jusqu'à la rue Mouffetard, se succèdent à des hauteurs différentes, bizarrement encastrés les uns dans les autres, coupés parfois de grands vides d'où émergent des arbres et une verdure, qui, en ce moment commence à jaunir. Malheureusement aussi, dans le lointain, je vois les ignobles buildings de la Place d'Italie, mais ils sont relativement loin, - j'espère que la construction parisienne depuis la guerre, n'est pas faite pour durer -, et seront un jour détruits. Je l'espère ardemment.

Seul point sombre, depuis quelques mois, notre charmant petit parc, qui se trouve derrière la maison, a été coupé en deux à notre détriment, et l'on construit un immeuble qui va boucher la perspective. Nous tremblons tous en ce moment, pour notre marronnier, que

nous défendons pieds à pieds, tellement nous redoutons qu'il ne s'étirole et meurt à cause de ce nouvel immeuble. Ce qui n'a pas empêché les promoteurs de cet immeuble de faire leur publicité en promettant *vue sur petit parc*.

Il y aurait beaucoup à raconter sur la vie de la rue Tournefort, qui, à elle seule, est une sorte de petit village. Mais ce serait trop long, ou pour un autre moment de mon humeur !

Le 6 février 1936, vit ma première arrestation politique. Nous étions au début du Front Populaire, les bagarres entre étudiants de gauche et de droite étaient courantes, quotidiennes. Je ne comprenais pas grand chose à la politique ; mes origines familiales, l'atmosphère qui régnait à Sainte-Barbe ou à La Maison Universitaire, le sentiment que tout allait mal en France, celui que nous glissions vers une catastrophe faisaient que j'étais plus porté vers la droite que vers la gauche. Comme j'étais quelque peu révolté, c'est vers l'*Action française* que je penchais, parce que ce journal avait l'insigne honneur d'avoir été interdit par le Vatican, et que je trouvais drôle d'être un excommunié parce que je le lisais. De plus j'avais un sentiment fort monarchique, mon côté conservateur, sans doute ! Et je trouvais que les rois, malgré leurs défauts, avaient donné de la Nation une certaine idée aristocratique qui convenait assez bien à mes aspirations intérieures, à l'idée que je me faisais de la pérennité, politique et nationale... ! Mais je crois que ce qui me plaisait dans l'*Action française*, c'était d'une part les éditoriaux agressifs et violents de Léon Daudet, qui avait une manière assez savoureuse d'attaquer le gouvernement, d'autre part les excellents textes critiques que signaient alors Robert Brasillach, François Vineuil-Rebatet et Thierry Maulnier. Par conscience, je suivais également et régu-

lièrement, dans la petite salle de l'Institut d'Action Française du 33, rue Saint-André-des-Arts, les conférences que nous y donnait Charles Maurras, d'une voix éteinte et sourde. J'écoutais avec un sentiment bizarre de respect, cet homme barbu, sourd comme un pot, dont on parlait tant en France, qui avait influencé tant de gens ; à commencer par De Gaulle, et qui nous entretenait de la France, attaquait avec une logique implacable et sans faille les actions gouvernementales. Un tel esprit pouvait séduire, il en avait le pouvoir, et il séduisait. Que ses idées se soient par la suite avérées d'un conservatisme retardataire est un fait de l'histoire. A ce moment-là, il m'apparaissait dur comme un roc. Au bout de deux ans, j'avais suffisamment évolué pour concevoir un certain scepticisme quant aux positions et aux idées de Maurras.

Mais nous étions tout au début. Et le 6 février, avec quelques camarades aussi passionnés que je l'étais, nous nous rendîmes à une manifestation Place de la Concorde, afin de commémorer le 6 février 1934, de sinistre mémoire. Bien entendu la police chargea. Avec un camarade, je tentais alors de fuir, mais fus vite rattrapé par ce que nous appelions alors des « flics à roulettes ». Ils ne furent pas tendres avec nous, et commencèrent d'abord par nous tabasser sérieusement, cependant sans pouvoir faire grand-chose, étant empêtrés dans leur bicyclette ; puis, ils nous amenèrent au commissariat du Grand Palais, où nous restâmes une partie de l'après-midi, jusqu'au moment où, dans un panier à salade, nous fûmes dirigés, vérifications d'identité faite, vers le commissariat de notre quartier, celui de la rue Vauquelin. Nous nous y retrouvâmes à plusieurs. Mon camarade pleurait. Je restais digne, un peu inquiet cependant, en pensant à ma mère qui devait se faire du souci à mon endroit, en ne me voyant pas rentrer à la

maison. Je ne craignais pas ses réprimandes, ayant le sentiment d'avoir fait ce que je devais faire... ! Bien entendu, nous fûmes sévèrement tancé par le commissaire de police, et nous restâmes là, assis sur un banc, attendant le bon vouloir des flics, qui ne mettaient pas beaucoup d'empressement à prévenir nos familles de l'endroit peu reluisant où nous croupissions ! Ce n'est que dans la nuit que ma mère fut priée de venir me chercher. Je sortis dignement avec désinvolture, un peu vexé cependant... !

Je repense à cet épisode de ma jeunesse, avec maintenant un certain sourire. Pas très fier, pourtant ! Je n'aime pas me tromper ! Mais comment aurais-je pu faire autrement ? Amusement même, quand je pense à cette traversée de la Place de la Concorde, de cette remontée d'une partie des Champs-Élysées, solidement tenu par deux flics. J'avais un sentiment de honte quand je voyais les passants nous regarder comme si nous étions deux dangereux voyous. Honte d'avoir été pris aussi. Mais vint une époque, pas très lointaine, où une arrestation devait être plutôt la marque d'un honneur ; cet honneur me fut donné, pendant la guerre.

De Malraux à Maurras...Quelle distance ! Les extrêmes ! Les deux m'attiraient. Mais la Chine...c'était bien loin ! Quand à la France, j'y barbotais ! Je ne me rendais pas compte que c'était Malraux qui avait raison, qui avait vu juste. Qui voyait le plus loin. Et cependant, au lendemain de la libération, il semble bien qu'il se soit souvenu de Maurras !

La vie rue Tournefort s'organisait. Ma mère demandait au concierge d'abattre la cloison qui séparait le salon de la salle à manger, ce qui nous fit une belle pièce de séjour de trente mètres carrés. J'intégrais la chambre qui faisait le coin avec la rue Amyot, avec sa fenêtre en biais qui me donne une splendide et poétique vue sur les toits. On retapissa ma chambre avec le même papier à motifs du XVIIIe que celui de ma chambre de la rue d'Ulm, également offert par Madeleine Chabrier, mais cette fois-ci, en panneau ; les motifs étant encadrés par des bandes de papiers peints unis et d'une chaleureuse couleur pourpre. Dans la chambre de bonne au 6e étage, j'avais organisé mon antre. Je découpais plusieurs modèles d'avions. Bernard Poyet, qui était maintenant à Henri IV, venait me voir souvent et nous montrais au 6e. c'est là que j'écrivis, du reste, cette année ou la suivante - je crois que c'est cette année - une petite brochure naïve sur le fonctionnement d'un avion... ! Là-haut, j'étais bien, je m'y plaisais, je pouvais ainsi mettre une distance entre ma mère et moi. Ma mère ayant la mauvaise habitude de me déranger sous n'importe quel prétexte, ou d'aller me faire faire des courses ; elle avait toujours oublié de prendre quelque chose. Cela n'eut rien été, si elle ne le faisait pas, comme à plaisir, pendant que je préparais mes leçons ou faisais mes devoirs. Elle ne me laissa jamais un quart d'heure de tranquillité, ce qui avait pour résultat que je ne pouvais pas me concentrer sur mon travail, ce dernier en souffrait beaucoup. Combien de fois me révoltais-je,

hurlais, éclatais en colère violente, lorsque ainsi ma mère rentrait sans même frapper dans ma chambre au beau milieu d'une version latine ou d'un thème. Tout mon être, alors, se révoltait contre cette intrusion, je hurlais alors ; bien entendu, ensuite, j'étais incapable de poursuivre mon travail, épuisé que j'étais, les nerfs à bout, le cœur battant, l'envie de pleurer me saisissant, m'étreignant. De plus ; il fallait sur le champs, descendre faire la course. Ce que je ne faisais pas immédiatement, ce qui entraînait un long moment de discussion, de colère, de violence, tellement j'étais révolté de cette manière d'agir. Bien entendu, ma mère trouvait généralement la phrase qui faisait tout repartir : *Plutôt que de discuter, tu serais déjà revenu !* Ce qui engendrait un regain de colère de ma part. Je n'ai jamais pu supporter d'être ainsi dérangé sans cause réelle, profonde, durant mon travail. J'avais alors le sentiment aigu de la fuite du temps, du temps perdu, d'un effort inutile, réduit à néant. D'autant plus que j'ai toujours eu un grand besoin de silence, de calme pour travailler, afin de pouvoir fixer mon attention avec quelque profit. Afin de pouvoir me concentrer. A la moindre atteinte à ce calme, j'explose. Même maintenant ! ou lorsque j'écris, à la moindre interruption, j'ai le sentiment que l'idée va fuir, m'échapper, ce qui me procure une immédiate angoisse, qui s'ajoute déjà à celle de la peur de la page blanche. Ma mère ne comprenait pas mes réactions. Elle avait la chance d'avoir un très grand pouvoir de concentration, ce que je n'ai jamais eu, sans faire un effet, sans une préparation préalable, une mise en condition. Ainsi suis-je obligé de m'astreindre à une discipline très rigoureuse. Je ne travaille bien que le matin, aimant me lever tôt. Préparer ma chambre, faire ma toilette, déjeuner, sont autant de véhicules durant lesquels je prépare mon esprit, me met en condition. A huit heures et demie, je

dois me trouver à mon bureau, devant ma machine à écrire. Les quatre heures qui suivent sont alors délicieuses. J'ai la sensation de posséder le temps, de l'avoir devant moi, de pouvoir faire quelque chose. Malheur à moi si je suis dérangé, malheur à moi si je dois sortir le matin ; ensuite il m'est pratiquement impossible de me concentrer, à moins d'un effort surhumain qui me fit longtemps utiliser l'ortédrine ou le maxiton, lorsque je me trouve en face d'impératifs impossibles à remettre au lendemain. En effet, je suis très sensible au rythme de la vie extérieure, à ce que je vois, à ce que j'enregistre. Si je sors le matin, j'entre dans la vie, et son rythme me mange, me bouffe littéralement. Je ne puis plus rien faire qui soit un travail concentré.

Chaque jour est comme une sorte de glissement. Le matin, je suis en haut de la planche, à mesure que la journée s'écoule, je descends la pente doucement, mais sûrement. J'entre dans un nouveau rythme, celui des rendez-vous, des visites, des vernissages, des réceptions, des dîners, et au fur et à mesure, je remonte la pente sous l'excitation de l'alcool. A la fin de la soirée, je suis généralement très remonté, très mondain, apparemment, j'offre un aspect d'homme superficiel, qui boit la vie à pleine coupe, la mange à pleines dents.

A cette époque de ma jeunesse, je n'en étais pas encore à ce double rythme...Seul m'était nécessaire celui qui était utile à mon travail du moment. Malheureusement, si je parais vif, rapide dans la vie extérieure, j'ai la réflexion lente lorsque je veux atteindre la densité, le dépouillement, quand je veux atteindre au plus profond qu'il me soit possible de saisir. Cela je le savais d'instinct, d'autant plus que j'ai peu de mémoire, je dois assimiler physiologiquement un texte pour le retenir. Cela me jouera des tours, lorsque

j'étais comédien. Cependant, c'est souvent aussi un avantage.

Tout cela malgré mes explications parfois détendues, parfois sous l'effet de la colère, ma mère ne l'a jamais compris. Elle fut ainsi, la même immuablement, jusqu'à sa mort : impérative, autoritaire, Reine Mère régnant sur son fils comme sur un Etat... ! Elle me fit ainsi beaucoup de mal. Elle n'était pas à une contradiction près, me répétant toujours : *Fais donc comme Demaison, il s'astreint à quatre heures de travail par jour et écrit sa page quotidienne, après tu seras tranquille !*

André Demaison était un ami de mon oncle Joseph. Ils s'étaient connu en Casamance lorsque mon oncle y était en poste ; ils avaient toujours gardé des relations amicales. Ma mère, qui, consciemment, ne se rendait pas compte que c'était précisément mon plus cher désir, sabotait, elle-même cette tendance naturelle que j'avais en moi... !

La vie rue Tournefort s'organisait, le rythme habituel reprenait. Ma mère recevait ses amis à dîner, souvent le soir. Nous allions faire des visites-corbées le dimanche chez les uns, chez les autres. Les seules visites que j'aimais étaient les visites chez Madame Hamel-Joukov, qui était déjà une vieille dame, vivante comme il n'était pas possible - à quatre-vingts ans, elle repeignit tout son appartement -, mais je l'aimais beaucoup. Ma mère l'avait connue au laboratoire où elle aidait son mari Hamel qui était naturaliste, à la préparation de la conservation des plantes au Muséum. On voyait peu souvent Hamel ; toujours en déplacement. Durant la guerre, on le retrouva non loin de Paris, dans une forêt, le corps criblé de balles, abattu par les nazis.

Madame Hamel-Joukov était russe. Le samedi soir, dans son petit appartement de la rue du Faubourg-

Saint-Jacques, elle recevait tout ce qu'il pouvait exister de chauffeurs de taxis russes, anciens généraux de l'armée blanche, qui arrivaient les uns à la suite des autres, au fur et à mesure qu'ils terminaient leur service. Et là, autour d'un samovar, les conversations allaient bon train, avec vivacité tantôt en russe, tantôt en français, avec cette langue, cet accent savoureux, qu'avaient les vieux Russes. Il était bien-sûr, question de la Russie. Tous ces Russes blancs étaient en fait terriblement nationalistes, avant toute chose, et défendaient avec vigueur une Russie soviétique qu'ils avaient cependant fuit. C'étaient des Russes d'une autre époque, à l'accent chantant qu'avait la langue russe, avant la révolution d'Octobre. Mais ils parlaient aussi avec passion de la littérature Russe. C'était littéralement passionnant, de les voir s'exalter, analyser, citer. Ils étaient tels que j'imaginai les Russes au travers de mes lectures : D'impénitents bavards en perpétuelle analyse de la vie et de la mort, de la littérature et de la politique, de l'art de la religion. En eux, je retrouvais vivants des personnages de Tchekov, de Tolstoï, de Tourguenief, de Gogol ; tourmentés comme certains personnages de Dostoïevski. J'assistais à un véritable feu d'artifice intellectuel. A des sommets de passion.

Parfois l'écrivain Troubeskoï venait se joindre au groupe et la conversation se poursuivait, élargie, aussi magnifique. Trouberskoï alors collaborait avec les frères Tharaud. Il devait se suicider à l'entrée des Allemands à Paris en Juin 1940. triste période.

Comment oublier ces soirées si vivantes, si riches ! Elles m'apprirent par la sensibilité, à connaître ce qu'était la vieille Russie des Tsars, mais aussi la Russie éternelle. Cette atmosphère dense, remuante, animée par la personnalité hors du commun de Madame Hamel ; elle était pour moi, comme un déracinement,

comme un voyage dans un autre univers. Elle m'apprenait que si les hommes étaient semblables, ils étaient aussi, sous d'autres aspects : différents. Ces soirées ne firent que développer en moi l'envie de connaître les autres, de voyager ; la passion de savoir, celle aussi d'aimer. Sans doute, trouvais-je chez Madame Hamel un climat qui me convenait, dans lequel je me sentais à l'aise, dans lequel je me sentais vivre. Il me fallut attendre bien des années pour retrouver un climat semblable, y vivre, comme je le désirais de toutes mes forces.

Cette atmosphère, je la retrouvais, mais plus Tchekovienne, chez une amie de Madame Hamel, Mademoiselle Simon qui, elle, habitait rue d'Assas. Elle était devenue très slave d'esprit, avec un mélange français qui lui conférait un charme assez particulier. Lorsque je l'ai connue, elle avait, je crois me souvenir, déjà passé la soixantaine. Mais la conversation allait autour d'une tasse de thé, autour de la Russie. L'atmosphère était, chez elle, moins animée que chez Madame Hamel, mais suffisamment étrange pour que j'eusse eu toujours plaisir à aller chez elle.

Ces visites étaient pour moi, les seuls rayons de soleil humains de cette époque à Paris. Avec celles que faisait à la maison André Boutevin.

André Boutevin avait une passion pour ma grand-mère, qui avait été l'amie de la sienne à Toulouse. Chaque dimanche - il habitait alors rue Monge - il venait chercher ma grand-mère, pour l'amener faire une promenade, et là, avec elle, il évoquait ses souvenirs de jeunesse. Il le fit aussi lorsqu'il vint habiter, lui-même, rue Tournefort dans l'un des immeubles neufs, qui venait de se construire au coin de la rue du Pot-de-Fer. André était grand et maigre, de dix ans plus jeune que ma mère ; malheureusement sourd d'une oreille à la

suite d'une otite mal soignée. Visage fin, anguleux, il était agent d'assurance ; passait pour un original auprès de sa famille avec laquelle il n'était pas en très bon terme, et passait aussi pour être fort ladre. Je puis parfaitement m'inscrire en faux contre cette opinion. Jamais il n'hésita à me dépanner lorsque je faisais appel à lui, toujours avec une élégance rare. Il était très élégant également, dans sa manière de s'habiller. André était de santé fragile, ce qu'accusait sa silhouette longiligne : un homme silencieux, calme, détaché des choses, un peu mystérieux. Il avait une immense culture littéraire. Un raffinement intellectuel comme j'en ai rarement rencontré ; fréquentait alors assidûment Montparnasse et le Dôme ; souvent il écrivait un article dans les journaux de Montparnasse ; ils étaient toujours très fins, distingués et rares. Il avait commencé une carrière littéraire ; je crois que sa timidité malade, sa modestie, les réactions de la vie l'en écartèrent, mais selon moi, fut l'obsession de sa vie.

Nous étions naturellement très amis, car, avec moi, il pouvait parler de littérature et ma vocation naissante, l'émouvait. Aussi, m'était-il très favorable, savait m'écouter, comprendre mes plaintes, mon désespoir lorsque je lui parlais de mes rapports avec ma mère. Il fut longtemps un soutien amical, attentif, sûr, désintéressé.

Avant la guerre, il me fit connaître Carzou au Dôme, avec lequel il était très ami, et le resta, malgré, parfois les tiraillements entre les épouses respectives, qui les firent fâcher de temps à autre. Carzou était alors un peintre à tendance surréaliste, qui ne manquait pas de talent. J'ai toujours regretté qu'il se soit laissé aller à une certaine facilité esthétique. Malgré l'amitié que je lui porte toujours, j'évite de le rencontrer, n'ayant hélas, plus rien à lui dire ! Seule son inquiétude permanente

m'émeut encore.

A cette époque, connaître Carzou était pour moi, très important, même si j'ai suivis une autre ligne esthétique. J'ai toujours été reconnaissant à André de m'avoir, en quelque sorte, introduit dans ce qui, quelques années plus tard, deviendrait le milieu permanent dans lequel j'allais vivre.

Peu de temps avant la débâcle, André partit à Bordeaux où il ouvrit une agence d'assurance. Je l'y rencontrais une fois, ou deux à Paris quand il y venait. Puis pour sa santé, lui et sa femme partirent s'établir au 5 de la rue Dalpozzo à Nice, où il reprit un portefeuille d'assurance ; cela lui convenait très bien, étant quelque peu flémard, il lui suffisait d'entretenir le portefeuille pour vivre. Le reste du temps, il le passait à lire et à rédiger son journal. Nous restâmes en correspondance ; nous nous revîmes bien des années plus tard, après la guerre. J'y reviendrais.

Mon oncle Joseph montait tous les ans à Paris et à chaque fois, il nous invitait, ma mère et moi, à aller voir quelques pièces de théâtre. Mon oncle était un curieux personnage, très bon, très serviable, quelque peu brouillon, arrivant toujours chez lui, ou chez les amis, en apportant du ravitaillement, ne serait-ce que des pommes blettes dont il raffolait. Il avait préparé Polytechnique, puis avait abandonné la préparation de l'Ecole de la rue Descartes pour préparer les Travaux Publics. Après quoi, s'étant marié, il fut donc envoyé en Casamance, au Sénégal, y amenant ma tante. Celle-ci, malgré la domesticité dont elle jouissait, n'aimait pas l'Afrique ; elle repartit pour la France à la veille de la première guerre mondiale, avec mon cousin Pierre sous le bras, qui venait de naître. Mon oncle suivrait quelques temps après. Il le fit, en effet, mais le bateau sur lequel il avait embarqué, fut torpillé. Il se retrouva

perdu, au milieu de la mer ; s'en sorti... Par miracle ? De retour en France, il reprit ses fonctions, mais ma tante trouvant qu'être ingénieur des Travaux Publics ne suffisait pas, elle exigea qu'il prépara le concours des Ponts et chaussés, auquel du reste, il fut reçu ; fut alors nommé à Mende ; puis, en 1936, ingénieur en chef des Ponts en Avignon.

Cette année, nous allâmes au théâtre de l'Athénée, voir *La guerre de Troie n'aura pas lieu* de Giraudoux, mis en scène par Jouvet. Je me souviens que nous avons pris pour aller au théâtre, un de ces vieux G7, qui avaient fait la bataille de la Marne. Toute ma vie, je reverrai la montée de l'Avenue de l'Opéra, sans beaucoup de voitures, avec son éclairage éblouissant, ses zones d'ombres fabuleuses, cette impression de beauté folle, que j'éprouvais, de fascination que me donnait cette belle avenue, que terminait le non moins fabuleux, surréaliste et incroyable palais Garnier. J'ai longtemps après la guerre, cherché à retrouver cette sensation visuelle qui faisait que l'on appelait Paris : « ville lumière ». Je ne l'ai plus jamais retrouvé. Il est vrai qu'au lendemain de la guerre, on transforma l'éclairage, qui devint électrique. Un charme s'était rompu, je crois que je le regrette encore. Car, le Paris de cette époque fait bien partie de ma jeunesse, y reste encre indélébilement.

C'était la première fois que j'allais chez Jouvet. Je fus naturellement ébloui par les somptueux décors de Christian Bernard, les robes de Germaine Alix, l'élégance du texte, de la mise en scène. Bien que Jouvet et Dullin fissent tous deux partie du *Théâtre du Cartel*, et qu'ils vinssent de chez Copeau, leurs mises en scène étaient bien différentes. Leur physique également. Jouvet très grand, Dullin d'une taille très moyenne, encore accusée par ses rhumatismes déformants, qui l'obligeaient à se tenir hors de scène, cassé en deux, comme une équerre. A cause de sa taille, Jouvet n'aimait que les acteurs grands ! C'était du reste une nécessité de mise en scène. Dullin, lui, faisait la même chose, mais à son échelle. Giraudoux était devenu un auteur à la mode, aussi Jouvet pouvait-il compter sur quelques succès financiers, ce qui n'était presque jamais le cas de Dullin. C'était un théâtre bavard, tout de charme, finesse, légèreté, séduction. On ne s'ennuyait pas chez Jouvet, tout y était fait pour plaire. Pour trop plaire. Instinctivement, je me sentais plus proche de Dullin. Certes, j'étais séduit par la troupe de Jouvet, mais celle de Dullin m'apparaissait plus sobre, plus dépouillée, plus profondément humaine, plus vraie. Pour moi ; Jouvet et Giraudoux caractérisaient bien l'atmosphère de l'époque ; son côté un peu superficiel, et hautement

raffiné. Dullin allait plus loin, il était le théâtre de toujours ; impérissable, éternel.

Avec mon oncle, toujours, nous vîmes dans les années suivantes *Electre* et *Ondine*, et après-guerre ; *La Folle de Chaillot*. Et d'autres pièces encore.

Pour les vacances de Pâques, il m'invita en Avignon. Je découvrais avec délices, cette ville pleine de charme, avec ses remparts médiévaux, son Palais des Papes, son célèbre pont qui s'arrête en plein milieu du Rhône. Son atmosphère chaude de Provence, sa lumière chaleureuse. Nous rayonnâmes en voiture dans la région. Je découvris un coin de France qui est, sans doute, l'un des plus beaux. Je vis le Pont du Gard : fascinant, inquiétant. Je ne recommande pas à ceux qui ont le vertige, d'aller se promener à son sommet... ! Je vis Orange, son Arc-de-Triomphe, son théâtre. Tout pour moi était ravissement, et je pouvais toucher du doigt quelques-uns de ces vestiges romains qui m'impressionnaient tant. Enfin, je voyais vraiment pour la première fois, une autre région de France, après la Lozère qui me frappa moins, sans doute parce que j'étais plus jeune, autre que l'Ariège. Je revins ébloui à Paris.

Deux événements marquèrent cette saison, bien que je sois incapable d'en situer les dates avec certitude. L'un fut la disparition de Mermoz en plein Atlantique, à bord du *Croix-du-Sud*. Ce fut pour moi un véritable traumatisme, c'était comme un être proche qui disparaissait ainsi. J'en fus profondément ébranlé, et je me souviens encore des manchettes des journaux, annonçant sa disparition, suivie longtemps encore, les articles des uns, des autres, les plus invraisemblables, qui donnaient quelques raisons d'espérer. Et puis, tout retomba, dans le silence, on ne parla plus de Mermoz que comme d'un héros mort. Sa légende ne fit que croître. La vie continuait.

L'autre événement fut la floraison soudaine des tandems dans Paris. Le front populaire avait apporté les vacances payées et la joie que l'on pouvait lire sur le visage de ces couples en pantalon de golf sur leur tandems, partant pour aller voir la mer, à Deauville ou à Trouville, était en même temps une vision pittoresque, légère, simple, profonde, heureuse. Ce fut un très grand événement social. Moi qui allais en vacances chaque année, je n'en vis vraiment que le pittoresque. J'étais si loin de ces préoccupations... !

Avant les vacances, mes cousins d'Algérie, Pierrot, Jeannot et Henri, accompagnés de mon oncle, débarquèrent à Paris, avant d'aller à Sentaraille. Ils venaient rarement en France, mon oncle ayant toujours quelques empêchements, soit politiques, soit médicaux. Ils représentaient un peu pour moi une partie mythique de la famille, car, on en parlait toujours, on ne les voyait jamais. Ils furent tels que je l'imaginai : Vivants, spontanés, bronzés par le soleil d'Afrique, fraternels, sans détours, sans calculs, directs, heureux de vivre, ce qui contrastait tellement avec moi ; tourmenté, solitaire, renfermé, impatient, coléreux, nerveux, fébrile, angoissé. Ils étaient le soleil lui-même. Ce fut une grande joie de voir ces cousins. Nous visitâmes Paris ensemble, puis nous partîmes pour Sentaraille.

Ce furent les plus belles vacances que je passai à Sentaraille. Je grandissais, je venais d'avoir quatorze ans. J'étais un garçonnet maintenant, aussi je pouvais m'entendre avec des cousins qui avaient dix sept et vingt ans. C'était à la limite, mais à la bonne !

C'est à cette époque que l'on m'admit au tennis. Que l'on organisât de longues promenades dans la montagne. Elles furent, certes, durant des années toujours les mêmes. Nous allions jusqu'à Seintein, à une vingtaine de kilomètres de Sentaraille, au pied de la montagne, le der-

nier village où allaient la route et le tramway de mon grand-père. De là, nous cheminions en fils-indienne, pour rejoindre les mines de Seintein, plus loin encore, le lac d'Arain ; où nous pique-niquions, entourés des montagnes qui cernaient le lac ; un beau, grand lac, calme ou quelques années après, on construisit un barrage. La montagne était belle, les cimes souvent neigeuses, celles du Crabère ou du Mauberne, qui culminait à ... 2880 mètres. L'air pur, frais, l'atmosphère en même temps calme, inquiétante. Le site impressionnant. Quelques années plus tard, je serai tenté par l'escalade des cimes. Parfois aussi, l'après-midi, on allait à trois kilomètres de là, de l'autre côté de la route nationale , le long des chemins ombragés par de grands marronniers ou de grands chênes ; vers Antichan, un grand plateau nu, sur lequel paissaient quelques calmes troupeaux de moutons. On traversait le plateau pour redescendre par Saint-Lizier, d'où l'on s'en retournait, si l'heure était trop tardive. C'était une charmante promenade que je devais faire plus tard en voiture, lorsque le plateau d'Antichan fut devenu terrain d'aviation.

Naturellement, nous allions tous à Gaujac, également, où nous trouvions le même accueil chaleureux ; les disques succédaient aux disques, les repas à Gaujac ou à Sentaraille étaient gais, animés. Mon cousin d'Algérie ; Jean, le second, avait une jolie voix, imitait Tino Rossi et moi Charles Trénet. C'était un peu doucâtre, mais nous amusait. Nous allions aussi à toutes les fêtes des villages alentour, à Caumont sur la grande place, en face de l'église ; à Prat, au bord du lac du Salat, à Sainte-Croix au milieu du village, à Saint-Girons bien sûr, où le champs de Mars restait tout illuminé, bourré de jeux, d'orchestres, de lampions, de manèges, de voitures électriques avec lesquels nous nous poursuivions et nous heurtions à grands rires ; à

Taurignan-Castet, à Lorp, à Castillon. Mais nous aimions surtout les fêtes à Sentaraille et celles de Saint-Lizier. A Sentaraille la fête était organisée par l'un ou l'autre. Le matin de la fête, les musiciens qui jouaient sur la placette, à côté de l'église, venaient donner une aubade devant chaque maison, offraient le basilic, recevant en échange un petit billet, un verre de mousseux. Et puis, dans chaque maison, on préparait les merveilleuses croustades aux pommes, à la pâte si fine... On en échangeait de famille à famille, que nous mangions à pleines dents gourmandes. Il en était de même à Saint-Lizier, où Nanou avait une maison qui fut celle de son père, en face de la grand-place, tout en haut de la route raide et dure qui menait à la grande place de Saint-Lizier, près de sa belle église romane, ancien évêché. Nous dansions, ivres de jeunesse, sous les arbres, nous arrêtant pour boire une limonade à une échoppe, ou allant nous désaltérer dans la maison, tout en nous régaland de nouvelles et succulentes croustades. Tino Rossi, Reda Caire, Lucienne Boyer... hurlaient dans les haut-parleurs aux quatre coins de la place, nous dansions au rythme de *Tchi-Tchi*, *Katarineta bella tchi-tchi*, *Escouto l'amour taya*, *J'attendrai le jour et la nuit...J'attendrai...Il était un hameau au fond d'une clairière...* Moments de folie, ivresses pleines, ineffables de notre jeunesse. Heures heureuses qui n'allaient plus revenir. Savions-nous alors, que nous vivions les derniers moments de cette jeunesse merveilleusement heureuse de ces vacances 1938 ? Nous étions tous réunis...pour la dernière fois.

Mon oncle Pierre arriva enfin, pour passer quelques jours à Sentaraille, avant de ramener tout le monde, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, dans la lointaine Afrique. Mon oncle était d'une bonté, d'une humanité rare, et d'un grand charme, avec un sens de

l'humour qu'il savait pousser si loin qu'il fut, à ma connaissance, le seul Maire qui se soit permis de faire marcher, sa ville entière. Un jour, en effet, qu'un cirque était venu monter son chapiteau aux portes du SIG, en allant prendre ses cigarettes, se pencha imperturbable vers la buraliste et lui raconta, sous le sceau du secret, qu'un lion venait de s'échapper.

Naturellement, ce qu'il escomptait se produisit. Un quart d'heure après, les commerçants de Saint-Denis-du-Sig baissaient les rideaux de fer. La ville se vida, chacun rentrant chez soi, et l'on vint avertir Monsieur le Maire que...un lion s'était échappé du cirque... ! Dans les jours qui suivirent, comme il n'était pas en très bons rapports avec le vétérinaire de la ville, il chercha le moyen de lui faire une farce et la trouva. De la mairie, il lui téléphona pour l'informer qu'une panthère du cirque avait une rage de dents, qu'il lui demandait d'aller immédiatement la soigner. Ce fut, paraît-il, hilarant...Le vétérinaire ne voulait rien savoir, mais il devait obéir au Maire. Mon oncle fut parfaitement satisfait de sa petite supercherie. Il en fit d'autres, mais ce sont les seules dont je me souviens... !

Les jours s'écoulaient, heureux. Le mois d'Août avait été comme presque toujours avant la guerre, chaud et beau. Mais Septembre finissait. Mon oncle, ma tante Nadine, mes cousins, repartirent. Les nuages allaient s'amonceler et les grands drames... arriver.

La rentrée scolaire 1936-37 s'effectua sans histoire. J'avais été un peu triste cette fois-ci d'avoir dû quitter Sentaraille, mais de toute façon tout le monde était reparti ; Madeleine à Marseille, Pierre, Jean et Henri en Algérie, Odette à Pau. Seul petit événement dans cette habituelle diaspora, mes cousins, les frères Pierre et André arrivèrent à Paris pour préparer Normale ; Pierre à Louis-le-Grand, André à Henri IV. En même temps qu'Hypo-Khâgne, Pierre commençait une licence de philosophie, André une de lettres. Pour moi ce changement était assez agréable ; les dimanche devinrent plus animés. En effet, Pierre et André venaient déjeuner ces jours-là. Ma mère, qui avait un faible pour André dont elle était la marraine, préparait à chaque fois un énorme cassoulet toulousain, fort savoureux, car elle était une excellente cuisinière qui aimait de surcroît cuisiner -. Je l'ai vu se faire mijoter des petits plats pour elle toute seule - repas qui se terminaient généralement par une tarte tout aussi énorme, ou bien des crêpes. C'était toujours la bataille entre nous, le concours était celui qui mangerait la plus grosse part de gâteau, le plus grand nombre de crêpes. Un jour, Pierre parvint à en avaler une douzaine. Exploit qui, encore maintenant, me remplit d'admiration... ! Malheureusement je supportais mal cette nourriture trop riche, ma mère est restée toujours fidèle à une cuisine ancestrale, faite de sauce compliquée, savoureuse, mais indigeste pour notre généra-

tion ; après chaque repas j'étais obligé d'aller me reposer tant je me sentais mal. Je ne savais pas alors qu'en réalité j'étais sous le coup d'une crise d'appendicite aiguë, qui un jour faillit m'emporter.

Mais les dimanches devenaient gais, heureux. L'esprit fusait de toute part ; jusqu'à la guerre nous vécûmes au rythme khâgneux, fait de calambours plus ou moins tirés par les cheveux, de mise en boîte permanente à tous propos. Je ne pourrai jamais oublier cette période, ces dimanches délirants. Nous avions alors toute vie devant nous. Et mes cousins devinrent un peu pour moi comme des frères que je n'avais pas. Je regrette cette période de fraternité. Elle se transforma par la suite, parfois d'une manière moins fraternelle, au contraire de mes cousins d'Algérie, qui eux ne changèrent pas.

Pour ma part je rentrais à la Maison Universitaire, et je replongeais dans mon latin, mon français, avec trop de négligence dans les mathématiques.

En novembre ma grand-mère paternelle eut une subite attaque - cancer ou paralysie je ne sais au juste - ma mère partit immédiatement pour Saint-Girons, car, elle aimait beaucoup sa belle-mère, pour la soigner. Au début de décembre je perdais ma grand-mère d'un cancer. Le mur de ma jeunesse commençait à s'effriter. Mais je ne m'en rendais pas très bien compte. J'aimais cependant bien ma grand-mère. Sans doute m'en suis-je moins rendu-compte parce que je voyais surtout ma grand-mère maternelle ; je restais avec elle à Paris ; je ne vis pas ma grand-mère sur son lit de mort. Sa mort ainsi pour moi restait quelque chose d'abstrait, de lointain, que je ne réalisais pas.

Pour les vacances de Noël j'allais pour la première fois faire du ski dans les Vosges, au Lac blanc,

accompagné par Geneviève Achard qui venait également y passer quelques jours. C'était la première fois depuis Solréal que je revoyais la neige d'aussi près, mais ayant grandi je fus moins impressionné ; entre temps j'avais pris le sens des distances. Cependant je fus profondément heureux de me trouver au milieu des champs de neiges. J'étais descendu dans le refuge du ski-club de la Haute-Meurthe, qui sentait bon le bois frais., et où je couchais dans une sorte de dortoir qui était tout autre chose que celui que j'avais connu à Saint-Grégoire... ! Au moins celui-ci était-il gai ! Etant à l'époque très souple, je n'eus aucun mal à apprendre à skier sans professeur, par instinct. Je me souviens avoir appris dans la cuvette qui se trouvait en face de l'hôtel du Lac Blanc, sur une neige glacée, sans bâtons pour m'aider ; Après quelques bûches, mais sans gravité... ! Je fis également ce que l'on appelle aujourd'hui du ski alpin, faisant de longues promenades à travers la forêt de pins, suant, mais ravi. Je me souviens aussi que la nuit du premier de l'an, il y avait une fête à l'hôtel à laquelle les gens du refuge étaient conviés. J'y pris ma première cuite tellement carabiné qu'un camarade dût me raccompagner au refuge, pendant que sur le parcours je rendais tripes, boyaux. Ce fut la première, et non la dernière... !

Quand au ski ce fut la première et la dernière fois que j'en fis. Et si sous l'impulsion de ma seconde épouse, depuis une dizaine d'années j'ai le plaisir de retrouver chaque année les champs de neige, je n'ai plus osé rechausser des ski, de peur d'un accident.

Par contre durant des années je continuai à faire du patin à glace à la piscine Molitor, accompagné de mon premier flirt Simone Janet. J'avais fait du patin à roulette comme beaucoup de mes camarades entre le petit et le grand Luxembourg, rue Montaigne. Je me souviens que

je n'eus aucun mal à m'adapter au patin à glace et que Simone ne voulut jamais croire que je n'avais jamais fait de patin auparavant.

Après la mort de ma grand-mère, mon grand-père vint habiter avec nous. Brusquement, en mars, il voulut repartir à Saint-Girons pour régler des affaires. Ce même mois où je commençais à écrire les premières lignes de mon Journal ; j'étais encore dans ma quinzième année, il devint le « sablier du vent », il se poursuit et le restera si possible jusqu'à ce que je passe le Styx. Un mois après son départ, un télégramme nous annonçait brutalement que mon grand-père était mort d'une crise d'urémie foudroyante, la veille encore il avait fait une longue promenade dans la montagne comme à son habitude. Il n'avait pas survécu 6 mois à la mort de ma grand-mère. Nous partîmes immédiatement avec ma mère à Saint-Girons. Cette fois, la mort de mon grand-père que j'avais vu quelques semaines auparavant à la maison, fut pour moi un grand choc. Toute la ville était à son enterrement ; nous étions déjà au cimetière que la fin du cortège était encore dans l'église, or il y avait bien deux kilomètres de l'une à l'autre. J'ai raconté cet événement au début de ces Mémoires. Cette fois-ci je pris bien conscience qu'un grand pan du mur de ma jeunesse s'écroulait.

Je ne devais plus jamais séjourner dans la grande maison de la Place Aristide Briand.

Pour les vacances de Pâques, mon oncle Joseph et ma tante Antoinette encore en poste à Avignon m'invitèrent de nouveau à y aller. Je retrouvai la ville avec plaisir. Puis nous partîmes pour la côte d'Azur. Ce fut un voyage éblouissant. Je me souviens encore de l'air agréablement chaud qui s'engouffrait par les vitres de la voiture, cette terre rouge, chaude que nous traversions et surtout, surtout, à mesure que nous nous rapprochions

de la mer, ce ciel qui comme un grand nuage devenait indigo, couleur de mer. A mesure que nous avançons nous étions de plus en plus baigné par ce ciel qui nous enveloppait, nous cernait de toutes parts. C'était une sensation comme jamais auparavant je n'en avais eu. J'étais dans une excitation extrême, attendais de voir la mer avec une impatience fébrile, trouvais que la voiture n'allait pas assez vite, et en même temps j'éprouvais une sensation délicieuse d'attente. Et puis brusquement à travers les arbres, dans une trouée, la mer subitement apparue, chaude et indigo comme le ciel. Ciel et mer réunis à l'horizon. J'éprouvai un grand élan intérieur. Mon cœur battait à se rompre, j'étais tout chaud, tout envahi par ce que je voyais se préciser au fur et à mesure que nous avançons. C'était une grande force qui montait en moi, comme un Himalaya, m'enveloppant tout entier. Ce fut une vision, un bonheur parfait. Lorsque nous atteignîmes le petit port de Bandol, je restais muet devant tant de beauté. Abasourdi. Incapable de dire un mot. Je buvais des yeux ce petit port si simple, je regardais un vieux matelot assis sur une bitte d'amarrage, fumant sa pipe, le nez perdu sur l'horizon. Seul. C'était à l'époque où la côte d'Azur n'était pas encore envahie par la foule. Il n'y avait pratiquement pas d'estivants brillants, mal élevés. Il n'y avait que ceux qui possédait une de ces belles villas qui entouraient la ville. Tout était calme, le soleil chaud de la côte d'Azur faisait miroiter les vagues. Que c'était beau ! Quel havre de paix, séduction, beauté, simplicité, dans une atmosphère chaude de bien-être.

Un vague parent était régisseur d'une grande propriété près de Léoube. Nous couchâmes ce soir là dans la grande et belle villa entourée de pins au bord de la mer. Une villa de rêve comme seulement on en voyait au cinéma. Tout y était raffiné, riche, de bon goût,

luxueux, de classe. Mon bonheur était intense. Jamais je n'oublierai ce premier contact avec la Côte d'Azur. Je n'y revint qu'après guerre. Tout avait changé.

Nous poursuivîmes notre voyage jusqu'à Saint-Tropez, puis regagnâmes Avignon, Moi le cœur gonflé d'amour, de bonheur, de joie, de ravissement. Cette sensation, me poursuit encore aujourd'hui. Elle fut une des plus belles que j'ai éprouvé devant la nature. Et dès lors je savais que j'aimais la mer. *Cette mer mille fois recommencée!* que j'ai un besoin physique de retrouver chaque année.

De retour à Paris pour le troisième trimestre, j'allais encore quelques fois en sortie avec les Eclaireurs de France dont je faisais partis depuis février. Je ne sais du reste pourquoi j'eus la fantaisie de faire parti de cette collectivité. Je pense que j'ai été séduit par l'uniforme... ! Et puis, j'étais tellement fantaisiste... ! Disait-on dans la famille. Faisant parti de la patrouille des Loutres, bien vite j'eus assez de cette ambiance pré-militaire qui ne me convenait pas du tout. A la fin de l'année, j'avais laissé tombé. Heureux d'être sorti de cette sorte d'enrégimentement... !

Mon oncle vint à Paris pour visiter l'exposition Universelle et nous allâmes naturellement au théâtre. Ce fut *Electre* de Giraudoux, chez Jouvet. De l'exposition je ne me souviens que des pavillons de l'URSS surmonté d'une énorme statue réaliste-socialiste qui représentait une femme brandissant la faucille et le marteau, et du pavillon Allemand tout aussi démentiel qui lui faisait face, de part et d'autre d'un nouveau Palais de Chaillot, tout aussi gigantesque que l'on avait édifié à l'emplacement, avec des structures, de l'ancien Trocadéro au style baroque, délirant, construit pour l'exposition universelle de 1878. Papiers sales jonchant le sol. Foule grouillante. C'est tout ce qui m'en reste, si ce n'est

l'énorme publicité lumineuse pour Citroën qui s'allumait et s'éteignait du haut en bas de la tour Eiffel.

A la fin de l'année scolaire je partais comme chaque année à Sentaraille ; au mois de septembre je partis passer un mois en Angleterre.

Je ne sais avec qui j'y suis parti, car, je doute fort y être allé seul pour la première fois. Je sais seulement que je pris le train à la gare Saint-Lazare pour Dieppe, puis le bateau pour Newhaven. C'était la première fois aussi que je traversais la Normandie si différente de la Lozère, des Pyrénées, de la Provence, de la Côte d'Azur. Il y avait de grandes prairies vertes qui s'étendaient à perte de vue, sur lesquelles les troupeaux de vaches paissaient tranquillement, ou distraitement posés sur leur ventre, pattes repliées, œil en l'air. Tout de suite je remarquais que les vaches normandes étaient bien plus belles, propres que nos vaches pyrénéennes au poils marron, crottées. La lumière aussi était plus diffuse ; le ciel paraissait plus large, plus grand. Le train arrivait dans le port de Dieppe, presque devant le bateau. Là, montait un air salé ; plus frais du large qui m'imprégna immédiatement, je le humais avec délice. Cependant la mer était plus grise que sur la côte d'azur, plus nerveuse, plus agitée aussi. Monté sur le bateau, j'écoutais le clapotis de l'eau contre la coque, et à quelques encablures le bord du quai, le train arrêté non loin. Tout était changé, l'air était vif, l'espace plus large, l'aventure largement ouverte. Mon cœur battait, j'allais dans un pays où l'on ne parlait pas ma langue, que je connaissais, mais qui m'inquiétait un peu. La nouveauté m'a toujours angoissée. L'inconnu. Les départs pour ailleurs m'ont toujours rempli de panique, même aujourd'hui où j'ai beaucoup, voyagé ! Cependant j'ai toujours aussi mis un point d'honneur à surmonter ma peur, à m'en moquer, à la dépasser, je n'ai

jamais, sauf deux fois dans ma vie, hésité à partir vers cet ailleurs attirant et angoissant à la fois. Tout départ au loin est en même temps une exaltation des sens et de l'esprit mêlée d'une ombre d'inquiétude en face de cet inconnu qui nous attends. Mais chez moi l'attrait de l'ailleurs a toujours été le plus fort. Plus fort que ma peur, plus fort que mon angoisse.

La traversée Dieppe-Newhaven n'est pas longue. Je ne sais quel temps il faisait en mer ; je sais seulement que longtemps les mouettes nous accompagnèrent sur la mer grise, pendant que penché à la rambarde, je regardais inlassablement les vagues se casser sur la coque du bateau, tentais d'apercevoir les côtes de cette Angleterre inconnue, qui surgissaient petit à petit, crayeuses, rectilignes. Première traversée en bateau, assez agréable du départ pour la grande aventure, sans souci du tangage ni du roulis qui bien au contraire donnait à ce sentiment une réalité plus aiguë.

Nous accostâmes à Newhaven. Là un train était en partance près du quai pour Londres. Je découvrais dès le pied sur le sol anglais une atmosphère bien différente de celle de la France. Tout y était calme. Le vert des prairies plus vert que celui de la Normandie. Une sorte de poésie étrange semblait imprégner chaque maison, chaque rue, l'air lui-même. Insolite, étrange, telle m'apparut l'Angleterre. Tout paraissait plus ordonné qu'en France, petites maisons au bord de la ligne du chemin de fer. Avec de petits jardins devant la porte. Par contre vers l'arrivée à Londres, ces charmants cottages firent place à un monstrueux serpent de maisons se tenant les unes les autres, toutes semblables, de couleur marron, tristes. Vue du train, il en émanait une respiration, sorte de force industrielle.

Nous traversâmes rapidement Londres pour prendre le train qui nous amenait à Ipswich, capitale

du comté de Suffolk, située au fond de l'estuaire de l'Orwell. Je découvris une petite ville aux vieilles maisons délicieuses. Non moins était celle qu'habitait les Cheubb et leurs deux enfants, qui allaient devenir pendant quelques semaines mes petits camarades de jeux. Je fus surpris de trouver au premier étage de la maison un délicieux living-room avec une large baie vitrée qui s'arrondissait à l'extérieur, comme sont souvent les maisons anglaises. Je passais là des jours charmants, où j'étais bien obligé de parler anglais, personne dans la maison ne connaissant le français ! Une seule fois les Cheubb m'amènèrent voir Londres. Nous y allâmes en voiture et ce qui est typiquement anglais, nous pique-niquâmes dans le jardin zoologiques, de sandwich au bon pain de mie, fourrés de feuilles de salades ou de tomates coupées, au bord de la fosse aux serpents. Moi qui avait une sainte horreur des serpents, je fus bien servis... ! Mais naturellement n'osais rien dire.

Je ne me souviens plus de ce que je vis à Londres cette année en dehors du parc zoologique. Sans doute le Parlement, La Tamise, Buckingham, Trafalgar Square, etc. C'est l'année suivante que j'aurai une réelle sensation de Londres.

Lorsque mon séjour se termina, je regagnais directement PARIS pour entamer la nouvelle année scolaire. Rien de spéciale ne se passa durant ce trimestre. Du moins ne m'en reste-t-il rien.

Ce fut au début du deuxième trimestre qu'un fait nouveau se produisit. Ma mère m'annonça que je devais passer un examen de passage à Henri IV pour entrer en 3ème. Je le passai dans une classe bondée d'élèves turbulents, du moins en ce qui concernait la classe de français et de latin. Je fus reçu. C'est ainsi qu'en ce début de 1937, j'entrais au Lycée dont je garde le plus merveilleux souvenir, parce que l'esprit qui existait à H. IV était bien différent de tout ce que j'avais connu à ce jour. Il y régnait en effet une liberté totale, un esprit frondeur permanent, mais aussi beaucoup d'intelligence, de subtilité chez les camarades, de valeur chez les professeurs. Malheureusement notre classe de Français-Latin était trop fournie en élèves ; notre professeur Guérin que nous appelions je ne sais pourquoi Bidecul, nous faisait des cours d'un tel niveau qu'il ne pouvait obtenir une discipline quelle qu'elle fut. Du reste je crois que cela lui était égal, il laissait faire, le principe d'H. IV était que ceux qui voulaient travailler, travaillaient, les autres faisaient ce qu'ils voulaient. Personne ne leur demandait quoi que ce soit. Après tout ils étaient responsables d'eux-mêmes : C'était le principe du lycée. Le surgé Pastor s'occupait beaucoup plus de courses de chevaux que de discipline... ! Je garde d'H. IV le sentiment d'une folie douce, permanente, mais heureuse. C'est d'H. IV que je garde cependant le souvenir le plus cuisant, le plus vexant. Un jour que Bidecul n'avait pu faire la classe, il fut remplacé par un pion du lycée, une sorte de grande balèze, forte, le nez

chaussé de grosses lunettes d'écailles. Il répondait au nom de Charles Exbrayat ... ! Ne sachant quoi faire de nous, il nous proposa d'écrire un poème, puis de le lire à haute voix. Je fis le mien. Le premier. C'était un poème en vers libres qui racontait les sentiments d'un homme allant se suicider, se jeter dans le fleuve. Je ne savais pas alors que je racontais sans le savoir la mort de mon propre père. Lorsque mon tour vint, tremblant je lisais mon poème avec toute l'émotion que j'avais éprouvé en l'écrivant. Le verdict d'Exbrayat tomba, cinglant. - *Ce n'est pas vous qui renouvellerez la poésie française !* J'en fus profondément mortifié, vexé, atteint, et une grande onde de désespoir parcourut mon corps. Je n'ai jamais pardonné cette phrase à Exbrayat ; les années qui suivirent me le rendirent encore plus antipathique. En effet, sous l'occupation il devint le chantre du retour à la terre prônée par Pétain et Vichy. Il commit un certain nombre de romans dans cet esprit, avant de devenir Directeur de la collection du Masque et d'écrire des romans policiers ou d'espionnage d'une rare indigence.

Peut-être avait-il raison. Il n'avait pas à le dire d'une manière aussi brutale, définitive. De même la même année eus-je beaucoup de mal à pardonner une petite phrase innocente, sans arrière pensée, quant on la connaît, qu'eut Nanou un beau dimanche à la maison.

Nanou et Jean Molle-Rives montaient parfois à Paris au cours de l'année, venant de Pau.

Nanou était très amie avec une romancière à la mode à l'époque, d'origine orientale, Turque ou Egyptienne, je ne sais plus, qui écrivait des romans d'aventures sentimentales, répondant au nom de Myriam Harry Elle avait adopté un jeune peintre Egyptien qu'elle avait surnommé Fafa. Il fit du reste le portrait de ma cousine Odette. Lorsque Nanou parlait

d'eux avec son enthousiasme habituel, j'avais un désir fou de les connaître, de pénétrer dans l'appartement d'un écrivain, celui-ci eut-il été de second ordre. Ce dimanche, Nanou était invitée à passer l'après-midi chez Myriam Harry avec moi. Mais Nanou croyant bien faire, invita aussi mon cousin Pierre à ma place en me disant :

- Pierre est plus grand et toi l'art ne t'intéresse pas ...

Ce fut une grande onde de choc qui parcourut tout mon corps. Ils partirent. J'allais m'écrouler sur mon lit, pleurant toutes les larmes de mon corps. Ce fut un immense désespoir. L'art, je le sentais était précisément tout ce qui comptait pour moi. Cette blessure faite innocemment ne s'est jamais entièrement fermée, bien que pardonnée depuis longtemps. Je n'ai jamais vu de ma vie, ni Myriam Harry, ni le dénommé prince égyptien Fafa...Ce qui m'est bien indifférent maintenant étant donné les options romanesques de la romancière et le style du Prince...

Le grand souffle de la liberté passa en moi en ce troisième trimestre scolaire. Dans quelques mois j'allais avoir 16 ans. J'étais assez grand pour mon âge, paraissant plus âgé que mon âge réel. J'étais abominablement en retard dans mes études. J'en éprouvais un complexe que rien ne parvenait à palier. Ce n'est pas que je n'aimais pas les études. Mais mon manque de mémoire d'une part et l'atmosphère qui régnait à la maison, avec ces scènes violentes, permanentes avec ma mère, me laissait en permanence anéanti, dans un désespoir profond, une envie de suicide qui ne me lâchait pas. J'étais dans un tunnel noir qui n'en finissait pas. La nuit, chaque nuit il me semblait que je tombais, tombais dans un puit sans fond. La mort me hantait à chaque instant que je me trouvais seul. J'étais comme ligoté, incapable

de réagir. Tout me fuyait entre les doigts. Je ne trouvais le repos que dans la lecture et le rêve. J'avais honte de ne pas être aussi brillant que mes cousins ou ma cousine Madeleine. Honte d'autant plus que je savais me montrer très brillant au cours des conversations. Mais c'était avec les grandes personnes. Il y avait en moi un mélange d'immatunité scolaire et de maturité humaine. Curieux mélange. Je ne parvenais pas à respecter des professeurs qui souvent ne faisaient qu'ânonner leur cours, sans originalité, les répétant avec lassitude et ennui à chaque nouvelle année. Pas un qui eut une petite étincelle d'originalité, de vie. Leur méthode d'enseignement ne s'adressait qu'aux bonnes éponges. Je n'en étais pas une. Je voulais comprendre ce que j'apprenais, non ingurgiter comme une oie.

Les grandes personnes se perdaient en conjectures à mon endroit. Je savais parler en adulte de littérature, théâtre, d'Art, de la vie même. Avoir des idées originales, des points de vue personnels. J'avais une sensibilité exacerbée. J'étais riche d'un énorme bagage intellectuel que je m'étais fait seul ; en profondeur. D'où l'écart. J'étais trop en avance sur certains points, trop en retard en ce qui concernait les sciences mathématiques en particulier. Ma mère était désespérée. Certains de mes amis inquiets, d'autres subjugués par ma maturité, affirmaient qu'il fallait absolument me faire confiance. Je vivais entre deux extrêmes, à l'extérieur comme à l'intérieur de moi-même.

Sans doute cela vint-il du climat de liberté qui régnait à H. IV. Mais au début de ce mois de mai 36 je découvrais avec intensité le Luxembourg, et plus encore le Boul'mich que cependant je fréquentais assidûment depuis l'année de la dissolution des ligues. Je passais dès lors toutes mes journées tant au Luxembourg que sur le Boulevard Saint-Michel que je remontais et

descendais parfois vingt fois de suite, allant du Capoulade au Cinéma Saint-Michel, parfois seulement jusqu'aux Thermes de Cluny, Boulevard Saint-Germain.

Au Luxembourg je retrouvais une bande de camarades, étudiants pour la plupart. J'y retrouvais entre autres Nadine Lefébure qui déjà écrivait, sa sœur Christiane et d'autres encore dont j'ai oublié le nom, hormis Jacques Bravard d'Albiez. Que tous trois je vois encore de temps à autres. Je voyais moins les frères Gauthier - ce fut par contre intensément après guerre -. Au Luxembourg, nous humions l'air libre qui y circulait. La fraîcheur que dispensait les arbres sous lesquels nous nous asseyons en cherchant toujours à tromper la pauvre chaisière en lui sortant une pile de billets périmés pour tenter de ne pas payer nos fauteuils. Nos lieux de rendez-vous étaient toujours à quelques pas de la statue de Marie Stuart, soit sous les arbres, soit près de la balustrade. Et nous devisions, devisions, l'ironie permanente, toujours prêts à faire un bon mot ; parfois cruelle sur un quidam qui avait la malchance de passer à nos côtés. Nous lisions beaucoup et la littérature était souvent le sujet de nos conversations, nous nous sentions étrangement frères, étrangement semblables ; étions heureux ensembles. Sous le soleil d'un de ces mois de mai merveilleux du Paris d'avant guerre, nous nous rapprochions face à une inquiétude qui étaient au fond de nous mais que nous n'avouions pas. Nous n'étions plus des enfants, nous n'étions pas des adultes. Nous faisons parti de ce Ghetto que les parents ne comprenaient plus. Nous étions d'une autre génération, avec nos problèmes, nos angoisses, nous reformions une société à notre image. Nous semblions insouciant, nous l'étions parfois bien sûr, mais ce n'était qu'une apparence. Aux jeux de l'esprit succédait souvent la gravité d'être, arrivant dans un monde qui ne nous appartenait pas. Auquel

nous n'avions pas le droit de prendre part. Dont les grandes personnes nous avaient exclus. Qui se livraient à des jeux byzantins, prenaient une bien mauvaise tournure. Nous le sentions. Mais nous étions sans pouvoirs. Nous ne comptons pas dans ce monde des adultes dont nous allions être les victimes.

Les adultes eux s'amusaient aux rallyes à travers Paris, organisés par « L'os à moelle » de Pierre Dac. On découvrait des appartements dans lesquels une certaine société se livrait à des « drogue party » ou à des partouzes et ce derrière certaine boutique de couture de ce boulevard Saint-Michel que nous hantions sans rien voir. Alors que nous nous livrions, du moins dans mon groupe, à d'innocentes surprises-parties, assortis de gentils flirts. Il y avait en nous une certaine pureté qui voulait que nous nous sentions étrangers à ce monde de scandales dont les journaux étaient pleins. Nos seuls jeux un peu moins innocents étaient au moment des monômes qui clôturaient les épreuves du bac, d'aller semer la pagaïe dans certaines maisons de la rue Monsieur-le-Prince, de Montparnasse, ou grande luxe d'aller même jusqu'au Sphinx... !

C'était l'époque également où nous restions assis au Dupont-Latin devant un café crème que nous prenions à cinq ou six ; l'époque où prenant un café au bar de la même brasserie nous plongeions la main en vitesse dans la réserve de croissants pour en chiper un ou deux. Ou encore quand nous procédions de la même manière de l'autre côté de la rue chez le pâtissier Marcuso, maintenant remplacé par une boutique de mode.

Ce n'était pas méchant. Simplement un jeu... ! Et vers la fin de l'année scolaire, nous descendions au Boléro, rue Royer Collard, dans la cave, l'une des premières du quartier, dans laquelle les frères Salvador

jouaient de la guitare et chantaient des chansons qu'ils composaient. Nos copains. Cave qui appartenait à Nathan, le producteur de cinéma. J'y allais alors avec un petit flirt qui s'appelait Blanche. C'était une gentille fille blonde, qui elle aussi aimait s'amuser comme nous.

Avec d'autres camarades nous nous livrions à d'autres jeux boulevard Saint-Michel. Cela n'allait jamais loin. Mais l'arrière pensée était plus caractérisée.

J'ai raconté que très jeune les problèmes sexuels me tourmentaient. Le Boul'Mich était à ce point de vu une école de défoulement étonnant. Depuis 1936, j'apprenais à devenir un parfait dragueur ! Certes il y avait le jeu. Enquiquiner les filles qui passaient. Trouver de nouvelles camarades. Nous nous mettions à deux ou trois, accostions toutes les jeunes et jolies filles que nous pouvions rencontrer ; trois ce n'était pas très grave, nous faisons ainsi une bonne vingtaine de victimes dans un après-midi... ! Lorsque nous commençâmes à nous mettre seulement à deux, le but fut moins innocent ! Pour ma part ma timidité voulait que je n'osais jamais parler le premier. Sans doute parce que j'étais plus que mon acolyte conscient du mystère que représentait une personne du sexe opposé, très hanté par l'amour, sexuellement, sentimentalement. Pour moi les deux étaient indissociables ; l'épanouissement ne pouvait se faire que si les deux existaient. De plus j'avais un grand besoin d'amour et de tendresse. Je cherchais ailleurs ce que je voulais chez moi, tant à la tendresse comme à la compréhension. Peut-être voulais-je aussi quelque admiration, je ne sais de quoi, mais je comprenais obscurément que l'amour en est souvent la base. Bien entendu ce n'était pas la bonne méthode pour y parvenir ! Je n'en poursuivais pas moins , sous des dehors de jeu cette quête assoiffée. Peut-être sentais-je aussi obscurément qu'un jour je me rendrai compte que

je devais tout aux femmes ; que c'étaient elles qui m'apprendraient à vivre.

Littéralement déchaîné ; sentant que j'avais moins d'assurance que mon camarade, je ne prenais la parole que lorsque je sentais chez la jeune fille visée un courant de sympathie pour moi. Cela me réussissais assez bien ; c'est souvent moi qui obtenais des rendez-vous, au grand dépit de mon camarade. Parfois les filles, lorsqu'elles étaient deux, donnaient un rendez-vous à l'un et à l'autre, et généralement ne venaient pas. C'était de bonne guerre, sans doute, ma timidité, ma manière moins brutale d'agir faisait que les filles venaient à mes rendez-vous. Cela n'allait jamais plus loin que le simple flirt. Un café quelque part, une séance de cinéma, une promenade. Un moment charmant passé en compagnie d'un être nouveau que l'on découvre, qui allait jusqu'à se laisser embrasser. Le temps d'une espérance, toujours déçue. Mais c'est ainsi que je commençais au quartier à me faire une réputation de Don Juan... ! L'imagination est grande chez les jeunes et l'on croyait que j'avais de nombreuses conquêtes réalisées. Je laissais dire, cela me flattait... ! Je dus attendre pour réussir l'année 1942, encore que je fus choisi, alors que je croyais avoir conquis moi-même... !

A partir de 1942, les choses en effet commencèrent à changer dans ce domaine. Mais ce fut tout d'abord un dur apprentissage. Ce n'est qu'au lendemain de la guerre que ma vraie vie de pauvre Don Juan commença, vraiment.

En tout cas, merci Colette, Simone, Ginette, Geneviève, Paule, Janine, Andrée, Estelle, Françoise, Suzanne, Michèle, dont les noms reviennent souvent dans un vieil agenda retrouvé de ce début d'année 1938, Vous dont les noms de familles ne me disent plus rien.

Vous dont je ne retrouve plus le visage, mais qui m'avaient fait passer des heures merveilleuses en votre compagnie, tendre, amoureuse, espiègle ou ironique ; me permettant de rêver, croire, espérer. Vous qui m'avait permis, sans vous en apercevoir, de croire et d'espérer dans la vie. Merci à vous toutes. Aucune de vous n'agit en garce. La vie simplement nous traversait de part en part avec son long cortège déjà de petites souffrances, de grandes espérances. Nous étions tous comme de grands oiseaux à la recherche d'un havre ou d'une bouée. Nous découvrions la vie, le jeu de l'amour, avant de connaître celui de la mort. Nous étions faciles, tendres. Vous ne vous donniez pas par sûr instinct ; vous aviez raison. Sans doute à cause de cela ais-je poursuivi mon rêve et ais-je fini par le réaliser, un jour, bien plus tard.

Merveilleux mois, où j'ai laissé le meilleur de mes années d'avant-guerre. Ces longues séances de cinéma passées au Cluny Palace, qui à ce moment ne comportait qu'une immense et grande salle dans laquelle nous allions flirter, où nous nous présentions à la caisse, munis d'un paquet de flèches en papier que la caissière qui nous connaissait, exigeait contre une entrée gratuite ! - Nous avions eu l'idée à quelques uns de bombarder l'écran d'une bataille de flèche en papier dans les moments les plus dramatiques des films-. Gentils garnements que nous étions -. Merveilleux Cluny Palace où l'on passait trois films d'affilés, où nous restions ainsi toute la journée ! A sécher nos cours avec désinvolture !

J'ai négligé de parler de cinéma depuis que j'écris ses souvenirs, mais à quoi bon ! J'avais dû y aller pour la première fois avec ma grand-mère, à Vitry qui se trouvait derrière le pont du chemin de fer. C'était encore l'époque du film muet et une pianiste sous l'écran

accompagnait l'action en tapant sur son instrument. C'était s'il m'en souviens un film sur la tragédie du Titanic avec ses passagers ou bien encore le Napoléon d'Abel Gance. A quoi bon ! J'avais tout vu de René Clair à Feyder, de Renoir à Eiseinstein, de Duvivier à Gremillon, de Pabst à Pagnol, de Carné à Cappa. Tout ce qu'il fallait avoir vu pour une culture cinématographique, car l'idée de la distraction au cinéma ne me viendra que lorsque, après-guerre, parfois fatigué des films qui pensent, je vais consciemment voir un film policier ou un western. Encore qu'il y ait de remarquable westerns, tels *Le train sifflera trois fois* de Fred Zinneman, avec un admirable Gary Cooper. Un film que j'ai bien du voir quatre ou cinq fois... !

Mais à cette époque la comédie américaine, avec des William Powel ou des Myrna Loy, des Katherine Hepburn ou des Cary Grant, avait bien du charme aussi... !

Naturellement mon oncle Joseph comme chaque année monta à Paris. Cette année je me souviens qu'avec mon cousin André, nous allâmes au Théâtre Montparnasse chez Baty voir *Madame Capet* de Marcelle Maurette et aux Mathurins, chez les Pitoëff, *La Sauvage*, d'Anouilh. C'était la première fois que je voyais une mise en scène de Baty, comme de Georges Pitoëff.

Comme Jovet, Baty était très axé sur la présentation visuelle, sur le décor, qu'il aimait assez somptueux. Je remarquais le fait ; m'empressais d'oublier la pièce de Marcelle Maurette, à l'exception de l'interprétation et de la diction d'une comédienne étrange : Marguerite Jamois. Par contre l'interprétation de *La Sauvage* par les Pitoëff fut pour moi un grand choc. Jamais je ne pourrais oublier, les accords douloureux de cette petite bonne femme à l'accent slave qu'était

Ludmilla, à laquelle je devrais plus tard l'une de mes plus grande joie d'auteur. Elle était toute de tension. Toute de frémissement ; portait la vie en elle avec une intensité, une telle force, une telle puissance intérieure qu'elle explosait littéralement sur la scène.

Quant à Georges, avec son physique tenant du monstre de Frankenstein, son accent russe rocailleux, dont il n'avait pu se débarrasser, il était impressionnant de densité. Jamais je n'avais vu au théâtre, une telle passion profonde, un tel déchirement douloureux. Une telle présence qui m'empoignait aux entrailles, me laissant muet d'émotion. La découverte des Pitoëff, comme celle de Dullin furent mes plus grands moments. A seize ans déjà j'avais la chance d'avoir vu et entendu les plus grands hommes du théâtre en français. Mais la rigueur passionnelle que surent m'inspirer les Pitoëff et Dullin me joua plus tard bien des tours que du reste, il m'est encore aujourd'hui impossible de regretter.

Les vacances arrivaient. Mon cousin André qui n'avaient pas encore tout à fait dix neuf ans, avait été admissible à Normal, mais épuisé par l'effort s'était évanoui à l'oral et n'avait pu poursuivre les épreuves. Pierre avait, lui, raté l'admissibilité. Il avait trois ans de plus que son frère ; avait été aussi en retard que moi dans ses études, ce qui ne l'empêchait pas de préparer Normal, de poursuivre sa licence de philo et l'agrégation. J'étais obsédé par André qui avait passé son 1er bac à 15 ans. Il avait fallu une dispense. C'était vraiment le grand crac de la famille. Longtemps ce fut une ombre pour moi, d'autant qu'on me le montrait toujours en exemple, en se gardant bien de me dire que Pierre avait fait des études qui avaient donné quelques inquiétudes à ses parents.

Je gagnais Sentaraille, juste au moment de la première mobilisation. On rappelait les réservistes. Mes

cousins d'Algérie : Pierrot, Jeannot, Henri, fils de mon oncle, président du Conseil général du département d'Oran, partirent rapidement à Saint-Denis-du-Sig. Je ne devais plus revoir mon oncle vivant. Les trains étaient pleins de soldats qui regagnaient leur caserne. L'atmosphère était lourde. La population tendue. Au mois de mars dernier, Hitler avait envahi l'Autriche ; personne n'avait bougé en Europe. Tout allait mal. On était en pleine guerre civile en Espagne. Allemands et Russes au travers des deux camps testaient leurs armes. La France avait peur. Tout lui échappait. J'éprouvais pour ma part une angoisse qui s'ajoutait déjà à mon angoisse naturelle. Je sentais le monde basculer autour de moi ; éprouvais le besoin obsessionnel de me marier avant que tout soit consommé. Mais épouser qui ? Malgré mes nombreux flirts il ne pouvait en être question. Ce n'était qu'un problème de moi à moi. Une obsession. Le désir de vivre un peu ma vie personnelle avant le grand cataclysme, car, je ne doutais pas qu'il allait se produire inéluctablement.

Moi aussi j'avais peur.

C'est dans ces conditions qu'à la fin de Juillet, je partis pour l'Angleterre pour la seconde fois. Je n'allais pas chez les Cheubb, mais chez les Taylor qui habitaient le Yorkshire. Je ne me souviens plus de quelle manière j'avais connu Raymond le fils unique des Taylor. Ma mère n'est plus là pour me le dire, et il y a longtemps que je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis la disparition de ma mère.

Comme l'année précédente, je partais pour Dieppe, puis Newheven. Arrivé à Londres -j'étais cette fois-ci parti seul- non sans angoisse. Je devais changer de gare, aller de Victoria à King's Cross, pour prendre le train qui m'amènerait à Leeds où l'on viendrait m'attendre. J'arrivai à Londres tout à fait naturellement, et,

cherchais immédiatement l'autobus, un de ces grands bus anglais rouge, à impériale, qui me conduirait jusqu'à King's Cross. Malheureusement, c'était un jour de fête à Londres et j'attendais vainement le bus à l'endroit adéquat. J'attendais longtemps, ma valise à la main, lorsqu'un immense Bobby, digne, imposant, vint me demander ce que j'attendais là. Je le lui expliquais. Il me dit alors qu'il n'y aurait plus de bus à cette heure, à cause de ce jour de congé. Dépité. Inquiet. Je ne sus plus ce que je fis. Néanmoins je dus prendre un taxi que le Bobby avait trouvé pour moi, gagnais King's Cross où j'arrivais pour apprendre que j'avais raté le train et qu'il n'y en aurait pas d'autre avant le matin. Ma panique fut grande. Où aller ? Comment prévenir les Taylor que je ne connaissais pas ? Je tournais un bon moment dans la gare presque vide à cette heure de la nuit, fini par entrer dans un bureau de change miraculeusement ouvert, pour expliquer mon embarrassante situation. Je dois avouer que les anglais furent d'une gentillesse, d'une affabilité que je ne puis oublier. Ils téléphonèrent à la gare de Leeds, afin que l'on prévienne les Taylor par le haut parleur que j'avais raté le train, que je serai dans le suivant. Comme il était interdit de rester dans la gare, la nuit, me voyant désespéré, ils eurent la gentillesse de me laisser dormir dans leur bureau.

Le lendemain matin je prenais le train pour Leeds, et y arrivai sans encombre. On m'y attendait. J'étais sauvé :

Raymond était un grand garçon, à peine plus âgé que moi, longiligne, au visage en triangle, à la bouche minuscule, portant des lunettes, qui se destinait à la littérature anglaise, et avait un hobby : le théâtre. Ce fut notre grand point commun, indépendamment d'une amitié indéfectible comme les anglais savent en avoir une dans le temps et l'espace, bien que nous ne nous soyons

pas vu depuis des années. Mais nous ne manquons jamais de nous écrire chaque année pour les fêtes. J'attends tout simplement, comme la dernière fois, un de ces jours où, sans prévenir, je le trouve derrière la porte de l'appartement... ! Son père qui ressemblait à s'y méprendre à Spencer Tracy, avec son visage saupoudré de taches de rousseurs, son air solide, abrupte, était directeur d'une usine de textile à Leeds, charmant, romantique, tout autant que la mère de Raymond, laquelle sans être jolie - Raymond lui ressemblait - était un grand amateur de Shelly et de Keats. Elle préparait de merveilleux gâteaux dont j'ai encore la saveur au bout des lèvres -on mange fort bien dans le Yorkshire- avec cette merveilleuse gelée de groseille, arrosée de crème, dont les anglais sont très friands, que j'aime pour ma part beaucoup. C'est du reste lorsque je déguste une de ces gelées que je me retrouve en Angleterre pour une traversée. Cette gelée est ma madeleine de Proust.

Je passais à Calverley, dans leur charmant petit cottage entouré des amis de Raymond, ceux de ses parents de très agréables jours. Calverley était un charmant petit village situé entre Leeds et Bradford. On se recevait entre parents et amis ; prenait thé, gâteaux. Je me souviens qu'un jour chez la grand'mère de Raymond à côté de laquelle j'étais assis, avec la politesse d'un garçon bien éduqué, je lui présente le plat de gâteaux ; lui dit cérémonieusement :- *After you*. Elle ne comprenait pas ce que je voulais dire. Heureusement Raymond vint à mon secours, me soufflant la bonne prononciation: *Afte'you*. Elle me remercia alors, prenant le plat; je venais de comprendre qu'en anglais il fallait complètement oublier les « R » si l'on voulait se faire comprendre... !

En voiture avec les Taylor, nous sillonnâmes accompagnés d'amis de Raymond qui habitait un autre

cottage, au bout de Fraser Road, qui, eux, recevait dans le même temps un jeune Allemand, du reste très sympathique, tout le Yorkshire, qui reste pour moi une des plus belle région d'Angleterre. Je crois aussi que la campagne anglaise est bien la seule que j'aime en Europe. J'aime son atmosphère romantique, son calme, la couleur de son vert et les bizarres torsions des branches de ses arbres. Nous allâmes à York, qui est une bien jolie ville, pleine de charme, avec sa magnifique cathédrale, ses remparts, ses vieilles maisons. A Bolton Abbay, une vieille abbaye cistercienne en ruine perdue au milieu d'une verdure éblouissante. A Ikley, où le père des sœurs Bronte était pasteur, avec son romantique petit cimetière. Nous montâmes dans les moors à la recherche du cadre dans lequel Emilie avait situé *Les Hauts de Hurlevent* ; j'aimais beaucoup ce roman, romantique à souhaits, dont je venais de voir l'admirable film que William Wyler venait d'en tirer avec un remarquable Laurence Olivier en Heathcliff, à l'époque où il était mince, maigre, le visage tourmenté, avec la bien belle Merle Oberon, et l'ironique, hautain et distingué David Niven. Je me souviens qu'après guerre faisant le même pèlerinage avec ma mère, alors que nous visitions la maison-musée des Bronte, ma mère fut très impressionnée par l'écriture de Darnley, le frère..., car, nous avions la même petite écriture, faite de lettre complétement séparées, comme des caractères d'imprimerie, quelque peu paranoïaque... ! Darnley passait pour ne pas avoir été tout à fait normal... ! Je remarquais l'allusion, mais la gardais pour moi... !

Avec Raymond nous passâmes quelques jours à Scarborough, l'une des plages les plus populaires d'Angleterre sur la mer du nord. Avec ses hautes falaises, sa mer à perte de vue aussi grise que le ciel, que j'aimais tout de suite beaucoup. Du reste j'aime

l'Angleterre parce que c'est le pays dont la campagne peut me permettre de travailler. Campagne romantique, fine, distinguée, calme, à l'atmosphère légère, doucement mystérieuse.

Nous allâmes aussi à Londres. Rapidement. Je trouvais Londres une ville noire, mais imposante, sévère, dont il émanait une sorte de puissance, particulièrement dans la City. Mais à cette époque je n'en retins sérieusement que son atmosphère globale. La Tamise, la relève de la garde à Buckingham, Trafalgar, La tour de Londres, le Pont transbordeur, ses parcs. Je connaîtrai plus tard, après la guerre beaucoup mieux Londres qui m'est devenu une ville familière, pour laquelle j'ai une certaine faiblesse.

Le 7 septembre, je regagnais la France, j'arrivais à Paris à 17h43. La fidèle Louise m'attendait à la gare. Deux semaines après, on rappelait les réservistes, puis c'était Munich. On démobilisa. L'Europe respirait. On fit un triomphe à Daladier et à Chamberlain. Mais Hitler avait gagné. L'Europe montrait sa faiblesse. Je ne crus pas un instant que la situation allait s'arranger. Mon angoisse au contraire se fit plus vive, plus profonde, plus désespérée. Depuis longtemps je sentais obscurément la catastrophe arriver. Aucun raisonnement ne pouvait me convaincre du contraire, et je n'avais pas encore assez de connaissances politiques pour me trouver des raisons de croire à un miracle. J'étais tout instinct, tout intuition.

Quelques semaines plus tard, je me trouvais pensionnaire au Lycée Ronsard à Vendôme.

C'était pour moi une abominable punition. J'étais désespéré. Désespéré d'être éloigné de ma mère dont je quêtai en permanence un élan de tendresse, avec laquelle j'étais en perpétuel conflit, mais dont je ne pouvais me passer de la présence. Ma mère dans son genre était une très forte personnalité, tenait dans ma vie, comme dans l'appartement une place considérable. Elle était mon dialogue permanent, le seul être avec lequel malgré nos luttes farouches existait une complicité certaine. Lorsque nous nous bagarriions je voyais souvent ses yeux s'illuminer. Elle m'avouera un jour qu'alors elle se sentait vivre : ce qui en dit assez long sur son caractère secret. Les rapports de mère à fils sont parfois ambigus, ils prennent un aspect encore plus particulier lorsque pour une certaine raison, la mère et le fils vivent dans le même appartement ; se trouvant en face l'un de l'autre sans le troisième interlocuteur indispensable. Les rapports avec ma mère atteignaient en permanence des sommets de tensions nerveuses. Pour elle, je remplaçais un peu le mari qu'elle n'avait plus, et nos discussions dures, violentes, acerbes n'étaient autres que les rapports pouvant exister entre femme et mari. Je ne sais pas si ma mère en était très consciente ; j'en doute même, mais elle agissait comme tel, me per-

turbant profondément, si bien que j'avais en permanence des envies de fuites. Envies qui me hantaient, aussi fortement que le cordon ombilical qui me reliait à elle ; solide, intraitable. Il n'y a jamais eu de rapports ambigus avec ma mère que sur ce plan de la révolte, de la discussion, de la violence. C'était une femme cultivée, qui, par là, avait toujours barre sur moi, ce qui me laissait peu de place pour une liberté intérieure. Car tout ce que je faisais l'était un peu par un sourd besoin caché de provocation. A mon endroit ma mère n'a commis que des fautes psychologiques tout au long de sa vie. J'en ai aussi profondément souffert, cherchant plus compréhension, aide, que morale ou refus systématiques. Et cependant elle m'aimait... À sa manière.

Il est très difficile pour un garçon de 17 ans de se retrouver pensionnaire, lorsque l'on a déjà goûté à une certaine forme de liberté. Or, je n'avais plus quitté Paris pour mes études, depuis Pithiviers. A mon âge, cela ne pouvait qu'être catastrophique. De plus je soupçonnais ma mère de vouloir m'éloigner de Paris. Surtout du Quartier Latin où j'aimais un peu trop vivre. Il y eut également une autre raison à cet exil. Probable...Véridique. Le rappel des réservistes, les bruits de guerre qui restaient sous-jacents malgré Munich laissaient ma mère inquiète. Elle voulait m'éloigner d'une ville qui risquait fort en cas de conflit soudain. A Vendôme elle me pensait en sécurité. Bref pour elle toutes les raisons étaient réunies pour me faire aller en province. De mon côté durant toute cette année scolaire, toutes les raisons étaient bonnes pour remonter le plus souvent à Paris. Je ne m'en privais pas...! Entre-temps il fallait bien que je m'accommode de la situation.

En réalité lorsque je revois le déroulement ou les quelques événements qui se produisirent durant cette

année, il m'en reste quelques très bonnes choses.

Tout d'abord ma première grande joie artistique. Il y avait à peine un mois que j'étais au lycée où j'avais fait courir le bruit parmi mes camarades que j'étais en retard dans mes classes -j'ai dit que ce retard avait été pour moi une cause de mortification permanente- cela venait du fait qu'il m'arrivait de faire du théâtre et que je pouvais faire difficilement l'un et l'autre. C'était un mensonge. Ce ne devait plus l'être deux mois après... ! En effet au mois de novembre, le censeur du lycée Bahuaud, qui se piquait lui aussi de théâtre, vint me demander si je voulais jouer dans une pièce dont il était lui aussi l'interprète au théâtre Municipal de Vendôme. Je lui demandais la pièce avant de lui répondre, mais je savais à l'avance que je répondrai affirmativement, ravi d'avoir une occasion de sortir du Lycée. Plus encore de réaliser un de mes rêves. Il s'agissait d'une pièce de Marcelle Capron intitulée *Le Tabique Taboque*, dans laquelle je devais interpréter le jeune premier François. Ce n'était qu'une pièce de boulevard, mais j'acceptais, bien entendu. Alors commencèrent les répétitions. Avec Bahuaud, nous nous rendions trois fois par semaine le soir après le dîner, chez une bonne bourgeoise de Vendôme que travaillait la tarentule du théâtre. Je me souviens encore d'un salon très bourgeois, où nous faisions les répétitions. De son canapé, de ses fauteuils roses. Ambiance feutrée, accueillante, qui me changeait très agréablement de l'ambiance du lycée. De plus j'avais maintenant l'admiration un peu ironique pour certains de mes camarades, d'envie pour d'autres, ce qui me permettait un certain relâchement dans mon travail, que comme d'habitude je menais d'une manière assez fantaisiste. Le mois de novembre et la première semaine de décembre passèrent ainsi, à des répétitions mondaines, jusqu'au grand soir du 7 décembre 1938 où,

pour la première fois, je montai sur une vraie scène, jouai un vrai rôle, dans un vrai théâtre. Inutile de dire dans quel état je fus en ce jour . J'avais un trac fou qui ne faisait qu'augmenter au fur et à mesure que les heures s'égrenaient, que l'heure du spectacle s'approchait. Avec angoisse, panique, je me demandais ce que je faisais là, ce qui m'avait poussé à une telle action. Je regrettais de m'être engagé, d'avoir menti. Je commençais à espérer que quelque chose se produisit qui annulerait la représentation. Les heures passaient, je me sentais de plus en plus vide, l'estomac noué, la bouche sèche ; j'oubliais mon texte dont je tentais désespérément de me souvenir. C'était atroce. Lorsqu'il fallu entrer en scène, devant tout ce public qui remplissait le théâtre, j'avais les jambes molles, et fut pris d'une sorte de tremblement. Mais il n'était pas pensable que je puisse me dégonfler ! mon orgueil me l'interdisait. Il fallait que je me domine. Au moment où je devais le faire, je fonçais tête baissée, pénétrait sur une scène vivement éclairée, face au grand trou noir que faisait la salle plongée dans l'obscurité.

Tout se passa bien. Certes je boulais un peu mon texte -j'en dominerai plus tard la technique- Mais j'éprouvais soudain une sorte d'ivresse intérieure, de joie, qui explosait en moi, correspondant assez bien à mon personnage de jeune premier. Je poussais un soupir de soulagement lorsque le rideau se baissa. Qu'il se releva pour que nous puissions saluer le public qui ne fut pas avare d'applaudissements. J'étais profondément heureux, d'une part que l'épreuve soit finie, de l'autre d'en avoir triomphé. Mon cœur battait à se rompre et longtemps, longtemps ensuite dans mon lit, je revivais avec intensité cette soirée, les nerfs à vifs.

J'avais en cette première soirée découvert l'ivresse que procure le dédoublement ; -j'apprendrai

plus tard d'Alfred Adam que le trac qui s'empare de la quasi majorité des acteurs avant d'entrer en scène, doit être utilisé au maximum et non combattu, car il aide au dédoublement ; ce dédoublement qui permettait de devenir autre durant quelques heures avec une intensité, une exacerbation de tous les sens qui donnait la sensation de vivre pleinement, dix fois plus que dans la vie courante. Avec une meilleure technique, la science d'utiliser le trac, j'éprouverai chaque fois que j'aurai à faire au public, la même sensation de dédoublement, d'intensité, de joie profonde après l'effort. Le théâtre est une très grande école de courage, domination de soi, maîtrise de soi ; c'est une sorte de judo intellectuel et sensitif. Il développe l'idée de vaincre. Il a ses revers aussi.

Mais ce soir-là je savais que j'avais gagné quelque chose d'important dans ma vie. J'avais rejoint mon rêve, je l'avais concrétisé. Il existait enfin pour moi. Non plus dans mon imagination, seule. Dans un futur lointain. Il était devenu vrai.

Si j'aimais le théâtre, je me passionnais aussi pour les Arts plastiques ; attirance favorisée par mes rapports avec Marty, notre professeur de dessin. Marty avait un faible pour moi pour la simple raison que lorsqu'il faisait son cours d'histoire de l'art, accompagné de nombreuses projections, j'étais d'autant plus intéressé que j'étais déjà initié -grâce à ma mère- à l'histoire de l'art. Je pouvais discuter avec lui de tel ou tel tableau de Rembrandt ou de Goya, du Greco ou de Botticelli, de Philippe de Champaigne ou de Chardin. J'étais son élève préféré et il me laissait la libre disposition de l'atelier, ou je pouvais aller quand j'en avais envie ; ce que je faisais le plus souvent possible lors des récréations ou lorsque nous avions du temps libres. Je passais mon temps à dessiner, faire des plâtres, surtout à m'es-

sayer à la sculpture, ma préférence. Il y avait dans cette art, un aspect matériel, manuel, qui m'attirait plus encore que le dessin qui m'apparaissait plus abstrait. Rien d'étonnant, j'avais le besoin physique d'équilibrer conception intellectuelle et sensation physiologique ; d'instinct je tentais cet art à trouver ma personnalité. A être bien dans ma peau. Sans doute est-ce cette prise de conscience encore intuitive qui à probablement nuis à mes études. Je voulais être moi-même, refusant d'être une éponge, au moment même où il eut été peut-être bon que je le fusse.

C'est dans cet atelier que je fis un jour la connaissance de Jean Gourmelin qui devint l'un des plus grands dessinateurs d'humour noir du XXème siècle et qui, soixante ans plus tard, illustra l'un de mes livres de poésie. Presque à chaque fois que je montais dans l'atelier, je trouvais un autre garçon dans un coin qui passait inlassablement son temps à faire des fusains. On se saluait de loin d'un bref signe de tête ; nos rapports s'arrêtaient là, jusqu'au jour où Marty s'aperçut du manège et eut un soupçon.

- Mais vous ne vous connaissez pas ?

- Non. Répondit Gourmelin avec désinvolture.

- Non. Dis-je.

Marty nous présenta. Sans lui peut-être ne nous serions nous jamais connu. Nous étions tous deux d'une telle timidité que nous n'osions faire, ni l'un ni l'autre le premier pas. Ce mur étant franchi, nos rapports devinrent de plus en plus sympathiques. Nous découvrîmes que nous étions de la même famille spirituelle, que nous aimions les mêmes choses. Il préparait le concours d'entrée aux Beaux-Arts de Paris, moi je voulais être acteur et écrire ; de plus je connaissais bien la peinture. Alors, commencèrent, cette année des dialogues merveilleux qui se poursuivirent bien après la guerre, jusqu'au pre-

mier mariage de Gourmelin. Puis après son divorce se reproduisent toujours aujourd'hui avec plus d'humour, d'ironie, avec autant de plaisir pour l'un, pour l'autre, pour nos épouses.

Nous prîmes l'habitude de passer tous nos dimanches après-midi ensemble à couper les cheveux en quatre, à analyser, réfléchir sur la vie, sur tout : littérature, peinture, cinéma. Il y avait à Vendôme deux cinémas, dont un de patronnage. Nous avions donc le choix entre deux films, mais parfois l'un voulant faire plaisir à l'autre, nous ne montrions pas de préférence. Il nous est arrivé ainsi dans cette indécision où la courtoisie jouait un grand rôle, de laisser passer l'heure de la séance ! Il ne nous restait plus qu'à aller dans un café où nous avions nos habitudes, où nous poursuivions un interminable dialogue passionnant. Puis Jean me raccompagnait à la porte du Lycée ; nous nous disions au lendemain, ce qui n'était pas rare.

C'est à Gourmelin que je dois la plus importante découverte littéraire de ma vie. Avec Brudieux (futur président du Salon de la Gravure), il avait organisé une chambre où ils se réunissaient pour bavarder, qu'ils avaient décoré de manière insolite, principalement avec des marques de pas au plafond, bleu sur fond blanc. Je découvrais brusquement le Surréalisme que je ne connaissais pas, je ne sais du reste pourquoi, probablement parce qu'il n'y avait nul livre surréaliste à la maison. Ce fut pour moi une révélation qui m'influencera toute ma vie. Gourmelin me révéla Aragon, Breton, Paul Eluard. J'aimais immédiatement, profondément Eluard qui reste encore pour moi le plus grand des poètes surréalistes mais je ne négligeais pas pour cela ni la lecture d'Aragon ni celle de Breton. Breton me faisait un peu peur ; on parlait déjà comme d'une sorte de pape du mouvement, de son intransigeance pour les membres du

groupe qu'il n'hésitait pas à excommunier pour une raison ou une autre s'ils avaient le malheur de ne pas penser tout à fait comme lui. Est-ce pour cette raison que jamais je n'ai voulu rentrer en relation avec Breton. Plus tard, nous nous rencontrions souvent ; soit sur les quais, soit rue de Tournon. Il passait très raide, solitaire, me toisant de sa haute taille, en me saluant. Je le regardais avec autant de défi. Ce jeu se poursuivit jusqu'à sa mort. Il avait pourtant préfacé un de mes livres.

Quant à Aragon je raconterai plus tard comment j'entrai en relation avec lui. Mais ce sera beaucoup plus tard.

Mis à part les surréalistes, Gourmelin avait la plus vive admiration pour Céline , que je ne partageais pas. Si j'adorais son style, je détestais ses idées politiques. Je n'avais rien contre les juifs, ayant eu des amis juifs, je trouvais ses positions outrées, injustes, violentes. Céline ne m'était pas sympathique. Même à l'heure actuelle je ne parviens pas à lui pardonner son attitude pendant l'occupation nazie. Cependant avec le temps, j'ai fini par avoir un certain respect pour ce médecin des pauvres qui soignait ses malades gratuitement. Ambiguïté de l'être humain ; capable en alternance des pires choses et de ce qu'on appelle le dévouement. Respect aussi pour une langue, le jour où il m'a été donné de voir certains de ses manuscrits. Le style ordurier de Céline m'avait toujours paru facile. Il n'était rien. Ses manuscrits raturés à l'extrême, montraient que sa langue naissait difficilement après un long, long travail ; qu'en réalité ce qui paraissait facile n'était que le résultat d'un travail forcené. Très proustien, je ne comprenais vraiment pas Céline. L'expérience, la maturité m'ont amené à comprendre qu'avec Proust il est sans doute l'un des plus grands écrivains de notre première moitié de siècle, sinon du

siècle. Il fut l'écrivain qui rompit la glace stylistique, qui sortait le style de sa gangue classique. Il était le premier romancier vraiment moderne de notre siècle, de notre temps. Celui qui devait influencer toute une partie de la littérature américaine et française, ne serait-ce que Sartre.

Malheureusement je garde une profonde allergie pour les idées de Céline.

Nos longues promenades du dimanche avec Gourmelin, parfois accompagné de Roland Brudieux - qui passera comme un coup de vent dans le groupe de Breton - et du futur comédien Jean Galland, futur assistant de Jean-Louis Barrault à l'Odéon, resteront les heures les plus merveilleuses de Vendôme. *Mes très riches heures.*

Du lycée proprement dit, il me reste peu d'autres souvenirs. Retrouvant une lettre écrite à ma mère datée de janvier 1939, je peux dire que ce mois-là, je fus plongé dans Montaigne, Faguet, Brunetière, Herriot et Marx... ! Qu'en Février j'écrivais les deux premiers actes d'une pièce intitulée *Puritanisme et amour...* ! Que je laissais en plan pour travailler un peu plus sérieusement. Maintenant je m'aperçois avec le recul, que cette pièce était assez prémonitoire, si par contre elle n'a peut-être pas beaucoup d'intérêt... !

Je me souviens également de mon professeur de Français-latin Minvielle qui fut l'un de mes meilleurs professeurs. Minvielle était un jeune agrégé de Grammaire, plongé en permanence dans Freud et la philologie. Nous avions de longues conversations ensemble. Me soutenant beaucoup, jusqu'à écrire à ma mère. Il resta un ami même après-guerre, alors qu'il était au ministère de l'information responsable de la section allemande et ce jusqu'à son mariage. Je me souviens qu'il me présenta à sa femme dans l'escalier de sortie du métro Sèvres-Babylone. Depuis je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. Minvielle me laissait la bride au cou. Je faisais ce que je voulais en classe. Il me laissait travailler comme je l'entendais, mais était tou-

jours très attentifs à mes dissertations qu'il ne manquait jamais de commenter en classe. J'avais à l'époque quelques idées et il n'était pas rare que je rende des dissertations d'une trentaine de pages... ! Il me laissait libre. Mais lorsque l'auteur d'*Altitude 3200*, Luchaire - le grand-père de l'actrice Françoise Luchaire qui devait mourir assez jeune d'une phtisie - qui était aussi inspecteur d'Académie vint dans la classe, Minvielle soudainement me distingua et je fus obligé de faire entièrement le commentaire du texte latin que nous étions alors en train d'analyser. Minvielle ne m'interrogeait jamais. Ce jour-là, il me prouva sa confiance. Je dus justifier la sienne.

Assez bon en athlétisme, j'allais souvent disputer à Blois ou à Tours des compétitions. Je me souviens aussi qu'aux beaux jours il fut possible d'aller faire du Vol à voile à Tours. Malheureusement il fallait l'autorisation de ma mère pour réaliser ce projet. Elle ne voulut jamais me la donner. Si je voulais réaliser mon envie de faire de l'aviation, ma mère poursuivait la sienne : M'en empêcher.

Je n'ai guère de souvenir de mes vacances, ni de Noël, ni de Pâques à Paris. Sans doute vis-je mes camarades restés à Paris - Bernard Poyet particulièrement - et continuai-je à draguer, à flirter au Quartier Latin ; passe-temps favori décrit plus haut ; toujours à la recherche effrénée d'une aventure sexualo-sentimentale.

Il faut souligner que le Quartier Latin à cette époque était assez exceptionnel. Il y régnait une grande ambiance de liberté, d'intellectualisme. La proximité des grands Lycées : Henri IV, Louis-Le-Grand, Saint-Louis, celle des facultés de droit, de médecine et de la Sorbonne créaient un climat très particulier. Les idées y surgissaient, se développaient, s'épanouissaient. Il flot-

tait sur ce quartier une ambiance extraordinaire d'intellectualisme ; encore maintenant il reste le Quartier le plus intelligent de Paris. Je dois beaucoup à ces états de faits ; et Paris passe pour être traditionnellement la ville de la liberté d'expression. Le quartier apportait bien autre chose aussi, car, sa population pratiquement composée de jeunes étudiants, était d'une ouverture très large. Nous avions des camarades de tous pays, de toutes races, de toutes confessions. Aussi ignorions-nous tout racisme de quelques sortes que ce soit, sauf bien sûr en politique ; la droite et la gauche étant très présentes au Quartier à cette époque. Sur le plan humain, il fut pour moi la plus grande, la plus belle des écoles humainement internationales. Et si le soir les grandes personnes faisaient la queue pour le dîner dans les deux premiers restaurants chinois de Paris, situés tous deux rue Cujas, - et qui s'y trouvent toujours du reste - « *le Pékin* et *le Changai* ; si les Parisiens menaient une vie folle, délirante, superficielle, remplissant les théâtres, s'attroupant devant la gare Saint-Lazare pour lire les nouvelles qui se succédaient en permanence sur de grands panneaux lumineux, comme au « cinéac » du Boulevard des Italiens ; se dépêchant de vivre avant la catastrophe imminente. Nous, au Quartier, nous avions soif de contacts, d'échanges. Je me dépêchais, moi aussi, de boire et de me gaver de tout ce qui était humain. Je dois certainement au quartier et à Solréal ma formation humaine sans frontière, sans barrière, sans racisme ; à ma mère aussi, qui n'a jamais hésité à recevoir chez elle des étrangers, le plus naturellement du monde. Pour elle c'était une manière de voyager, de s'enrichir ; pour moi de comprendre que l'homme ne vaut jamais que ce qu'il vaut, quel que soit son origine, qu'il y a des gens venant d'horizons très différents qui pensent de la même manière. J'ai compris

aussi, qu'il ne fallait jamais confondre l'homme avec le gouvernement de son pays. Que certains de mes amis soient devenus politiquement des adversaires de la France plus tard, c'est là affaire de politique non de sentiments ; ils sont tous restés fidèles à leurs années de jeunesse et au Quartier Latin.

Pour les vacances de Pâques mon oncle Joseph monta comme d'habitude à Paris ; nous allâmes naturellement au théâtre avec ma mère et mes cousins. Cette année nous allâmes voir *La Terre est ronde* de Salacrou chez Dullin. Ce fut encore pour moi une soirée merveilleuse. Qui pourrait oublier Dullin en Savonarole ? Une autre fois ; resté seul avec mon oncle, je ne sais plus pourquoi, nous allâmes voir au Théâtre de l'Avenue une pièce que par la suite je revis bien des fois, tant à Berlin interprété par le Berliner Ensemble, qu'à Paris par le Piccolo Teatro de Milano de Giorgio Strehler, ou au Théâtre de l'Est Parisien : *L'Opéra de quatre sous* de Brecht et Kurt Weil. Je trouvais la mise en scène un peu froide, mécanique. C'était déjà le défaut du jeune metteur en scène belge qui l'avait faite et qui jouait le rôle de Maky : Raymond Rouleau. Mais je me souviens encore de la distribution, l'une des plus fantastique que j'ai vue alors. La grande Yvette Guilbert interprétait madame Pitchum, Bergeron, Monsieur Pitchum, Suzy Solidor, la putain. Raymond Cordy, le chef de la police que je revois encore monté sur un balais en guise de cheval... ! Et Renée Saint-Cyr dans le rôle de la fiancée de Maky. Quelle distribution... ! Elle reste gravée à tout jamais dans mon esprit. Pourquoi particulièrement celle-ci ? Je ne sais, alors que j'aurai pu me souvenir avec autant de précision des interprètes des autres pièces que j'avais vues. Mystère de la mémoire. Il est vrai aussi que j'étais plus âgé, plus sensible désormais à la personification de l'interprétation depuis mon expé-

rience personnelle.

Et puis ce fut aussi la découverte de Charles Trénet à l'Olympia, Trénet qui chantait le quartier, que je connaissais vaguement, car, plus âgé il avait d'autres amis. Trénet fut comme un coup de tonnerre dans l'histoire du Music-Hall. Il apportait la fraîcheur poétique, la jeunesse dynamique, la légère folie de vivre avec son chapeau rond posé sur son crâne, ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son costume bleu comme ses chansons. Il apportait l'espoir. Il arrivait au bon moment pour nous. Il était un rayon de vrai soleil. Je n'ai bizarrement jamais revu Trénet au music-hall à ce jour encore. Je ne pense pas que je serai déçu.

Puis ce furent les grandes vacances. Je revins à Paris. André fut reçu à Normale. Et nous préparâmes notre départ pour Sentaraille. Trochain, qui devait ramener sa voiture à Toulouse, proposa à ma mère de m'amener avec lui, ainsi que mon cousin Pierre. Nous partîmes joyeusement. Pour moi c'était très agréable de traverser ainsi la France, autrement que par le train de nuit. Du reste, ce fut un voyage agréable, malgré l'incident qui se produisit à la sortie de Cahors, qui nous obligea à prendre le train pour Toulouse. Je ne me souviendrai plus des détails de ce voyage, si en arrivant à Sentaraille, je n'avais pas réouvert mon *Journal* pour en raconter les péripéties. Comme dans ces pages ne sont contenus exclusivement que les seuls faits, sensations et événements qui restent fixés dans ma mémoire. Je m'abstiendrai de faire référence à mon *Journal* pour décrire cette aventure et même ces mémoires.

Je retrouvais Sentaraille égal à lui-même. Je m'y ennuyais ferme. Heureusement, je passais mon temps dans ma chambre à travailler comme un fou, particulièrement le Grec, que je m'étais mis en tête d'apprendre seul.

Au mois d'août, je ne sais plus pour quelles raisons j'allais à Avignon chez mon oncle et ma tante. Je retrouvais Avignon avec plaisir, mais les évènements tragiques que nous connurent ensuite semblaient déjà dans l'air. J'y retrouvais par hasard un flirt parisien qui habitait dans un hôtel, seule. Je flirtais beaucoup avec elle, mais elle se refusa à aller plus loin. Après guerre je la retrouvais, épouse d'un flic. Cette fois-ci, elle se laissa faire et moi j'étais ravi de faire porter les cornes à un flic!

Puis je revins à Sentaraille, où, à Saint-Lizier, m'attendaient les sœurs de Saint-Paul, m'écrivit ma cousine Odette. A peine arrivé, le 1er septembre c'était la mobilisation générale et le 3 la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à l'Allemagne. Fin mai, mon cousin Pierre, mobilisé, se mariait avec une condisciple de Khâgne à Louis-Le-Grand. On allait bientôt s'installer dans la "Drôle de guerre". Catastrophe que laissait présager le rappel des réservistes l'année précédente, puis à Munich auquel je ne croyais pas. Tout basculait en moi. C'était la fin non seulement de ma jeunesse, mais de quelque chose, d'une période de l'histoire ; celle d'un cycle. De cela j'étais bien conscient. Conscient que tout ce que l'on m'avait appris s'effondrait lamentablement. J'avais été abusé, moi et tous ceux de ma génération, par nos parents, par les grandes personnes, par ceux-là même qui avaient déjà vécu la dernière guerre, soi disant la dernière, et qui n'avaient pas été capables d'éviter une autre guerre vingt ans exactement après l'armistice de la précédente. Tout alors me semblait faux. Plus rien ne valait ; une haute angoisse, hantise montait en moi, qui n'étais plus d'une nature introvertie, mais extravertie. Je commençais à avoir peur. Peur de la mort. Elle m'habita durant toute la guerre. Il n'y avait plus de futur pour moi. J'avais un goût de cendre sur les lèvres ; l'amertume d'avoir été trompé.

Les journées que je passais en compagnie des sœurs de Saint-Paul, d'Odette, ma cousine, dans leur belle et large villa de Saint-Lizier, me laissait à chaque fois le sentiment d'un charme en suspension. Comme une onde fugitive qui allait sourdement s'effondrer brutalement. Je ne retiendrai que le charme de ces trois jeunes filles, de ces dernières semaines passées dans l'Ariège avant de regagner Paris. Toutes trois eurent des destins bien différents ; l'une des sœurs est, je crois morte, emportée à quarante ans par un cancer. Elle qui était si belle.

Je ne sais plus à quelle date je suis revenu à Paris. Au mois d'octobre en tous les cas. Je trouvais à la maison ma tante Geneviève Achard qui, détachée de la faculté de Strasbourg, allait donner des cours à celle de Paris. J'aimais beaucoup Geneviève qui était très bonne et avait de l'affection pour moi. Est-ce à cause d'elle qui dut intervenir en ma faveur que je pus enfin mener mes études comme je l'entendais.

En effet, en rentrant à Paris, je n'avais qu'une idée, ne plus revenir au lycée ; préparer mon bachot solitairement. J'aimais travailler seul, moments où je faisais le meilleur, le plus profitable travail. De plus j'ai dit combien j'étais complexé d'avoir dix-sept ans et de n'être bachelier. Je ne sais comment, mais ma mère accéda à mon désir. Je crois du reste que, durant toute la guerre, les discussions avec elle ne furent pas nombreuses, nous étions trop traumatisés par les événements; toutes discussions semblaient stériles. Elles reprirent aussi violentes qu'autrefois au lendemain de la guerre.

J'étais à l'époque assez fantaisiste paraît-il ; j'espère l'être encore maintenant. J'avais une idée que je tenais absolument à réaliser, du moment que j'avais la liberté de mener mes études à ma guise. J'avais décou-

vert, je ne sais comment, ayant eu en main les règlements de la Faculté, que je pouvais commencer à passer des certificats de licence sans le second baccalauréat et ensuite les faire valider. J'étudiais ce qui me paraissait le plus commode, le plus faisable. Je découvris qu'en faisant l'Ecole du Louvre en trois ans, cela me donnait l'équivalent d'un certificat, cela me convenait, je n'étais pas tout à fait ignorant en la matière, mon travail en serait allégé. Mais là où intervient ma fantaisie est que je refusais absolument de préparer des certificats de licence d'enseignement. J'avais de trop mauvais souvenirs de mes professeurs pour suivre ce chemin. En plus j'étais surtout attiré par tout ce qui pouvait me donner une vue globale des choses. Je ne voulais pas de spécialisation. Preuve de mon irréalisme total. Mais c'était la guerre, je voulais au moins faire ce qui me plaisait. Je m'inscrivis donc pour les certificats d'Etudes littéraires classiques et d'Histoire moderne et contemporaine. Cela pouvait me servir pour le bac. Ensuite je verrai à m'inscrire pour les certificats de Morale et sociologie et de littérature moderne comparée. Tous ces sujets me passionnaient ; il me semblait qu'ainsi, effectivement j'aurais une connaissance suffisante pour aborder les problèmes de l'art avec quelque profondeur. D'abord les Arts Plastiques qui étaient en quelques sortes ma base, autour desquels devaient tourner tant l'Histoire, que la littérature et la sociologie. Encore maintenant quand je repense à ce programme, j'en suis parfaitement satisfait, même s'il ne m'a servi à rien ; qu'à mon propre plaisir !

Avec cette liberté, je retrouvais un Paris poignant, triste, mort. Dans la rue les gens en silence portaient des masques à gaz en bandoulière, ce que je trouvais ridicule ; refusais de faire. Les fenêtres des appartements, les vitrines des magasins étaient zébrées de bandes de papiers, l'éclairage très faible accusait enco-

re l'atmosphère sombre, inquiète de Paris. Les Parisiens ne marchaient plus dans les rues de la capitale, ils avaient l'air de flotter, sans corps dans l'espace.

Je n'avais qu'une envie, travailler, m'enfouir dans mes livres, aller suivre mes cours à la Faculté. Nous vivions dans une telle atmosphère de guerre des communiqués stériles, faux que le travail était le meilleur moyen de m'en extraire un peu, mais de l'autre, nous y étions plongé avec une telle intensité que nous commencions à vivre simplement au jour le jour. À tel point que, pendant toute la guerre, mes souvenirs restent souvent flous ; suis-je obligé de me rattraper sur quelques lettres pour retrouver une date. J'ai beaucoup oublié faits et détails durant cette période. Cependant il me reste quelque chose d'assez précis de cette première année de guerre. Ainsi à la Faculté suivis-je avec passion les cours de Vieux français que donnait le merveilleux Gustave Cohen, dont la fin fut si tragique, ceux des remarquables Mornet, Ernou, toujours avec son inévitable nœud papillon, de Vandryes, du monotone Levailant, du fade Michau, du vindicatif Brunot et d'autres dont le nom m'échappe maintenant.

A la Faculté, je faisais connaissance de nouveaux amis, ceux du groupe Jean Parel, le plus brillant de nous tous, avec son large front, sa nervosité, son élocution hachée ; il voulait parler à la même vitesse que ses pensées mais n'y parvenait pas. Parel était fils de cheminot par son père, d'une directrice d'Ecole normale par sa mère. Ils étaient communistes. C'est par Jean, par ses amis Charua qui avait épousé Lilette, laquelle avait été à Louis-le-Grand avec mon cousin Pierre et celle qui venait de devenir ma cousine, Simone Revenusso, - de même qu'avec Jean Hoyaux, passionné de musique - que nous nous réunissions tous quatre ou tous les cinq avec Marc Patin au Mahieu. Là, nous ana-

lysons à perte de vue les problèmes de l'heure. C'est grâce à eux, que, par ses amis d'une autre classe sociale que la mienne, je pénétrais dans l'univers des ouvriers, que je découvrais de grands problèmes sociaux qui alors ne m'atteignaient pas encore. Je réalisais qu'il y avait toute une masse opprimée qui représentait la majorité des Français. Il y avait aussi tous ces soldats qui refusaient de se battre, généralement du reste les communistes, presque tous objecteurs de conscience. Mais c'était la drôle de guerre. Aucune action ne se faisait sur le front de l'Est. La ligne Maginot gardait fermes nos frontières...croyait-on ; il ne se passait rien et l'inaction engendrait protestation, réflexion, contestation. Éternels Français ! J'apprenais aussi à travers eux à mieux connaître Marx, surtout avec Parel et les Charua. Mais nous passions aussi nos dimanches à aller aux concerts Colonne ou écouter ceux du Conservatoire. Nous y passâmes tous les dimanches de cette année-là, ainsi que les années suivantes. Jamais je ne me suis autant gavé de musique classique qu'à cette époque. Combien de fois fîmes-nous la queue au Châtelet, dans la neige, durant des heures pour pouvoir avoir une place au poulailler ? Tant de fois. Tant de concerts, dont nous sortions en ce début d'automne alors que la nuit tombait, que la conciergerie prenait des allures fantomatiques sous un faible éclairage romantique à la Hugo. Ce fut une orgie de Concerts. Telle était notre vie. Faculté, Mahieu, Concerts, en dehors de notre travail à la maison ; parfois en commun, particulièrement sur Balzac dont nous nous partageâmes l'œuvre à plusieurs, dont nous faisons des analyses que nous nous repassions. Je n'aimais pas beaucoup Balzac alors, avaler toute son œuvre n'arrangea pas les choses... !

Parfois je retrouvais quelques autres camarades au Luxembourg : Jacques Bravard d'Albiez, Magouttier,

qui devint plus tard commissaire de police. Ils faisaient leur droit, tout comme Cain et Achalet qui devinrent avocats. J'y retrouvais aussi Magne, Hurliman, Feron, Abrial, d'autres encore dont les noms m'échappent et bien sûr les Gauthier...

Nous allions soit au Luxembourg soit au café - Le Capoulade - bavarder, faire des plaisanteries un peu forcées. Nous avions tous 18/20 ans et un avenir bien incertain. Seul Ferdinand Lop parvenait parfois à nous faire rire. Nous le rencontrions souvent au Capoulade.

Avec Geneviève Achard, nous nous rencontrions avant de remonter à la maison quand nos heures de sortie de la Faculté coïncidaient. Nous nous retrouvions régulièrement au petit « Palais du Café » qui se trouvait à côté de “ la Source “ ; nous commandions, en rigolant fort, un *Molotov*, sorte de cocktail dont je ne sais plus la composition. Et Geneviève me chantait des chansons de carabins, car, bien que fort religieuse, elle savait rire n'étant en rien bégueule. Elle avait la force d'être religieuse pour elle, non pour les autres. Jamais je ne l'ai entendu faire la morale à qui que ce soit, elle était bien trop humaine pour cela, avait toujours le mot d'excuse pour chacun. Le plus bel exemple de dévouement, de tolérance, que je n'avais jamais rencontré.

Ainsi se passèrent les deux premiers trimestres de cette année. Je flirtais peu, seulement avec une petite amie de la Faculté - qui devint la première femme juge d'instruction ! - dont je ne me souviens plus du nom, mais qui était charmante. J'allais déguster avec elle des pâtisseries viennoises au salon de thé de la rue Saint-Jacques - il y a maintenant à sa place un restaurant vietnamien - où les gâteaux étaient si savoureux - et avec laquelle nous allions parfois traîner rue Saint-Denis ; les yeux troublés, parfois amusés par les péripatéticiennes qui s'offraient, parfois énormes avec leurs

seins non moins énormes qui sortaient de corsets noirs sertis de dentelles, chaussées d'énormes bottes lacées qui leur montaient jusqu'à mi-mollet. Un folklore qui était un reste d'impressionnisme vivant, qui nous fascinait.

Notre imagination allait bon train ; mais sous l'amusement et l'humour il y avait chez moi une sorte d'attrance du péché : savoir ce que je ne connaissais pas qui me tentait comme le diable, bien entendu, je n'osais pas. Je n'osais même pas y venir seul. Pas pour longtemps... !

Lorsque vinrent les vacances de Pâques nous partîmes dans la voiture du père d'Hurliman, en compagnie de Magne et de Feron, tous les quatre passer ces vacances dans l'Ain, à Serrière de Bryord, chez le grand père d'Hurliman. Le père comme le frère d'Hurliman étaient architectes, lui, commençait sa médecine, Magne flottait un peu dans ses études, il était le fils d'un important industriel du prêt à porter, quant à Feron, lui aussi flottait assez dans ses études. Je perdis de vue Hurliman après la débâcle, retrouvais Feron et sa famille repliée à Salies-du-Salat, à quelques kilomètres de Sentaraille ; je ne perdis de vue Magne qu'après la guerre.

Je ne me souviens que de fort peu de choses de notre équipée, une seule fort importante pour moi. Dans la Citroën d'Hurliman nous parcourûmes le pays, rencontrant des petites amies d'Hurliman qui venaient chez nous. Chez son grand-père, régnait une atmosphère assez amusante de quatre garçons obligé de faire la cuisine, les courses pour manger, qui, de temps en temps allaient boire dans une épicerie du coin ; une « fillette » autrement dit, un quart de vin blanc coupé de cassis, le futur KIR !

Un jour Feron et Hurliman voulurent descendre sur la Côte d'Azur. Magne et moi décidâmes de rester.

Nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous quelques jours plus tard pour remonter à Paris.

Avec André Magne, laissé à notre totale indépendance, nous décidâmes de visiter Lyon que nous n'avions vu qu'en passant en voiture. Je ne sais comment nous y allâmes, ni à quel moment de la journée. Mais la nuit venue, nous nous trouvions errant dans la rue de la République à la recherche d'une aventure. La nuit s'enfonçait, les passants se faisaient de plus en plus rares, lorsque vers les dix heures nous remarquâmes un petit trottin qui paraissait jeune, sympathique, rodant, longeant les murs, regardant de temps en temps autour d'elle. Nous la suivîmes. A deux garçons, animés par le même désir, la même obsession, les choses sont plus faciles. Nous nous enhardîmes. Suivit une conversation dont je ne me souviens plus, si ce n'est que nous suivîmes notre trottin. Je m'enhardis le premier, laissant André en bas de l'immeuble noir, sinistre dans lequel je pénétrais ; pas très rassuré. Il y faisait noir comme dans un tunnel. La cage d'escalier semblait une énorme combinaison de poutres métalliques s'entrecroisant les unes et les autres, donnant l'impression de se trouver dans un Piranèse. Je suivis la jeune femme, le cœur battant, montant des escaliers, pour atteindre une petite chambre obscure au mobilier usé et triste. J'avouais timidement que c'était la première fois, que je ne savais pas. Elle eut la gentillesse de faire semblant de croire que je lui racontais des histoires. Elle fut plus affirmative après... ! Mon imagination n'avait pas été en défaut... ! Lorsque je redescendis, je n'étais plus vierge ; j'étais devenu un véritable... Homme !

André qui m'attendait monta rejoindre la jeune femme. Ce fut à moi de l'attendre. J'étais en même temps fier mais peu rassuré. André revint.

Je me souviens que le lendemain matin, pris de

panique, nous rentrâmes chez un pharmacien de Lyon qui était seul dans son officine, et, timidement, nous lui expliquâmes une partie de la vérité. Il nous donna deux capsules à prendre. Durant quarante-huit heures, nous urinâmes vert. Le bleu de méthylène faisait son effet... Nous rejoignîmes Serrières très fiers de nous. Puis Hurliman et Feron étant revenus de Cannes, nous regagnâmes Paris le 30 avril ou le 1er mai.

Nous retrouvâmes Paris, sa même ambiance, bien différente de celle de la province où tout était calme ; ou l'on semblait ne se soucier de rien. Mais pour André Magne et pour moi, quelque chose avait changé ; Paris n'était plus tout à fait pareille.

La Faculté reprit. Mon oncle Joseph monta comme chaque année à Paris, nous allâmes voir *Ondine* chez Juvet, puis ma mère descendit en Avignon passer quelques jours avec sa mère et sa sœur, me laissant seul rue Tournefort avec Geneviève et son frère Robert. C'est dans les jours qui suivirent que je rencontrai, boulevard Saint-Michel, Olinka. Olinka était polonaise, de cette lointaine Pologne dont on parlait tant. Elle était vive, preste, élancée, mince, les cheveux blonds comme les blés, les yeux merveilleusement bleus, vivants. Nous avions le même âge. Ce fut un coup de foudre réciproque. Mon aventure Lyonnaise m'avait changé. J'avais pris plus de poids, j'étais plus sûr de moi. Je connaissais, vraiment le mystère... ! Ce fut une aventure splendide, tendre, pure. J'allais la voir à la porte de Versailles, où elle prêtait son concours à un stand Polonais. Elle était si ravissante dans son costume folklorique avec ses nattes qu'elle avait faites pour l'occasion. Elle, qui avait de si longs, si beaux cheveux, qui lui tombaient jusqu'au bas des reins. Nous savions que tôt ou tard nous serions l'un à l'autre et l'attente était pour nous une sorte d'inquiétude, de joie mêlée. Mon

flirt n'avait plus rien de semblable avec ce que j'avais connu jusqu'à ce jour. Il y avait une entente entre nous deux, ce petit quelque-chose qui illumine les yeux ; fait que l'on se sent heureux ensemble. Si heureux.

Et puis ce fut la catastrophe. La ligne Maginot n'était même pas enfoncée, seulement contournée par la Belgique. Crétins de généraux ; qui n'avaient pas lu, semble-t-il Mein Kampf. Ils attendaient les nazis sur une ligne qui laissaient une large place à n'importe quelle armée pour passer. Hitler envahissait la Belgique, puis avançait à marche forcée dans le nord de la France, fort de ses blindés ; de ces blindés dont l'idée lui avait été donnée par un certain Charles de Gaulle, mais dont l'Etat-major de l'armée française n'avait pas tenu compte. C'était un véritable raz-de-marée. La panique s'empara des Français ; l'exode tragique, épouvantable, commença. La population devenait folle, abandonnant tout ; maison, ferme, appartement. Tout. Pour former en un long cortège dramatique sur les routes de France, à pieds, voitures, charrette, en n'importe quoi. Les Parisiens aussi fuyaient, Hitler avançait sur Paris. Le 11 juin, je retrouvais Olinka dans le Luxembourg. Ce fut la dernière fois. Je ne devais plus jamais la revoir ; seul son visage me hante toujours, et cet amour brutalement coupé. J'espère qu'elle aussi, a pu fuir, se sauver ; je l'espère tant encore aujourd'hui. Cependant, un jour que je faisais un pèlerinage à Auschwitz, au-dessus d'une masse énorme de chevelures, brillaient des nattes blondes de rêve qui ressemblaient à celles d'Olinka. Un doute traumatisant m'envahit qui ne me quitta jamais.

Mais ce que je ne savais pas, c'est que 24 ans plus tard, je devais rencontrer une autre polonaise, aussi svelte, vive, blonde, et aux yeux bleus, avec laquelle j'allais retrouver l'identité de sentiment que j'avais connue avec Olinka. Je ne savais pas encore que la

Pologne deviendrait aussi cher à mon cœur et que j'aurais enfin réaliser ce que j'attendais depuis tant d'années ; avec obstination et une foi irrationnelle.

Le 12 au matin, je prenais avec ma mère et une collègue de celle-ci, le chemin de l'exode.

C'était au petit matin. Melle Pezeux, qui travaillait dans le même bureau que celui de ma mère à la Bibliothèque nationale, au Dépôt légal, avait passé la nuit à la maison. Paris était sombre, tragique, enveloppé d'une énorme masse noire venant de l'incendie des réservoirs d'essence de Rouen. Beaucoup de Parisiens avaient déjà fui la capitale, les volets de la plupart des maisons étaient fermés. Chargé comme un baudet, suant, peinant sous le poids, nous allâmes dans ce Paris vide, angoissé, angoissant, jusqu'à la gare de marchandise d'Austerlitz où nous devons prendre le dernier train réservé aux fonctionnaires. Le chemin me parut long, la rue Buffon interminable. Devant la gare fermée, la foule se pressait, hurlante, désespérée, prête à se massacrer. Mais il n'y avait plus de trains. Nous contournâmes le cœur serré, la gare, pour aller jusqu'à celle de marchandise. Le convoi était là. Des conservateurs de la B.N. entassaient dans les compartiments, des documents précieux. À la hâte. Dans une angoisse totale. Je revois encore Reunier, avec son bras atrophié, soulevant de lourdes serviettes bourrées. Au loin, on entendait la foule hurler, et la panique nous prenait. Si elle découvrait qu'il y avait encore un train, nous mourrions étouffé. Enfin serrés comme des harengs. Le train s'ébranla.

Collé contre moi, je faisais la connaissance de Guillaume de Van qui tint un certain rôle dans ma vie ; Il assura à ma mère qu'il me ferait entrer à la B.N. Le train s'arrêta souvent. Sur la route était la longue procession de tout un peuple qui nous donnait mauvaise

conscience.

C'était atroce.

Vers la nuit, nous arrivâmes à Tours pour apprendre qu'il n'y aurait pas de train pour Bordeaux avant le lendemain matin. Alors nous cherchâmes une chambre dans un hôtel pour passer la nuit ; ce qui était impossible et tenait du rêve inconscient. Enfin, l'un d'eux voulut bien nous laisser dormir dans le hall. Nous commençons à tenter de nous reposer, lorsque les bombes commencèrent à tomber sur Tours ; ce fut un véritable carnage. Les bombes qui visaient surtout le complexe ferroviaire tombèrent partout. La ville fut à peu près détruite. A chaque seconde, on les entendait siffler, tomber, sans que l'on ne puisse rien faire. Ligotés. Abasourdis. La panique même était dépassée. Puis le vrombissement des avions allemands s'éloigna, tout redevint subitement calme dans le hall de l'hôtel. Nous nous en étions miraculeusement sortis.

Le lendemain matin, nous pûmes prendre le train pour Bordeaux ; nous étions le 13 au matin. De Bordeaux, nous gagnâmes, je ne sais comment, mais en train, Sentaraille, où nous arrivâmes le 14. Epuisés. Anéantis. Sans réactions. Ce même jour, les Allemands investissaient Paris.

Le soir du 15 juin, tous rassemblés dans la salle à manger surannée, au papier jaune passé, de mon oncle Norbert et de ma tante Olympie, nous entourions le poste de radio pour écouter les nouvelles : après une dramatique et grave « marseillaise », Paul Reynaud, qui était devenu quelque temps avant, Premier ministre, annonçait la reddition des forces françaises et la demande d'armistice. C'était la fin. Je pleurais toutes les larmes de mon corps.

Je me repliais sur moi-même, la défaite était une affaire personnelle, que je ressentais tout au fond de

moi, comme une blessure. J'étais humilié, honteux. J'avais comme un large couteau qui me transperçait, me causait une douleur lancinante. Je regardais tous ces adultes vivre. Je sentais monter en moi une sourde colère. C'étaient eux qui nous avaient amené à la situation dans laquelle nous nous trouvions. Le résultat de la belle réussite de l'éducation que l'on nous donnait, qui n'avait rien à voir avec la réalité, j'en nourrissais une sorte de sourde haine. Lecteur avant de Maurras. Ayant été favorable à l'*Action Française*, à ce moment je me rapprochais de Maurras, car je partageais au moins l'amour pour le pays, la patrie. Sorte de nationalisme aigu.

Si maintenant, au moment où j'écris ces lignes, 36 ans après ces événements, si je ne suis plus depuis bien longtemps maurrassien, c'est parce que cette influence ne devait pas persister à mon retour à Paris. Je suis resté profondément nationaliste, malgré mon universalisme également fondamental, je garde pour la patrie un sentiment romantique, qui m'a fait par la suite travailler pour l'Etat avec un amour profond, lucide du reste, sans illusion, pratiquement masochiste, mais dans lequel j'ai trouvé un certain nombre de joies.

Révolté, j'éprouvais alors profondément le besoin d'écrire tout ce que je ressentais. Mais je manquais d'éléments, de connaissance approfondie pour ce faire et le livre que je projetais, *Mes griffes*, n'eut jamais qu'une introduction que j'envoyais et dédiais à mon ami Jacques Bravard d'Albiez, avec lequel durant ces premiers mois j'entretins une longue correspondance. Jacques était le seul avec lequel je pouvais partager cette humiliation. Grande joie que de pouvoir m'épancher, sans me sentir ridicule. Avec joie également je recevais ses lettres, toujours attendues avec impatience, nervosité. Il était mon lien ombilical à travers la France

meurtrie.

D'Albiez apparenté au fameux Général d'Albiez, avait été mon condisciple au Lycée Henri IV. Grands amoureux du quartier latin. Après ces événements, durant l'occupation, jusqu'à aujourd'hui, nous le sommes restés. Il était grand, séduisant, brun, au visage sensuel, distingué, sportif, fort attiré par le sexe opposé. Il avait commencé sa licence en Droit, était alors fiancé à une autre amie du quartier latin : Dominique, belle, splendide, blonde. Tous deux faisaient un très beau couple et je n'en voulus pas à Jacques d'avoir su mieux que moi séduire Dominique. Aujourd'hui, haut fonctionnaire à la préfecture de Police, il est resté l'homme séduisant, sportif, amical qu'il était alors.

J'avais cette amitié en moi. Cette résonance à mes propres pensées ; colère, humiliation. Cela me faisait du bien.

A Sentaraille, il faisait insolemment beau en ces mois de juin/juillet. Sentaraille était loin de tout, tout au fond de la France, dans un petit village des Pyrénées. Loin de la route Nationale. L'atmosphère au lendemain de la catastrophe était un peu comme celle d'un mauvais rêve lointain, et si quelques femmes du village étaient inquiètes de ne pas avoir de nouvelles de leurs maris ou enfants mobilisés, seuls les parisiens que nous étions souffraient avec intensité d'imaginer leurs pairs occupé par les ennemis. Sentaraille était isolé de tout, et tout lui arrivait comme un mirage. Chaque matin les hommes suivaient la progression des ennemis. L'armistice, la ligne de démarcation en soulagèrent beaucoup ; prisonniers de leurs petites habitudes ; de leurs champs, bêtes, jardins. Tout était si lointain pour eux ! Pour ma part je n'avais rien à leur dire, je passais de longues journées dans ma petite chambre du 1er étage, à la porte vitrée sur laquelle, depuis toujours, je pouvais regarder le

papier imitation vitrail qui en fermait relativement la vue aux autres. J'aimais cette chambre minuscule que j'ai toujours rêvé, sans qu'il ne m'ait jamais été possible de le faire, d'arranger en cellule de moine. Là, je lisais à perdre haleine, des heures durant, préparant entre quelques chapitres, mes examens. Ecrivant. Écoutant le matin, les oiseaux qui me réveillaient par leur chant en volant d'une branche à l'autre des arbres du parc.

Mais la vie mondaine s'installait à Sentaraille. Ma mère passait de longues soirées, comme d'habitude, et comme elle le fit toujours, à bavarder avec sa cousine Marie-Rose Bernère, à la maison. Ou encore à côté dans l'autre aile ; chez les parents de sa cousine ; chez Oncle Norbert et tante Olympie. Je ne me souviens plus si cette époque les Diego étaient là. Je pense qu'ils restèrent en Espagne que Gerardo avait regagné après la fin de la guerre civile. Sûrement les Regagnon étaient-ils là, eux, et probablement Albert Regagnon chaque jour, parlait peindre avec amour et poésie, en charmant impressionniste qu'il était, quelques sous-bois des environs, quelques vues du pays. Cet ancien drapier de Toulouse avait autrefois bien vite délaissé la vente des draps pour la peinture, pour laquelle il était, du reste, assez doué. Longtemps après sa mort, à un âge très avancé, il garde une côte appréciable parmi les peintres impressionnistes de la région toulousaine. C'était un homme charmant, plein d'urbanité, amoureux de son art. Un art dont j'appréciais cependant peu la facture, trouvant sans doute avec quelques raisons qu'il était bien tard de faire de l'impressionnisme après qu'il y ait eu l'abstraction, le fauvisme et le cubisme. Mais alors, je ne comprenais pas qu'en réalité il y avait la facture de sa génération, et que s'il se trouvait à la queue du mouvement impressionniste, il pouvait encore prétendre en faire partie.

Repliés à Sentaraille, étaient deux couples assez

haut en couleur, en originalité. D'un côté le Général d'Olonne, - frère du compositeur Max d'Olonne - et la générale d'Olonne, qui habitaient tout au bout du village, la maison qui appartenait à notre homme d'orchestre de Sentaraille : Julien! et qu'avait habité une saison, une famille toulousaine, également assez originale ; les Domergue. Je me souviens encore que madame Domergue mère poussait l'originalité trouvant que le coq la réveillait de trop bon matin, chaque soir enfermait son bec d'un élastique, à la grande confusion de Julien, aux rires de la petite société sentarillaise qui ne cessait pas de se gausser. Le général d'Olonne avait autrefois fait partis de mission en Chine. Et lorsque je me rendais chez lui avec ma mère pour un de ces nombreux thés tournant des vacanciers... de Sentaraille, j'écoutais avec passion le général raconter ses voyages. J'avais déjà une profonde envie de voyager, de parcourir le monde, la planète et ces récits ne pouvaient que me fasciner. Encore aujourd'hui, où je me suis rendu dans tant de pays, y compris la Chine, j'éprouve toujours cette envie irrésistible de partir, toujours partir à la découverte d'un nouveau pays, tenter de comprendre les autres, les lois qui nous régissent. Madame d'Olonne était de son côté un personnage haut en couleur, à la voix grave de basse, grande, sèche, de laquelle sortait invariablement de tout ce qu'elle disait une sorte de haut humour involontaire qui nous réjouissait tous. Longtemps après que la guerre fut finie, après la mort du général, ma mère la rencontra souvent chez elle, ou à la maison, pour prendre quelque thé rituel, autour desquels ces dames évoquaient les années sentarillaises de la guerre, et ce jusqu'à ce que la générale elle-même rendit l'âme... !

À un autre endroit du village, dans la maison qui près de la petite église du village possédait oncle

Norbert - où habite maintenant tante Marie-Rose -, étaient venus se replier le violoncelliste Huvelin et le pianiste Orlov, l'un des plus grands interprètes de l'époque qui attendaient la possibilité de rejoindre les Etats-Unis. Ils formaient un couple étrange pour moi bien sûr. Mais cela n'avait l'air de déranger personne à Sentaraille, je me contentais de rencontrer, de bavarder souvent, avec ce couple étrange ; tant j'étais attiré par tout ce qui était art. Si mon amour pour la littérature, le théâtre, la peinture était profond, le commerce de ces musiciens me fascinait aussi. Il y avait entre eux et moi une sorte de connivence. Une connivence qui devait aboutir durant ces semaines tragiques à quelques-unes de mes plus profondes émotions artistiques. En effet, Orlov qui était russe d'origine venait chaque jour travailler au piano dans le salon de mon oncle Norbert. Longtemps, longtemps je l'entendais faire des gammes, puis jouer quelques partitions. A chaque fois l'émotion m'étreignait, montant du fond de mon être, serrant ma gorge, jusqu'à ce que l'émotion soit si forte que les larmes coulaient sur mes joues. Je restais souvent dans la chambre de ma grand-mère, qui donnait juste en face du salon à l'écouter jouer, si merveilleusement. Que d'heures silencieuses n'ai-je ainsi passé solitaire dans la grande maison, me nourrissant de cette musique aux harmonies si parfaites, si légères, tant ses doigts semblaient voler sur le clavier. Que d'heures extraordinaires qui prenaient tout mon être et le transportait.

Un jour, un grand jour pour moi. Orlov qui sentait la sensibilité des êtres, et me faisait l'honneur de bavarder souvent avec moi, me proposa de venir lorsqu'il travaillait. Honneur insigne. C'était la preuve d'une confiance qui me donnait un courage certain ; m'éloignait de l'incompréhension du reste de ma famille, envers moi ; me rassurait ; m'encourageait ; me

disait que j'avais raison. L'art était bien mon élément vital. Celui dont je voulais faire toute ma vie. Qui était ma vie. J'acceptais avec timidité cette proposition fascinante, avec une émotion qui transperçait tout mon corps.

Alors, de temps à autre, pour ne pas le déranger dans ses méditations musicales, j'entrais doucement dans le salon, m'asseyais sur le grand canapé, silencieusement. Orlov, ne me disait rien, poursuivant son travail, comme si je n'étais pas là. Moment délicieux.

Émotion profonde. Je n'étais plus à Sentaraille. J'oubliais mon humiliation ; colère ressentiments. J'éprouvais un immense orgueil. Celui d'être le seul qui pouvait aller écouter jouer Orlov. Que de magnifiques concerts dont j'étais le seul auditeur. Orlov, en effet, plongé dans son rêve intérieur, laissait ses doigts voltiger sur les touches. C'était un total ravissement. Encore aujourd'hui l'émotion remonte en moi, tant je revis ces moments, entends cette finesse extrême, communique encore à l'émotion de l'artiste.

Un jour, Orlov me dit doucement « Vous connaissez Scriabine ? » et comme, j'avouais mon ignorance, il ajouta « c'est Chopin russe ». Et Orlov me fit le plus beau concert que l'on puisse entendre. Il me révélait Scriabine ; tout Scriabine. Ce fut pour moi un sommet. Lorsqu'il eut fini, je sortis en silence ne pouvant plus dire un seul mot. Je regardais Orlov, il me fit un petit signe de tête d'adieu. Il n'était pas besoin de parler. Il savait.

Je ne devais plus revoir Orlov de ma vie. Un jour, je sus qu'il avait enfin pu partir pour les Etats-Unis, où il poursuivit une carrière éblouissante, puis par le monde, après-guerre. Il ne vint, hélas ! qu'une seule fois jouer, en France. Cet homme qui parlait un français impeccable, n'était pas connu dans notre pays, et trop

cher pour qu'il puisse s'y produire. Un jour, plus tard. J'appris par les journaux sa mort, aux Etats-Unis, dont il était citoyen. Dès lors, il rentrait dans mon passé ; auteur de moments de ma vie, d'une telle intensité qu'il rejoignait tous mes souvenirs les plus chers. Il avait ébloui mes heures sentaraillasses, il avait été l'émotion et la joie dans la tristesse. Comment oublier ?

C'est assis dans un des fauteuils du parc de Sentaraille, lisant " Le Temps ", que par un petit entre-filet, j'appris la mort en Suisse de Georges Pitoeff. Je revis un instant cet acteur au visage carré, puissant, buriné, sa taille ramassée, puissante. J'entendis son accent rocailleux. Je le revis dans quelques-unes de ses attitudes dans *la Sauvage* d'Anouilh ou dans *Hamlet*. Acteur, metteur en scène prodigieux que j'admire tant, avec sa femme Ludmilla, sans partage. Je restais songeur, regardant dans le lointain, les collines proches des Pyrénées ; la vie, un instant resta suspendu dans le passé. J'éprouvais une infinie tristesse. Lui aussi, rejoignait un passé dont la défaite venait de tourner une page. Il rentrait dans mon armoire à souvenir. Le passé s'éloignait. Une immense perte personnelle.

Dans la grande maison de Sentaraille étaient venus aussi se replier ; mon oncle Robert Achard et une dame dont j'avais oublié le nom, aux enfants de laquelle Robert donnait des leçons. Elle était une femme sobre, sans maquillage, dont le mari était mobilisé. J'ai toujours supposé qu'il y avait quelque chose entre elle et Robert. Mais peu importe. Elle ne manquait pas de personnalité, pas moins que son mari. L'un et l'autre en effet, qui habitaient alors, avant que la maison ne soit détruite pour y construire un grand ensemble moderne, rue des Fossés Saint-Jacques, place de l'Estrapade, avaient décoré les murs de la chambre de leurs fils d'un ensemble de frasques pornographiques, afin disaient-ils

« qu'ils n'en ignorent rien et en soient vaccinés ». C'était original. Je ne sais si cette éducation porta ses fruits, mais je crois que l'un au moins de ses enfants est Diplomate. L'autre originalité fut, de leur part, de les mettre au Lycée russe de Paris. Ce qui fit qu'au moment opportun, ils furent totalement bilingues.

Mon oncle Robert était un célibataire endurci. Sujet, souvent, à des crises d'asthme aiguës, qui parfois l'ont fait croire à l'article de la mort. Ancien précepteur des fils du conte de Dampierre, lorsqu'il était jeune agrégatif d'italien ; il fut ensuite professeur au lycée d'Eu où il mijotait et végétait. C'était un homme robuste, en apparence assez fort, tirant sur une éternelle pipe. A cela il ajoutait un très grand charme, un sens de l'humour très vif. Il n'était pas mobilisé, étant parvenu à se faire réformé lors de son service militaire. Arrivé à Sentaraille, il ne savait pas encore ce qu'il allait faire, lui aussi, ayant fui l'avance nazie.

Un jour cependant, il rejoignit l'Afrique du Nord où se trouvait mon oncle Perre, avec lequel il tenait de grandes relations d'amitié. Il devint professeur au lycée d'Oran en compagnie de Marcel Camus. Ce n'est qu'après guerre que nous apprîmes qu'il s'était par la suite engagé ; avait passé le concours d'interprète de langue italienne et que ses activités le conduisirent à être un de ceux, prévenus de la date du débarquement américain en Afrique du Nord. Directeur un temps de *L'Echo d'Oran*. Il passa au B .C.R.A., dirigea les émissions clandestines en direction de l'Italie ; puis se retrouva au Palais Farnèse, à la direction des affaires culturelles et de presse, au titre du ministère de l'Information. Lorsque Vielfond fut nommé Conseiller culturel à l'ambassade, les deux hommes ne s'entendi-

rent pas. Robert partit après avoir entretenu les meilleurs rapports avec Maurice Couve de Murville lorsque celui-ci était ambassadeur à Rome. Aimant Rome. Il devint délégué de la SACEM et de la Société des auteurs. Cela lui rapporta beaucoup d'argent. Mais j'y reviendrai plus tard.

Afin de remplir nos tristes journées, nous décidâmes un jour d'aller faire l'ascension du Pic du Crabère, qui se trouvait à une quarantaine de kilomètres de Sentaraille. Nous partîmes à Saint-Girons, puis de là, prîmes un car jusqu'à Seintein, d'où partaient tous les amateurs des montagnes avoisinantes. Longuement, à pied, passant les anciennes carrières de marbre, nous gagnâmes le lac d'Arain, où commençaient les travaux pour le barrage. L'air y était vif. Les eaux du lac, encore calme ; tout autour, les cimes éclatantes du Crabère et du Mauberme, brillaient dans le soleil. Au loin, on voyait s'élever la plus haute montagne des Pyrénées Françaises ; le Mont Vallier, aux cimes enneigées, brillant dans le soleil pur. Il faisait bon. L'espace était là, revigorant, nous portant loin des préoccupations quotidiennes. Souvent, dans les années précédentes, j'étais venu en excursion avec la famille, ma mère, l'oncle Grégoire, père de ma cousine Madeleine, des amis de Saint-Girons, cousins, cousines. J'avais déjà escaladé le pic du Crabère, mais jamais par la cheminée qui était réputée assez dangereuse. Serait-ce par défi ? Par un besoin de me faire mal à moi-même. De me colleter avec la difficulté. D'aller au bout de moi-même ? je décidais de monter par cette fameuse cheminée, entraînant avec moi trois amis retrouvés là, en les assurant que je connaissais le chemin. Ce qui était une fanfaronnade dont je ne mesurais pas les conséquences.

D'un regard, j'embrassais la cime du Pic qui s'élevait jusqu'à 2630 mètres. Il n'était pas la plus haute

des Pyrénées ariégeoises, le Maubermes allait à 2 880, le Mont Vallier à 2 839, mais sa cheminée était réputée comme étant des plus difficiles. J'avais un peu le cœur battant de cet exploit que j'avais envie de faire. La cime se dressait, majestueuse dans le ciel pur, et le soleil se découpait avec agressivité dans l'espace. Lentement nous allâmes jusqu'au pied du névé, au-dessus duquel commençait la cheminée. Le soleil irradiait sur la neige glacée, y faisait comme de longues traînées bleuâtres. Tout était silence, calme. Chaussés seulement d'espadrilles, nous montâmes, avec mes camarades, doucement le névé, afin de ne pas nous fatiguer, et ne pas glisser. Posant nos pieds avec attention dans ce silence total. On entendait seulement la respiration un peu forte des uns et des autres. Parfois nous regardions la cheminée qui se dressait encore à quelques centaines de mètres de nous, et je me disais que j'étais un peu fou d'entreprendre une ascension que je n'avais jamais faite que par le chemin facile de la face est.

Plus nous approchions, moins je me sentais rassuré, cependant, ne pouvait me dédire ; trop orgueilleux pour cela. Lorsque nous arrivâmes tout en haut du névé, une grande crevasse s'ouvrait entre la neige et le roc. En bas, un piolet avait l'air insolite, évoquant quelque drame ; un frisson parcourut tout mon corps. Il était trop tard. Je regardais attentivement le roc et l'ensemble de la cheminée. Au loin, deux passages semblaient s'offrir plus facilement à nous. L'un à gauche montait presque à la verticale, l'autre à droite, paraissait un peu plus long, faisant un coude dans le roc, donnant l'impression d'être plus facile.

- Par la droite, dis-je, c'est le meilleur passage. Nous allons aborder le roc par la gauche, puis nous nous dirigerons vers le passage.

- Tu es sûr que c'est le bon passage ? Me cria

l'un de mes compagnons ?

- Oui ! Assurai-je.

Nous attaquâmes en effet le roc par la gauche du névé. Je regardais encore une fois la cime du Crabère, qui se trouvait à quelques centaines de là seulement ; puis attaquais le roc. Tout de suite, j'eus le sentiment que cela n'allait pas être une partie de plaisir, le roc étant pratiquement à pic. Je regardais une dernière fois derrière moi, embrassais la vallée d'un regard, puis de nouveau le pic et me dit qu'il ne fallait en aucun cas que je me retourne. Le vertige pouvant me prendre. Je savais pour l'avoir entendu raconter que c'était la pire des aventures ; que bien des alpinistes dans ces cas-là, ne pouvaient plus ni avancer ni redescendre, plaqués là, accrochés au roc, complètement vidés, paralysés.

Cependant j'attaquais le roc, cherchant lentement des prises, suivis par mes compagnons dans un silence troublant. Le début de l'ascension ne comportait pas de difficultés majeures ; tout allait bien. Je faisais très attention à ces petites tâches sur le roc, vertes, très dangereuses, que l'on appelait le gyspet, sur lesquels on pouvait glisser, tomber. Les Pyrénées sont en effet une chaîne de montagne traître, car gyspet d'un côté, et terre ou roc pourri de l'autre, la rendait très dangereuse. Nous montions lentement, atteignant le corps plaqué contre le roc, le passage que j'avais repéré au début de l'ascension. Le gyspet et le roc, souvent branlants, commençaient à me faire peur. Mais il était trop tard pour redescendre, cela même était impossible. Il n'y avait plus de recours, il fallait aller de l'avant, monter, monter. Reprenant souffle de temps à autre, après un ou deux pas, attaché au roc, le regard braqué sur les quelques centimètres, un peu plus haut qu'il fallait passer. Cherchant une prise, faisant une pression sur le roc, afin de voir si celui-ci tenait, n'allait pas s'effriter ou se

décrocher sous la main ou sous le pied, nous précipitant irrémédiablement au bas de la cheminée, sans beaucoup d'espoir d'en réchapper.

À ce moment-là, je commençais à prendre conscience de mon imprudence, car, naturellement je n'avais nulle expérience réelle de la montagne, que par les on-dits. Mais je montais en silence, le souffle court, suivis de mes compagnons. Parfois, à un passage un peu plus difficile, je sentais un grand frisson parcourir tout mon corps. Je serrais les dents afin que personne ne s'aperçût de rien. Je voulais avoir l'air sûr de moi. Je devais l'être pour ceux que j'avais entraînés.

Brusquement, je me trouvais face à un roc branlant, à peine la main s'était posée sur lui, que la roche se mise à bouger d'une manière inquiétante. Nous étions à la verticale, et si nous avions pu nous hisser jusque-là, posant nos pieds alternativement pour monter de chaque côté de la cheminée, le passage était maintenant bouché.

À ce moment je compris mon erreur. J'avais choisi le passage le plus dangereux, le plus difficile. Alors la peur commença à s'emparer de moi. Ce morceau de roc était en surplomb. Impossible de passer. Impossible de descendre. Mes compagnons comprirent ce qui se passait et commençaient à me traiter de tous les noms, avec juste raison, ce qui accusait encore davantage ma peur, à laquelle se mêlait maintenant le sentiment de ce qu'avait été ma responsabilité. Je restais plusieurs moments, accroché au roc, sans rien dire, cherchant désespérément une prise. Le corps ruisselant de sueur et de peur. Les lèvres sèches. Je m'obstinais, pensais brusquement au vertige ; ma panique devint insoutenable. Je sentais que j'allais lâcher, tomber, tomber, me fracasser le crâne. Par une sorte de volonté de survivre, je m'accrochais désespérément à la montagne. Mais il n'y avait rien à faire. Cependant il fallait passer,

survivre pour sauver les autres. Petit à petit, faisant glisser mes doigts centimètres par centimètres, je tentais de trouver la prise. Mais le roc s'obstinait à trembler, menaçait de se décrocher. Je haletais. Les yeux mouillés de sueur. Presque aveugle. À un moment prenant ma respiration, la retenant. Dans un effort de dernière extrémité. Je tentais le passage. Tremblant, les jambes flageolantes, les bras secoués d'un mouvement nerveux, incontrôlable, je jouais le tout pour le tout. Je passais. Le roc avait tenu.

- Allez, venez ! Criaï-je, on peut passer !” Mais je me sentais anéanti. Vidé de toutes mes forces. Au bord du décrochage. Cependant, en moi, la vie tenait bon. Je m'accrochais désespérément. N'ayant plus de muscles, plus de lèvres. Je n'étais qu'une loque, un robot. Je poursuivis l'ascension, tout le monde étant passé heureusement. Mais ma responsabilité me tenaillait maintenant. Lorsque nous parvînmes, non loin du sommet, le roc disparu et une maigre végétation le recouvrait presque à la verticale. Nous étions si près du but. Si près du but. Encore quelques dizaines de mètres. Les prises en étaient presque plus difficiles, car, on ne pouvait se raccrocher qu'à ces maigres touffes de végétations. Nous montions en rampant, cherchant une maigre prise, un peu de végétation plus solide qu'une autre. Je commençais de plus en plus à me sentir glisser dans l'imaginaire, lâcher. Tomber. J'étais honteux. Vexé, bourrelé de remords.

Enfin, nous parvînmes au sommet. Je regardais un instant le magnifique panorama qui s'offrait à nos yeux. Puis je me laissais tomber sur la petite plateforme du pic, fermais les yeux. Je me sentais tomber, tomber, tomber, glisser irrémédiablement. Lorsque mon oncle Robert et Madame X arrivèrent essoufflés, mais ravis, je laissais leurs yeux s'emplier du paysage. Je res-

tais allongé. Puis nous repartîmes tous par le chemin est du pic, sans difficulté, sans problèmes. Cependant je me sentais malade. Mes compagnons, de plus, ne cessaient de me faire des reproches. Je me sentais de plus en plus coupable.

Lorsque nous fûmes enfin arrivés à l'Étang d'Arain, je m'allongeais sur le sol. Fermant les yeux et durant plus de deux heures, j'éprouvais la peur insurmontable de celui qui tombe dans l'espace, sans pouvoir se retenir à rien. Le vide se faisait en moi. Tout tournoyait, tournoyait, tournoyait. Je tremblais de tous mes membres, sans pouvoir dominer ma réaction nerveuse. Je tombais, je tombais, je tombais. Je lâchais tout et allais me fracasser le crâne sur le roc. Et tout cela à cause de mon imprudence. De mon inexpérience. Pourtant j'avais vaincu le roc, la cheminée, la montagne. J'étais parvenu à me dominer. À avancer malgré mon vertige. Ce vertige maintenant ne me laissait plus, m'enrobait, m'étouffait, me vidait. Me laissant pantelant, pitoyable, honteux. Cerveau vide. J'avais la sensation de me trouver comme cerné par la force centrifuge, flottant et tournant en rond dans l'espace.

Puis, tout se calma lentement. Je pus ouvrir les yeux, alors que le soleil s'abaissait à l'horizon. Je regardais le Crabère, et jugeais que je ne recommencerais plus jamais une telle expérience. La montagne m'avait fasciné. Maintenant, elle me faisait peur. Elle me fait toujours peur, aujourd'hui encore. Et si j'aime la voir blanche de neige, dans sa beauté impressionnante et fière, je n'ai plus jamais été en état pour tenter une escalade. Le Crabère m'avait servi de leçon, qui fut définitive. L'une des plus grandes peurs de ma vie, dont maintenant encore j'éprouve sensiblement la présence, comme si le temps n'était pas passé. Comme si c'était maintenant. Et cependant ; il y a trente-six ans de cela !

Cette même journée, nous décidâmes de passer la nuit dans le refuge. Mon oncle Robert avait lié conversation avec quelques ouvriers travaillant au barrage. Le soir, nous pûmes même dîner à leur table, dans la grande cantine en bois. Le repas fut animé. À la fin de ce dernier, la nuit tombée, l'un d'eux ; un bel andalou, grands aux yeux verts, se leva et se mit à chanter longtemps, longtemps, lui qui, comme beaucoup de ses camarades de chantier, était un réfugié espagnol, ayant fui le nouveau gouvernement, celui de Franco, qui avait amené le fascisme en Espagne ; car tous, étaient farouchement républicains, plusieurs de ces belles, chaudes, nostalgiques chansons populaires d'Andalousie. Cette voix prenante qui s'élevait dans la nuit, dans le silence, avait la beauté dramatique infinie de l'Espagne meurtrie, et dont l'émotion s'empara de nous tous. Il chantait, chantait et chantait encore, debout autour de nous. Cette émotion non plus je n'ai jamais pu l'oublier tant elle avait été profonde, elle est restée gravée en moi, et garde une présence d'une actualité vivante. Alors que Franco est mort. Que l'Espagne se réveille de sa longue léthargie, que l'espoir renaît au cœur de quelques-uns. Chaque fois que je suis allé, par la suite, en Espagne, jamais je n'ai pu oublier cet ouvrier andalou. Il m'a toujours accompagné. Il m'accompagne toujours. C'est à cause de lui qu'un jour j'ai cessé d'aller en Espagne, dont l'atmosphère m'était insupportable. Et dans laquelle j'ai maintenant envie de revenir.

Le lendemain fut une journée agréable, sans histoire. Nous étions loin de notre drame, bien qu'il soit présent en nous. Que nous ne savions ni les uns ni les autres ce que le futur nous réservait. Ni ce que nous allions faire. Nous le gardions en nous, sans parler ; nous semblions d'un commun accord retarder le plus possible le moment de regagner la vallée.

Il fallut bien le faire. Mais nous avions tant tardé, qu'en arrivant à Sintein pour reprendre le car qui nous aurait ramené à Saint-Girons ; celui-ci était déjà parti. Il n'était pas possible de rester à Seintein. À Sentaraille, on allait peut-être s'inquiéter. Alors, en chantant pour nous donner du courage, cependant fourbu, nous fîmes à pied les 30 kilomètres qui nous séparaient de Sentaraille où nous arrivâmes à la nuit tombée. Effectivement, ma mère s'inquiétait, voyant l'heure de notre arrivée passée depuis longtemps. Mais Robert tourna comme d'habitude tout à l'humour, et ma mère, qui avait une amitié indéfectible pour lui, toute inquiétude passée, se mit, elle aussi, à écouter nos péripéties. Sauf que je ne lui racontai pas la mienne.

Durant ces semaines, la vie à Sentaraille s'organisait et je retrouvais son rythme monotone ; heureusement éclairée par l'esprit, l'humour de Robert. Solitaire, comme toujours, j'allais me promener à bicyclette, soit à Saint-Girons pour faire du ravitaillement, soit vers Castillon, où était née ma mère, soit à Gaujac, voir ma cousine Odette, sa mère Anna et son père Jean. Dans cet endroit que j'ai tant aimé ; dans lequel restent attaché tant de moments heureux de ma jeunesse d'avant-guerre. Parfois aussi, j'allais plus loin jusqu'à Salies-du-Salat, petite station thermale, où mon oncle avait autrefois un cabinet médical qu'il ouvrait chaque année lors des vacances, quand d'Algérie il venait en France, dans l'Ariège, berceau de sa famille, qu'il aimait particulièrement. Nous avions tous enfants, barboté dans la piscine de la station, ses eaux étant paraît-il fort bonnes pour la solidification des os.

Un jour, au cours d'une de ces promenades, j'y retrouvais Jean-Louis Feron replié là avec sa famille. Nous nous vîmes plusieurs fois. Pensant encore à nos pérégrinations deux ans auparavant dans l'Ain, avec Magne et Hurliman ; Nous faisons quelques promenades à vélo. Et puis je repartais vers Sentaraille.

Les jours passaient, tristes, monotones, inquiétants.

Courant juillet, nous partîmes avec ma mère à Toulouse et descendîmes chez sa sœur. Il y avait une

session spéciale de passage du bac. J'y allais, et ne sais si cela est la cause des circonstances...Mais...Je fus reçu !

Vers la fin juillet, ma mère reçut de la Bibliothèque nationale son ordre de mission, de retour à Paris. Elle ne rejoignit Paris que le 12 août. D'une part, elle ne voulait pas quitter Robert et Sentaraille qu'elle aimait viscéralement y ayant connu, jeune fille, des années de bonheur ; ni ma grand-mère, ni Robert, ni moi. D'autre part elle redoutait de revenir dans un Paris occupé, recommencer à travailler pratiquement sous les ordres des occupants. Elle ne parvenait pas à repartir ; dût faire un certificat médical pour justifier ces quinze jours d'hésitations. Puis elle partit, triste, inquiète. Elle pleurait en nous quittant. Ma mère détestait les départs ; plus encore ceux de Sentaraille. Pour elle, c'était la dernière fois qu'elle voyait la maison; oncles, tantes, amies qui y vivaient.

Je restais seul à Sentaraille. Encore plus seul que d'habitude. Bien que je sois toujours en conflit avec ma mère, je ne parvenais pas, moi non plus, à m'en séparer ; enfant, je l'aimais profondément.

Je passai un peu plus d'un mois à Sentaraille, puis un jour n'y tenant plus, je demandais à la mairie un certificat individuel de Rapatriement.

Je quittai à mon tour Sentaraille le 16 septembre. Nous nous fîmes des adieux émouvants avec Madame Dejean, la garde-barrière de la halte de Caumont. Puis sans doute ai-je passé quelques jours à Toulouse, car, je ne devais passer la ligne de démarcation que le 21 septembre.

Le voyage s'était fait lentement, dans un train hésitant, prudent, qui s'arrêtait souvent, les voies n'étant pas très sûres. A quelques kilomètres de Vierzon, le train s'arrêta définitivement, il n'allait pas plus loin.

Il fallait gagner la ligne de démarcation par nos propres moyens. Or, je n'avais pas un sous sur moi, restais paniqué dans le café du petit village dont le nom ne me revient pas, à attendre je ne sais quel miracle qui me permettrait d'aller jusqu'à Vierzon.

Tout autour de moi, c'était comme une sorte de silence feutré. Chacun parlait à voix basse. Enveloppé d'un manteau d'appréhension. La ligne était à quelques kilomètres, nous savions tous que nous avions choisi de revenir, d'aller là où était notre vie quotidienne. Là où il fallait revenir un jour où l'autre. Le village lui-même était silencieux, comme hésitant, si près d'une sorte de liberté, si près aussi de ce qui apparaissait comme une sorte de camp dans lequel des millions de gens étaient enfermés. Il y avait de l'appréhension dans les yeux des villageois, de l'incompréhension. Une interrogation muette. Un air aussi de compassion. Quant à moi, j'étais là, assis dans cette journée un peu froide de la fin septembre, attendant je ne sais quoi. Non loin de moi un couple s'agitait parfois. De temps en temps, l'homme se levait de la table à laquelle il était assis, laissant sa femme, et sortait. Après une demie-heure peut-être il revint.

- Voilà. Dit-il. Nous pouvons y aller. La femme lui dit quelque chose que je ne compris pas, mais l'homme s'approcha de moi.

- Vous rentrez à Paris ?

- Oui !

- Vous savez comment ? Vous avez un moyen de transport pour aller jusqu'à la ligne ?

- Non !

- Nous avons trouvé une voiture, voulez-vous venir avec nous ?

- Merci, dis-je doucement, en me levant timidement. Je ne savais pas comment faire. Je n'ai pas d'ar-

gent sur moi. Gentiment ils m'amènèrent avec eux. Nous formions un petit groupe. Sortîmes. Devant moi apparut une vieille calèche tirée par un cheval, conduite par un paysan. Ils m'aidèrent à monter et nous prîmes le chemin de Vierzon. Distant d'une vingtaine de kilomètres - autant que je m'en souviens -, nous roulions en silence, inquiets, apeurés, de plus en plus angoissés à mesure que la ligne approchait.

Lorsque nous fûmes à quelques mètres. Nous descendîmes en silence. Tout était silence autour de nous. Les gens arrivaient de toutes parts afin de prendre le train de Paris-Austerlitz. On faisait presque la queue !

En travers des barrières en bois, au centre, deux guérites. Dans chacune, deux allemands, en vert-de-gris, examinaient les autorisations et les gens. Nous étions tous silencieux, également tendus. Aimablement le jeune couple me laissa passer le premier. Le vert-de-gris pris mon autorisation, vérifia longuement ma carte d'identité. La tournant de tous côtés, m'examinant d'un œil dubitatif. Enfin, après un moment, comme à regret, tamponna mon billet de rapatriement, me laissant passer. Mon cœur battait, lui, à coups redoublés, fort dans ma poitrine. J'étais malade de peur, d'angoisse, mais tentais de ne rien en laisser paraître. L'émotion fut plus forte, lorsque je fus enfin passé. J'avais alors la sensation que le chemin inverse serait plus difficile. J'entrais dans la gueule du loup, comment en ressortirai-je ? Pourtant j'étais content de revoir Paris dont je m'ennuyais, et ma mère.

Lentement, tenant ma valise à la main, je suivais ceux qui me précédaient, me dirigeant vers la gare, sans me retourner, la tête basse. Au bout de quelques minutes le jeune couple vint me rejoindre.

- Lorsque vous êtes passé, me dit la femme, les deux

boches sont sortis tous les deux de leur guérite en vous regardant partir. Ils se demandaient s'ils n'allaient pas vous rattraper, car, ils se demandaient si vous n'étiez pas juif..." Je réalisai brusquement que j'étais très brun de cheveux, de peau, que le vent soufflait me dépeignant entièrement ; pour comble, je portais un collier de barbe, pas très fourni il est vrai, comme on peut l'avoir à dix-huit ans. Mais qu'à bien y regarder, je n'avais pas l'air en effet d'un aryen pur-sang ; blond aux yeux bleus... !

Plus tard, bien des années après, j'appris un jour par ma mère qu'à l'époque à laquelle j'étais né, parce que cela était considéré comme plus hygiénique, j'étais... circoncis ! Je repensai alors à mon passage de la ligne avec un petit froid dans le dos rétrospectif... ! Si pour une raison ou une autre, il avait pris la fantaisie aux verts-de-gris de vérifier l'un de mes endroits intimes, j'étais bon pour me retrouver dans un camp ; et mon destin aurait pu être alors tout autre...

Et puis, le train s'approcha de Paris-Austerlitz. En silence je descendis, un peu accroché à mon gentil couple. Angoissé. Le cœur battant. Dans une gare presque vide. Je la regardais, la retrouvais telle que je l'avais laissée autrefois, au moment des départs pour l'Ariège. Car, s'il fut un temps où le train partait de la gare d'Orsay, juste avant la guerre, la gare d'Austerlitz était devenue la gare de départ et d'arrivée. Je repensais à mon départ trois mois plus tôt de la gare de marchandise, revoyais les grappes humaines accrochées aux grilles de la gare fermée. Maintenant j'avais fait le chemin inverse. L'exode était terminé. Qu'allait-il se passer ?

Sur le quai, le jeune couple me demanda ce que j'allais faire.

- Nous prenons le métro, et vous ?

- Je rentre à pied, je n'habite pas très loin.
- Alors, au revoir et bonne chance.
-Au revoir. Dis-je, en les regardant partir. Naturellement j'oubliais, je crois, de les remercier. Jamais bien sûr, je ne les ai revus et ne sais ce qu'ils sont devenus. Mais je ne puis penser à eux sans une pointe d'émotion. Ils m'avaient tendu la main, alors que je me sentais seul. Si seul.

Lentement, tête basse, tirant ma valise, je me dirigeais rue Tournefort. Je retrouvais la rue Buffon inchangée, contournais la rue Geoffroy Saint-Hilaire, la rue de la Clef, passais la place Monge, la rue Ortolan, traversais la rue Mouffetard, m'engouffrais dans la rue du Pot-de-fer et tournais enfin rue Tournefort. Refaisant exactement en sens inverse mon dernier parcours à Paris. La maison était à sa place. Je montais les quatre étages. J'étais chez moi. Nous étions le 21 Septembre 1940 et Paris, mon cher Paris, était foulé au pied par les nazis.

J'éprouvais dans ce Paris occupé une étrange sensation. J'étais heureux de m'y retrouver, car, j'aimais cette ville profondément. En même temps, je ne pouvais m'empêcher de sentir en moi, non seulement la honte, la rage, la colère, mais une immense tristesse. Trois mois déjà que les nazis l'occupaient. Les gens avaient l'air de somnambule. Tout y était étrangement vide. Un large silence la dominait. Les conversations se faisaient à voix basses. Comme d'habitude, plus encore cette fois-ci, je décidais d'aller faire un grand tour dans ma ville pour en reprendre possession. C'est ce que je faisais chaque fois que j'y rentrais. Mais avant, cela se limitait à descendre et remonter le Boulevard Saint-Michel, qu'entre nous, nous appelions le Boul'Mich. Cette fois-ci, je voulais revoir les endroits que j'aimais : Saint-Germain-des-Près, l'Institut, Le Pont des Arts, La Cour Carrée du Louvre ; mais au lieu de revenir par l'Ile de la Cité, je prolongeais mon voyage à travers Paris, jusqu'à la Concorde. De rares voitures passaient, laissant la Capitale encore plus vide. Je revenais vers la Place de l'Opéra par le Boulevard des Capucines, quand je fus attiré brutalement par des effluves de musique. Devant l'Opéra, là, en groupe, un orchestre vert-de-gris donnait un concert aux Parisiens.

Des Parisiens en groupe séparés regardaient muets cet orchestre qui semblait pour nous un véritable

vaisseau fantôme. Plusieurs avaient les poings serrés. Je m'arrêtais moi-même un instant. Puis brusquement, je sentis mes ongles pénétrer dans la paume de mes mains, j'éclatais en sanglots. Je n'étais du reste pas le seul. C'est à ce moment que j'ai réalisé toute ma douleur, toute ma détresse ; toute ma souffrance. C'est à ce moment-là que j'ai ressenti avec violence ce que comportait, signifiait une défaite, une occupation. C'était là, devant mes yeux. Incrusté pour toute ma vie. Le glaive me transperçait, fourrageait en moi. Je ne pu supporter longtemps cette vision et parti directement à la maison en pleurant.

Je retrouvai assez vite quelques-uns de mes camarades du quartier Latin, du Boul'Mich, du Luxembourg. Certains ne revinrent jamais, d'autres, plus tard. Nous commentions leur absence, sans rien savoir. Et nous reprîmes nos habitudes vieilles de si peu de mois, d'autant plus que ce drame s'était joué juste au moment des vacances. La jeunesse a parfois ceci de merveilleux, qu'elle a un grand pouvoir de réaction. Malgré notre drame personnel, voici que nous nous retrouvions comme d'habitude, aux mêmes endroits : au « Mahieu », au « Capoulade », au « Dupont-Latin », au Luxembourg, sur la terrasse de droite, soit près de la balustrade de pierre, soit sous les arbres près du refuge.

C'est du reste, sous ce refuge, qu'un matin, arrivant au Luxembourg retrouver mes amis, j'eus la stupéfaction incrédule de voir Hitler, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de cuir, entouré de cinq ou six officiers, s'arrêter, regarder le panorama dans un silence en même temps méprisant et invraisemblable. Comment était-il possible d'apercevoir à quelques mètres de moi, tout tranquillement, sans une nuée de gardes du corps, si facilement atteignable, celui par qui venait la guerre. Celui qui avait soulevé d'enthousiasme

presque toute la totalité d'un peuple, dont la puissance paraissait alors invincible. Je restais muet. Abasourdi. Rivé sur place. N'arrivant pas à y croire. C'était invraisemblable. Impossible. Incroyable. Et pourtant, il me semblait ne pas me tromper. Encore maintenant, je croirai avoir rêvé, si le fait n'avait été relevé et raconté, plus tard, par un historien. Ce qui me renverse encore aujourd'hui, c'est qu'il ne soit venu à l'idée de personne d'abattre Hitler. Même pas à moi, qui n'y croyais pas. Ce fut sans doute le cas de plusieurs témoins de cette scène, si dadaïste qu'elle paraissait impossible. Et pourtant, il n'y avait qu'un geste à faire ; d'une facilité folle. Hitler n'était pas protégé. Que, par hasard, un témoin aurait eu un revolver sur lui, sans raison apparente. Que ce témoin ait pris conscience du fait. La face du monde aurait pu être changée en un instant. Mais rien ne se produisit. Il fallait une belle dose de culot pour tout simplement venir faire ainsi du tourisme dans Paris quand on s'appelait Hitler, avec un tel calme, une telle assurance. Si Hitler avait alors du mépris pour les français, il le faisait bien voir. Nous étions bien sans réaction.

Petit à petit, les camarades revenaient. Le groupe de la Fac : Jean Parel, avec ses amis Lilette et Jean Charua, les Hoyaux et Marc Patin. Nous nous retrouvions généralement, à la Faculté, lorsque celle-ci fut ouverte, avec Parel et Paquet, soit au « Mahieu », soit chez les uns et les autres, et le dimanche soir à faire la queue aux concerts Colonne.

Je retrouvai également mes camarades du Luxembourg, le groupe de Nadine Lefébure et de sa sœur Christiane. Nadine avait un visage délicieux, malheureusement, un mal de pott l'avait contrainte à de longs séjours à Berk. Elle aimait déjà écrire, et devint plus tard une spécialiste de la marine, faisant de nombreuses émissions à France Culture.

Je retrouvai aussi le groupe du Boul'Mich : Jacques Bravard d'Albiez, Oscar Gauthier, qui alors s'appelait Jacques, qui, après l'Ecole de Chimie, préparait les Beaux-Arts et fit une carrière d'excellent peintre d'avant-garde ; Mourier, qui avait falsifié ses papiers pour pouvoir s'engager. Il devint plus tard antiquaire et les journaux s'emparèrent de lui, un jour que descendant dans sa cave, il fut grièvement blessé par une bombonne de gaz butane. Cain qui devint avocat, qui me raconta un jour, longtemps après que nous nous retrouvions dans le même avion qui nous ramenait de Genève, qu'il avait seulement appris qu'il était juif, le jour où il dût porter l'étoile.

- Mes parents ne m'avaient jamais rien dit. Ils étaient libres-penseurs. Aussi n'ai-je jamais eu le complexe juif ", me dit-il alors.

Je retrouvai Burdy, qui trouva le moyen de faire une belle libération de Paris mais se fit tuer en Indochine. Vals, Jacques Dubieff, le frère de la championne de patins à glace, que nous appelions d'Artagnan à cause de son allure. Claude Rich, qui est devenu l'acteur que l'on sait ; d'autres dont j'ai oublié le nom. Tant de camarades étrangers aussi, que nous ne revîmes plus.

Je retrouvai aussi Magne. Bref, les groupes se reformaient. Nous luttions alors à notre manière. Par l'ironie, l'humour et l'apparente insouciance. Nous étions les maîtres du Quartier Latin. Nous retrouvant sur le Boul'Mich, côté droit, puisque nous appelions l'autre *Le trottoir des Cocus*, le descendant, le remontant plusieurs fois par jour, poursuivant notre apprentissage de jeune dragueur, l'un de nos passe-temps favoris. C'était en effet un jeu que nous aimions beaucoup, et n'avait rien de bien dangereux. En groupe, nous entrions en conversation avec un groupe de filles qui parfois venait se mêler ensuite au nôtre. Parfois, nous faisons cette

plaisanterie à deux. Dans ces cas-là, nous formions une équipe. Le plus intrépide abordait la jeune fille, l'autre jouant les faire-valoir ; c'était du reste souvent mon cas. Fort timide, je n'aurais jamais osé aborder une femme seule dans la rue. Mais lorsque mon comparse était allé un peu trop loin, c'est elle-même qui m'adressait la parole. Souvent cela m'a été plus bénéfique qu'à mon camarade. Avec l'expérience, j'avais appris que là résidait mon seul pouvoir : être moi-même, rester timide, parler plutôt de poésie que de choses pratiques.

Ce jeu se poursuivit, malgré les pérégrinations des uns et des autres durant la guerre. Certains d'entre nous disparaissaient brusquement (ce fut mon cas), puis fut repris avec plus de dynamisme après la libération de Paris, et après la fin de la guerre, souvent avec les mêmes partenaires, miraculeusement retrouvés.

Pendant une dizaine d'années, nous fûmes les rois du Boul'Mich, et il ne fut jamais facile, sauf aux jeunes filles, de pénétrer dans nos groupes. Nous régions en maîtres et avons acquis même une certaine célébrité.

Pour ma part, tout en poursuivant ma licence jusqu'au moment où la Faculté fut fermée par les autorités d'occupation, j'étais dévoré par une autre passion que les événements, le besoin d'évasion ne faisait qu'affirmer, confirmer, désirer avec violence. Cette passion était pour moi une vocation. Je me sentais irrésistiblement poussé à m'y adonner entièrement. Elle était en moi depuis des années déjà, et le fond de désespérance qui était le mien, qui m'habitait, m'incitait à entrer dans une carrière qui pouvait tout me donner ; d'autant que je sentais que plus rien n'était sûr. Que la vie pouvait s'arrêter demain. Que nous étions tous comme des funambules en équilibre sur un fil d'acier. Cette passion, qui du reste ne m'a jamais quitté, était le théâtre.

Il y avait presque deux ans que j'avais fait ma première véritable expérience dans l'exercice de cet art à Vendôme, j'en étais profondément marqué. L'aviation, la littérature, le théâtre, les arts plastiques me passionnaient. En réalité j'avais surtout envie de devenir écrivain, particulièrement auteur dramatique, mais je me rendais compte que pour bien faire, il fallait au moins que je connusse assez bien les arcanes du métier. Être comédien en était une des premières bases. Ensuite, ce désir venait aussi de ce que j'avais la sensation que je ne pouvais écrire comme je le voulais. Le théâtre serait un palliatif, qui me permettrait également de prolonger un rêve éveillé. Sans doute aussi s'y mêlait-il un certain besoin de m'affirmer. De prendre une autre voie que celle choisit par ma mère. Autrefois, les Eaux et Forêts, maintenant la Bibliothèque Nationale : Bref, le fonctionariat, pour lequel je me sentais peu de dispositions et que je refusais volontairement et subconscience par esprit de contradiction. Encore que si je m'interroge aujourd'hui, je crois davantage à une allergie fondamentale. À un grand besoin de liberté. À l'envie de me réaliser, de poursuivre une vocation. D'être moi-même. Aussi, l'obscur sentiment d'épater ma famille par ma réussite un jour... !

Le personnage que j'avais joué dans le *Tabique Taboque*, de Marcelle Capron, ne m'avait nullement satisfait. Si je me pensais un jeune premier -naturellement !-, ce n'était pas là le genre de rôle que je désirai. C'était pour moi du théâtre de boulevard, ce que je détestais prodigieusement. Textes faciles, situation sans beaucoup d'intérêt, personnage qui ne m'apportaient rien. Si, dans un sens, je regrette encore aujourd'hui d'avoir tenu cet emploi, au moins fut-il très utile à plusieurs points de vues.

Pour la première fois, j'avais pris conscience de

la fascination que pouvait exercer la scène sur un homme. Cet extraordinaire pouvoir de rêve, le bien-être mélangé d'une peur de se trouver en scène avec comme tout support un texte et un dédoublement de la personnalité. J'avais éprouvé la peur atroce du trou de mémoire, celle du trac qui paralyse, laisse les jambes flageolantes durant quelques instants avant et après être entré en scène. Mais j'aimais cette peur, ce brouillard. C'était comme un moyen de me dépasser, de triompher de ma peur. Toute ma vie, j'ai éprouvé si fort ce sentiment que je me suis mis souvent dans des situations qui m'obligeaient à aller au-delà de moi-même. Un certain goût du risque sans doute, retenu aussi, compensé par la peur.

J'avais également la sensation profonde d'avoir beaucoup à apprendre, car, si j'étais insatisfait du personnage que j'avais joué, c'est que j'étais un peu ce personnage, lui avais insufflé cette sorte de lyrisme que je portais en moi, la circulation rapide de ma volition, doublé d'une excessive nervosité qui pouvait à la rigueur passer pour être volontaire et qui ne l'était pas. Je voulais autre chose. Le théâtre, pour moi, était celui des Pitoëff et des Dullin pour lesquels j'avais le plus d'attirance instinctive.

Ma mère, bien entendu, refusait obstinément que je fasse du théâtre. Depuis déjà longtemps, c'était une des causes de nos éternelles discussions. Comme du reste elle avait refusé que je préparasse l'Ecole de l'Air, en me disant qu'elle était seule, n'avait que moi. Si les circonstances et une certaine allergie pour les mathématiques, m'avait fait abandonner l'idée de l'Ecole de l'Air ; il n'en était pas de même pour le théâtre. Je tenais bon.

Elle n'y consentit, avec une grande réticence, que si je suivais la filière, pour elle, normale : préparer le conservatoire, entrer à la Comédie Française... ! C'était toujours l'obsession de la garantie qu'offre l'état de fonctionnaire. Pour la calmer, je suivis Le Cours de Maurice Escande; j'y passais une scène de Molière qui m'accepta. Mais je ne m'y sentis pas à l'aise. Pour comble, un jour ma mère voulut m'accompagner ; demander à Escande si j'étais vraiment fait pour le théâtre ? Ce fut une grande honte pour moi. La mère qui vient demander au professeur ce qu'il pense de son enfant, comme si j'étais encore un petit garçon qu'il faut tenir par la main, de peur qu'il ne se fasse écraser en traversant une rue. J'étais mortifié. Escande répondit à ma mère que j'avais une *belle voix*. Elle n'en obtint pas plus. Je remercie Escande aujourd'hui d'avoir été un peu agacé par cette intrusion. Mais en fait de belle voix,

j'avais immédiatement reconnu l'une des plus belles parmi ses élèves, une voix grave, aux accents parfois rauques, puissants ; celle d'un grand garçon blond, un peu distant, à la silhouette fine, mais dure : celle de Jacques Dacquimine que je devais retrouver sous le nom de Jacques d'Iéna aux « Rideaux des jeunes », un an après. Il venait de rentrer au conservatoire et n'avait pas le droit de jouer sous son véritable nom.

Je restai peu de temps chez Escande. L'atmosphère assez superficielle qui régnait dans son cours ne me satisfaisait pas. Beaux garçons, belles filles, élégants, très occupés d'eux-mêmes. Papotant inutilement. Avec lesquels je ne me sentais nulle attirance. De plus, je dois avouer que j'éprouvais pour ma part une certaine gêne ; un incontestable complexe de ne pas avoir la garde-robe que je croyais qu'il était indispensable de posséder pour pénétrer dans cet univers. On ne pourra jamais empêcher les gens de juger souvent superficiellement, sur les apparences. Si cela est vrai, des rapports humains en général, ce l'était plus encore pour un jeune comédien.

De même, je ne voulus plus jamais aller au cours Simon qui se tenait derrière les Invalides, car, il me semblait que l'on faisait trop de publicité pour ce cours dans lequel l'enseignement était surtout dirigé vers le conservatoire où Simon était aussi professeur. Cours à la mode : Tout le monde y allait ou passait. Je ne voyais pas de raison d'y aller à mon tour ; d'autant que je me méfiais des grandes excitations explicatives, que paraît-il, il donnait. Je sentais que là aussi, je serai mal à l'aise. De plus ma timidité faisait le reste.

Un jour, je ne sais comment, j'appris que les cours chez Dullin reprenaient au Théâtre de Paris. Après l'admirable Théâtre de l'Atelier qu'il abandonna à André Barsac, Dullin allait passer un an dans le Théâtre

de la rue Blanche avant - catastrophe !- d'aller au Sarah Bernardt. Théâtre débaptisé par les autorités d'occupation sous prétexte que Sarah Bernardt était juive, en : Théâtre de la Cité.

Le matin du 7 novembre de cette année 1940, je me trouvais devant la porte du Théâtre de Paris, n'osant pas entrer. Brusquement, envahi par une crise de timidité, j'attendais, comme un idiot, que quelqu'un arriva pour le suivre. Je faisais les cent pas devant la porte sans oser l'ouvrir. Une demi-heure après peut-être, arrive descendant la rue, un autre garçon, petit, moustachu, plus âgé que moi. Il se mit à faire lui aussi les cent pas, puis m'accosta.

- Vous aussi vous venez pour Dullin ?

- Oui, dis-je.

- Il n'y a personne ?

Il semblerait.

- Moi, je viens d'être démobilisé, j'étais dans la marine.

- Je suis étudiant.

Et nous poursuivîmes notre marche devant la porte du théâtre de concert. Attendant qu'un événement se produise.

- Je m'appelle Bernard Charlan ", dit-il au bout d'un instant. Je me nommais. Le silence retomba entre nous. Puis nous parlâmes Théâtre. Cette rencontre de deux néophytes, apprentis comédiens, devant la porte du cours de Dullin, devait nous lier des années. Nous ne nous sommes plus rencontrés depuis longtemps maintenant, mais parfois je l'aperçois dans un film ou un autre, toujours obstiné. Campant un de ses personnages pittoresques qui font souvent la valeur d'un cinéma dont la solidité vient de ses acteurs inconnus du public, mais qui soutiennent parfois un film par leur métier sûr et leur originalité. À ce jour, Charlan est resté au niveau de

la figuration intelligente et des petits rôles. Mais il les fait si bien !

Le temps passant et rien ne se produisant. Charlan, qui était moins timide que moi, dit : *On va tout de même voir*. Joignant le geste à la parole, il poussa la porte du théâtre, qui s'ouvrait sur le grand hall des billets et du contrôle. Personne. Nous poursuivons nos investigations en pénétrant dans le promenoir, et là nous trouvons, assis à une table, solitaire, Lucien Arnaud, le directeur des cours Dullin, qui attendait patiemment les inscriptions.

- Voilà, dit-il doucement d'un air dolant. Dullin donne son cours tous les lundi de 17 heures 30 à 19 heures. Il y a aussi Marcel d'Orval et Alfred Adam qui font répéter les scènes que l'on passe devant Dullin. Il y a Hygonec qui fait l'improvisation. Alfred Abondance qui s'occupe de placer la voix et moi pour la diction.

Nous nous inscrivîmes. Les cours avec Dullin commençaient le lundi d'après ; 11 novembre. Cet après-midi à 17h30. Il y avait le cours d'improvisation avec Higonec.

Nous ressortîmes avec Charlan, allâmes prendre un café dans le premier bistro venu, juste à côté du Théâtre où, durant un an, nous allions tous aller souvent. Puis nous donnâmes rendez-vous pour le soir au cours d'Higonec.

Il y avait beaucoup de monde lorsque nous arrivâmes en fin d'après-midi, tout en haut dans la pièce réservée aux couturières. Higonec, qui, malheureusement, ne devait faire son cours que peu de temps, déjà miné par la maladie qui allait l'emporter, était un remarquable professeur d'improvisation. Il nous fit tous passer. Pour ma part, il me fit faire une imitation du Bulldog et du petit chien. Il ne s'agissait pas bien sûr, d'en imiter seulement les aboiements, mais également

l'attitude, l'aspect lourd, solide, pataud, tout en muscle de l'un, l'aspect nerveux, mobile, agité de l'autre. Je fus complimenté par Higonec. L'improvisation est la base première du comédien ; elle l'oblige à voir les objets qui n'existent pas. À se servir d'eux : soulever une brouette pesante, la faire rouler. Monter un escalier en se tenant à la rampe. Ouvrir une porte, la fermer, etc., Toute chose qui développe non seulement la vision intérieure, mais aussi le pouvoir du dédoublement, lorsqu'on le fait selon un personnage déterminé : enfant, homme mûr, vieillard... Rentrer dans la peau du personnage. Devenir ce personnage à tel point que sans un mot, tout doit être lisible. L'improvisation, c'est aussi trouver le rythme du théâtre. S'obliger à aller au fond d'un mouvement, d'une intention. Ne pas esquiver, ni imiter. Mais aller au bout de l'un avant de passer à l'autre. C'est un merveilleux exercice qui dompte les nerfs ; apprendre à aller jusqu'au bout des choses, éprouver un sentiment, plus important, le ressentir avec une telle intensité que les autres le perçoivent psychiquement, l'éprouvent, le vivent en même temps que soi. L'improvisation, c'est aussi la base du dédoublement, l'art permet à l'acteur de se mettre en situation. La parole n'est rien, sans qu'elle ne soit accompagnée d'un sentiment affectif, fonction d'une situation donnée. L'improvisation est au théâtre, ce que le vol à voile est à l'aviation : indispensable.

Naturellement, pour ces premières expériences, ce n'était qu'exercices simples et faciles. Mais qui ne peut les faire, ne peut non plus réaliser des improvisations plus complexes, comme il m'arriva par la suite d'en faire, qui parfois duraient une demi-heure et plus. J'aimais beaucoup l'improvisation et fus dans cette discipline l'un des favoris d'Higonec, comme plus tard de Teresa Joriewska, la dernière assistante de Stanislawski.

Puis, les cours d'improvisation furent dirigés par

Lucien Arnaud ou Marcel d'Orval.

Arnaud était le spécialiste de l'articulation. Bon professeur, malgré sa nonchalance, il m'apprit beaucoup. Abondance me révéla le premier jour - il faisait son cours le samedi - à ma grande surprise, que, contrairement à ce que je croyais ; je ne chantais pas faux, il fallait surtout que je travaille ma respiration et un grand nombre d'exercice de montée de gamme.

Les premières semaines, Dullin ne vint pas donner son cours, je ne sais pour quelle raison. Marcel d'Orval me faisait travailler Alceste et Cléante de l'Avare, pour passer devant Dullin. Alfred Adam, l'ancien jardinier de *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, de Giraudoux, était grand, flexible et infernal professeur. Maniant un humour lapidaire qui nous laissait pantois. Je ne sais pourquoi, mais il s'acharna sur moi toute l'année. Me critiquant sans ménagement. Si je garde de l'auteur de *Sylvie et le fantôme*, auteur heureux, un souvenir de panique, de peur, je lui dois cependant beaucoup ; non seulement pour ses critiques, mais parce qu'un jour il me donna une clé que je n'ai jamais oublié, un véritable « Sésame, ouvre-toi ». Un jour que je le retrouvais dans une librairie, bien des mois après que je ne fus plus chez Dullin, rue Saint-Lazare, je lui fis part de mon perpétuel trac avant d'entrer en scène.

- Mon vieux, me répondit-il, le trac doit être utilisé, ne pas le refuser. Il faut s'en servir pour se dédoubler.

Jamais je n'oublierai cette leçon. Non pas que je n'eus plus le trac dès cet instant, mais désormais il ne me paralysait plus. Aujourd'hui que je donne souvent des conférences, j'improvise en public et me sers de mon angoisse pour foncer dans ce dernier, pour le prendre en main, le dominer, l'obliger à m'écouter.

Enfin Dullin fut là pour son cours. Il y avait une foule compacte dans la salle des couturières. Étaient

présents des gens déjà célèbres, ou qui le devinrent : Vilar, Marais, Bernard Clavé et d'autres. Ce jour-là, je ne vis, ni n'entendis grand chose ; ne vis que la foule, debout, les gens collés les uns à côté des autres. Je retins cependant un fait important. Le silence qui régnait lorsque Dullin parlait et lorsque quelqu'un passait une scène. Il y avait dans la salle un air de recueillement, de tension, d'admiration sans bornes. Chacun retenant son souffle. Je trouvais là une atmosphère qui me convenait. Un air de passion rentrée, de densité, de profondeur qui contrastait avec l'atmosphère du Je déplace beaucoup d'air, de chez Escande.

Dullin avait fait son cours inaugural. Dès le suivant, nous ne restâmes qu'une vingtaine d'élèves et les cours se firent dans le couloir - promenoir au premier balcon.

C'est dès cette leçon que je pris enfin contact avec l'un des hommes qui m'a le plus fasciné et que je considère comme ayant été mon premier père spirituel. Jean Cassou ayant été, pour moi, le second.

J'avais vu Dullin dans *Richard III*, *La terre est ronde*, *L'Avare*, au théâtre de l'Atelier ; tout là-haut, à Montmartre, place Dancourt - maintenant place Charles Dullin - avant la guerre. C'était pour moi, une fête lorsque nous montions là-haut, voir cette troupe réputée, qui, comme Pitoëff, se débattait en permanence dans des difficultés financières permanentes. On disait que Dullin arrivait au théâtre dans un vieux fiacre tiré par un vieux cheval, ce qui ajoutait encore à son personnage. L'attraction pour un art, un auteur, un metteur en scène, à un âge où l'on est tout instinct et intuition correspond sans aucun doute à quelque chose en soi, fait vibrer une corde que l'on ne peut encore analyser.

Dullin, Pitoëff m'attiraient, plus que Jovet et Baty. Je trouvais ce dernier trop décorateur, Jovet trop

attiré par une certaine mode. Dullin, Pitoëff étaient pour moi la difficulté d'être, la rigueur, la densité.

Et voici que je me trouvais chez Dullin. C'était à quelques mètres d'un moi, attentif, fasciné, paniqué. Vêtu d'une veste de tweed rouille, enfoncé dans un fauteuil, cassé en deux par ses rhumatismes déformants, silencieux, attentifs, ses yeux noirs enfoncés dans les orbites, étaient comme des charbons ardents, d'une mobilité extrême et vous transperçaient quand il vous regardait. Dire que, devant lui, nous étions rassurés, serait un aimable euphémisme. Dullin nous faisait trembler comme sans doute aucun homme n'a plus paralysé ses élèves. De lui émanait densité, force, présence prodigieuse, tant il était ramassé sur lui-même, comme prêt à bondir, malgré son attitude en apparence relâchée. Il n'en était rien. À le voir, nous sentions le génie théâtral qui habitait cet homme, peut-être plus violemment que les spectacles qu'il avait montés. La force qui émanait de lui, nous remplissait d'une admiration sans limite.

Trait creusé, visage maigre, buriné, Dullin était tendu intérieurement, attentif à tout. À côté de lui, une petite table sur laquelle était un cahier qu'il regardait de temps à autre, sur lequel Arnaud avait livré le nom d'élèves et la scène qu'ils devaient passer. Souvent aussi, il jouait nonchalamment avec sa bague, la main appuyée sur la table. Lorsque nous le voyons arriver au bras d'Arnaud, littéralement cassé en deux, nous nous demandions par quel miracle, en scène, il parvenait à se déplier presque entièrement. Miracle du psychisme.

Souffle court, voix blanche aux accents rauques, Dullin s'économisait. Il arrivait. Le silence s'établissait immédiatement. La tension augmentait.

La première fois, je me souviens, regardant son cahier, il appela Jacques Dufilho, petit, râblé, noiraud, auquel il faisait travailler Iago. C'était étrange du reste

et alors, pour moi, assez incompréhensible de voir Dullin faire travailler Shakespeare à un acteur, dont il était évident qu'il n'était pas un acteur shakespearien, par la taille et l'allure. Cela m'étonna. Dufilho passa sa scène. Dullin fit quelques remarques. Peu, très peu. Dullin était avare d'explications. Seulement un fluide passait. À travers ses quelques mots, on sentait, ce qu'il voulait dire. On devait le sentir, sinon c'était une faute grave.

A chaque fois que Dullin arrivait, j'avais de plus en plus peur qu'il ne m'appela. Il le fit le 13 décembre, après qu'il m'en ait prévenu, le lundi précédent. Il voulait m'entendre dans le Cléante de *L'Avare*.

J'arrivai ce lundi dans des transes abominables. Submergé par le trac. Mains moites, jambes flageolantes... Je donnais ma scène. Dullin m'écouta jusqu'au bout. De son œil vif, vrillant, attentif, perçant il m'avait observé dans un silence de plomb. Lorsque j'eus fini, enfin délivré. J'attendis, regardant Dullin d'un air probablement apeuré. Il leva son regard sur moi. Machinalement, se mit à jouer avec sa bague. Prit sa respiration, expira, rempli de nouveau ses poumons d'air selon son style et son rythme respiratoire, puis le verdict tomba.

De sa voix lente, hachée, il me dit ces paroles que je n'ai jamais oubliées :

- Tu comprends, mon petit, tu n'es pas le personnage...Cléante est plus...Cléante est moins...Enfin, tu comprends...

Il y eut encore un silence. J'étais anéanti. Moi qui me croyais un jeune premier : puis Dullin reprit, m'asséna la pire chose pour moi, alors amer, orgueilleux. Dullin, ce jour-là en somme, m'assassina :

- Tu devrais travailler les valets de Molière... Par exemple, Scapin.

Si la foudre était tombée sur moi, cela n'aurait pu être pire. Je regagnais ma place, vexé, plein d'une sorte de rancune contre ce bourreau qui venait de me saper en un instant. À ce moment-là, je crois l'avoir détesté, persuadé qu'il avait naturellement tort. Je lui en voulais terriblement. Moi, un valet... !

Quelque temps après, j'en faisais la réflexion à Christina Mavroides qui était aussi chez Dullin, alors que nous remontions le boulevard Saint-Michel ; nous nous trouvions à la hauteur de la place de la Sorbonne. Elle me répondit tout à trac : *Moi, à ta place, je serais plutôt heureux. Si j'étais homme, j'aimerais jouer les valets de Molière, ce sont les gens les plus intelligents dans son répertoire... Les jeunes premiers, tu sais, ce n'est pas grand-chose...*

Christina était une jeune femme mince, souple, cheveux coupés courts, pleine de charme, de vie, d'amour du théâtre, comme nous tous. Cette passion la brûlait. Après-guerre, elle devint, durant quelques années, la directrice du Théâtre de la Comédie-Montparnasse, qu'elle avait acheté ; y donna quelques spectacles intelligents et rares qui la ruinèrent, en même temps, elle vivait un enfer avec son décorateur, qu'elle avait épousé ; le peintre -Architecte- Tsingos jusqu'au jour où ils divorcèrent. Christina, devenue énorme, devait mourir brusquement il y a quelques années au Caire où elle se trouvait.

Je dois beaucoup à ces quelques paroles de Christina, que je remâchais longtemps, et ce fut par la suite que je devais enfin comprendre la pensée de Dullin. Mais, entre-temps, furieux, j'étais entré au cours de théâtre des Bouffes-Parisiens. Sans naturellement abandonner Dullin ! Paupelix était un petit homme rondouillard, assez mou, chez lequel je retrouvais en plus terne l'ambiance qui régnait chez Escande ; une atmo-

sphère assez superficielle, Paupelix me faisait travailler les rôles que j'aimais ; les jeunes premiers romantiques : *Gringoire*, *Les Caprices de Marianne*, Octave, Cléante de nouveau. Je ne trouvais d'intéressant chez lui que Jean Négroni, qui marquait par la beauté de sa voix, son style très musséen, mais malheureusement était de petite taille. Nous sympathisâmes. Il y avait aussi parmi nous un être étrange, ancien ouvrier boulanger, je crois, qui ressemblait en plus lourd, en plus paysan, à Pitoëff, qui nous passait des scènes parfois hilarantes : Marcel Pinard. Il eut un jour la lumineuse idée de reprendre le tout petit Théâtre de la Huchette, rue de la Huchette, en bas du boulevard Saint-Michel, qu'avaient créés Georges Vitaly et André Reybaz ; d'y monter une série de petits actes d'Eugène Ionesco. Il n'a plus jamais changé de spectacle depuis. Ionesco y fut sa fortune. Depuis une vingtaine d'années, on y joue toujours *La Cantatrice chauve*, *Les Chaises*, etc. C'est probablement en pensant à cela que Ionesco me dit un jour que nous parlions de Théâtre, après un dîner chez Alexandre Istatî et Natalia Dumîstresco comme lui, d'origine roumaine : " Oh ! Il vaut mieux avoir un grand succès dans un petit théâtre, qu'un petit succès dans un grand théâtre !" A 10% de la recette brute de chaque représentation, ce spectacle était la rente inamovible de Ionesco !

Naturellement, je ne restai pas chez Paupelix. Tout cela sentait le charlatanisme. Ne menait nulle part. Dès lors, je travaillais avec acharnement chez Dullin, ce fameux Scapin, en particulier.... ! Bien d'autres rôles qui me passionnaient. Je travaillais des heures et des heures chez moi. Mâchant mes textes, le crayon entre la bouche, comme nous l'avait appris Arnaud. Faisant des exercices permanents d'articulation, projetant avec force et rythme chaque syllabe du texte comme des

balles de tennis imaginaires sur l'un des murs de l'appartement. Exercices absolument nécessaires, car, techniquement Arnaud, d'Orval, Adam, m'avaient fait remarquer que je boulais trop mes textes ; signe, certes de mon extrême nervosité et d'une passion peut-être un peu extérieure ; cause d'une diction défectueuse. Les muscles de mes lèvres, assez épaisses devant s'assouplir afin que le texte sorte facilement. Je n'ai jamais oublié cette méthode, que j'ai utilisé des années durant ; dont je me sers encore aujourd'hui, pour ne pas perdre la clarté de mon élocution.

Pendant six mois également, je travaillais mon accent. En effet, la première fois que j'avais passé Cléante, à la deuxième réplique, un éclat de rire avait traversé le cours. Certes, avec passion, je m'écriais : *J'aime*, mais c'était avec un *ai* qui sentait son midi de la France... ! Jamais je ne m'en étais aperçu ; étant né à Paris, je ne pensais pas avoir d'accent. J'en pris alors, assez vexé, conscience et durant ces mois qui durent être assommant pour les autres, je m'écoutais parler, faisant une attention permanente à ces quelques relents de terroir. Six mois plus tard, mon accent avait disparu, ma diction, comme mon articulation s'améliorait. Lentement, j'apprenais la technique de base d'un métier pour lequel la passion, le foyer, l'amour, ne suffisaient pas.

Lentement aussi, je comprenais la raison pour laquelle Dullin tenait absolument à ce que je travaillasse les valets de Molière. Il s'agissait aussi d'une base, qu'aucun professeur n'approfondissait, s'arrêtant uniquement au physique de l'acteur. Dullin, lui, cherchait la véritable nature, le véritable tempérament, celui qui, dépouillé de toute apparence, gît réellement au fond de soi-même. Ce comique qu'est Dufilho est en réalité un tragique. Ce jeune premier comique que j'étais était en

réalité, par certains aspects, un Scapin ; et Dullin m'obligea ainsi à faire sortir de moi une ironie, un humour, une rapidité de réaction qui étaient une partie de moi-même, autant que le sérieux. En fait, je n'étais pas l'acteur que je croyais être, mais un acteur qui pouvait pousser vers la charge, la caricature, à la différence de Dufilho.

Le vrai est qu'il s'agissait de trouver et ensuite d'exprimer son propre tempérament. C'est à la suite de la connaissance fondamentale de ce dernier, qu'il devient possible d'étendre ses possibilités, jusqu'à jouer tous les personnages que ; physique, taille, voix, permettent d'aborder. Arnaud avait connu la même aventure. Jeune premier, il ne fut jamais meilleur que lorsque Dullin lui faisait interpréter *La Flèche* de L'Avare. Du reste, Lucien Arnaud, chien fidèle, était heureux de cette situation, s'y complaisant nonchalamment.

Petit à petit, la fascination qu'avait exercée sur moi la personnalité de Dullin par-delà la scène se transformait en une admiration permanente, éperdue. Cet homme était le théâtre incarné, tel que je le comprenais par instinct, maintenant par connaissance et expérience. Il reste pour moi, celui qui fut le plus grand du Théâtre du Cartel, celui qui savait choisir ses comédiens, donner à un spectacle une unité d'interprétation sobre, intérieure, nette, claire, dense, dans lequel chaque déplacement d'acteur avait sa signification, comme chaque inflexion de voix. Chez Dullin ; chaque acteur jouait intérieur, mais avec dépouillement, sobriété totale. Ce savoyard, fils d'un notaire à la famille nombreuse, avait un sens du mot, de sa densité, de sa valeur, dont je n'ai ensuite trouvé l'égal que dans les mises en scène de Bertold Brecht... au Piccolo Théâtre de Milano ou celle du Royal Shakespeare Company. Ce phénomène de sobriété était d'autant plus difficile avec la langue française que celle-ci a tendance à être mélodieuse, à s'évader vers un faux lyrisme en ce qui concerne le théâtre. Il me fallut plusieurs mois pour comprendre que la réplique devait être lancée dure, directe, sobre, tranchante, sans fioriture, et longtemps encore pour l'assimiler. Mais aussi, l'observation des mises en scènes de Dullin, étaient-elles un merveilleux moyen pour que toutes ces données finissent par se coller à soi.

En effet, en tant qu'élève, Dullin nous laissait assister aux répétitions et aux représentations. Durant

cette saison, j'assistais tout particulièrement à celles de *L'Avare* que Dullin reprenait, comme Jouvet *Knok*, lorsque la trésorerie du théâtre devenait catastrophique ; à la création de *Mamouret* de Jean Sarment.

Jean Sarment n'a jamais été un grand auteur dramatique. Il avait une certaine facilité d'écriture, légèreté dans le ton, un bon métier, un romantisme. En regardant Dullin le mettre en scène, je compris qu'il n'y avait pas de mauvais auteur dramatique, de mauvaise pièce. Il n'y avait que de mauvais metteurs en scènes et de mauvais acteurs. Dullin aurait donné du génie à n'importe qui. Comme Jouvet.

Ce qui m'interloquait le plus était la manière dont Dullin faisait une mise en scène. Donnant comme toujours, peu d'indications, redéfinissant souvent le lendemain ce qu'il avait fait la veille, cherchant le mouvement, le rythme le meilleur, en fonction de la situation et de la personnalité de l'acteur. Il ne cherchait pas à imposer. Il amenait l'acteur à trouver en lui-même le ton juste, à la manière qui lui convenait le mieux. C'était un travail lent, patient. Dullin n'opérait pas avec la brutalité de l'Actor's Studio, le décortiquage systématique, psychologique, freudien, psychanalytique auquel peu d'acteurs résistaient. Non, il procédait par puissance de transmission psychique. Il insufflait lentement à l'acteur ce qu'il voulait, ce qu'il désirait. Il travaillait d'instinct. Plusieurs années après, étant chez Pierre Valde où je travaillais la mise en scène, en compagnie de Georges Vitaly et Robert Hermantier, Valde, ancien médecin, acteur, et qui avait été l'assistant de Dullin, me dit : « Dullin disait toujours qu'en théâtre, il faut se fier à l'instinct et que l'intelligence ne devait vraiment servir que si l'on ne comprenait pas quelque chose. » Très décortiqueur par tendance personnelle, jusqu'à aller dans les moindres détails, le jour où je me trouvais au

pied du mur, face à un temps de répétitions trop court, je me souvins de ces paroles, jetant par-dessus mon épaule toute précision dictatoriale, je suivis cette méthode. Elle me réussit... ! Je n'avais même pas eu le temps, ni le courage de lire entièrement la pièce... !

Les leçons de *L'Avare* et de *Mamouret* furent pour beaucoup dans ma compréhension de la mise en scène.

Je pris conscience qu'une troupe est une famille ; chaque élément ayant quelque chose en commun, en dehors du physique, comme du tempérament, c'est une manière d'être ; poids, densité de vie, d'humanité qui en sous-jacent les unissait. Comme Jovet, Dullin savait s'entourer. Acteur au visage buriné comme travaillé par la souffrance de la vie et profondément encre en elle, sur le plan de sa connaissance ; diaboliquement intelligent, mais humain, d'une simplicité dépouillée ; il choisissait ses acteurs de manière à ce que ceux-ci le mettent lui-même en valeur, mais partage une même longueur d'onde intérieure humaine. Ancien copain de Jovet chez Copeau, Dullin faisait partie de ces acteurs metteurs en scènes qui cherchaient la vérité en eux-mêmes et dans la vie, en écartant tout ce qui pouvait être superficiel. En employant des acteurs de bon métier. Intérieurs. Sobres, dépouillés, il créait ainsi un ensemble cohérent, dense. Par cette évidence, je compris qu'une bonne troupe et un bon metteur en scène pouvaient donner du génie au moindre auteur dramatique, puisque par leur personnalité, ils étaient capables de mettre plus que l'auteur lui-même.

Lors des répétitions de *Mamouret*., pièce dans laquelle Dullin interprétait avec un brio extraordinaire, une vieille ganache, ancien cavalier des dragons, la centenaire était interprétée par l'une des comédiennes les plus étonnantes que j'aie rencontré. Je revois encore

aujourd'hui, dans mes souvenirs Marcelle Geniat, descendant les marches du métro Trinité pour rentrer chez elle, habillée comme une femme de ménage, portant son cabas à la main et toute seule à mi-voix, travaillant son personnage, comme si elle était une vieille radoteuse. Elle était déjà le personnage, pénétrait en lui, merveilleusement, par une tension intérieure prodigieuse. Simple, petite, les cheveux blancs, ancienne jeune première à la Comédie Française, elle avait su vieillir. Elle avait cette simplicité qui correspondait à la famille Dullin ; cette simplicité, ce dépouillement que j'ai surtout rencontré chez les acteurs slaves et dans la troupe du « Berliner Ensemble », à Berlin-Est.

Elle était une comédienne prodigieuse qui sentait le public par la possession d'un long métier, d'un instinct sûr. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu, varier entièrement son personnage selon les premières réactions de la salle. L'infléchissant dans un sens ou un autre. Chaque soir, elle faisait un triomphe. Quelle leçon !

Très vite notre groupe chez Dullin se clairsema. Il fallait être de la même taille pour résister à un professeur qui ne s'embarrassait pas de fioritures, ne laissait rien passer ; chez lequel, les papotages du genre concierge, qui généralement dominaient l'atmosphère des jeunes comédiens, n'avaient cours. Chez Dullin, on travaillait en profondeur. On allait à la recherche du théâtre, de la vie, de soi-même. Sobrement. Attentivement.

Ainsi, nous nous retrouvâmes un petit groupe qui comprenait entre autres : Jacques Dufilho, Marcel Mouloudji, Claudio, Roland Forez, Pierre Latour, Bernard Charlan, Christina Mavroides, et la très jolie et peu talentueuse femme de Pierre Renoir. Quelques-unes encore dont j'ai oublié le nom ; quelques auditeurs qui

venaient à plusieurs cours, observaient, mais ne passaient jamais rien, et Alain Cuny.

Bernard Charlan était l'ami, celui avec lequel je m'étais inscrit au cours, ce qui créait entre nous une sorte d'intimité. Nous sortions souvent ensemble avec mon ami Jean-Stanislas Vigerie que j'avais connu au concert Colonne. Nous étions assez lié ; une connivence s'était établie entre nous tous. Si maintenant je n'entretiens plus de liens serrés avec les uns ou les autres par fuite de la vie, lorsque nous nous rencontrons, le temps est brusquement aboli ; nous sommes tels que peuvent être des condisciples de lycée.

Je me souviens que Mouloudji, qui déjà faisait une carrière au cinéma ; avait été longtemps le petit Mouloudji, il était d'une timidité telle que lorsqu'il passait une scène devant Dullin, il ne pouvait supporter la présence de personne. Nous avions le même âge. Nous étions naturellement ami. C'était un garçon bizarre, nonchalant, un peu je-m'en-foutiste, mais terriblement doué pour tout. Ecrivain, au lendemain de la guerre, il eut le premier prix de la nouvelle française pour Enrico. Parolier, il chanta remarquablement ses chansons. Il fut moins heureux comme dramaturge, car, toutes ses pièces, comme les miennes ne furent jamais jouées en France. Quelques années après la guerre, ayant lu une de mes pièces, il vint rue Tournefort en discuter. Il voulut que je transforme un peu le rythme de mon dialogue. Ce qui ne comportait pas de problème pour moi. Je n'avais qu'à le dactylographier normalement, ayant simplement employé la coupe claudélienne pour un dialogue réaliste. Il voulait monter ce long acte avec une de ses pièces. Cela ne se fit jamais, ni pour la mienne, ni pour la sienne. Excellent comédien, chanteur, il fit les beaux soirs du Saint-Germain-des-Prés de l'après-guerre. Nous nous rencontrions souvent alors. Je crois que si

la vie a voulu que nous ne nous rencontrons presque jamais, cela vient aussi sans doute, du style pictural qu'il employait pour ses peintures, car Mouloudji était également peintre. Non qu'il ne fût doué, mais il était trop axé sur la représentation figurative, pour que je puisse longtemps m'attacher à ses compositions, ayant déjà une connaissance assez profonde sur l'art pictural d'avant-garde. Mais si nous ne nous voyons plus en ce moment, je sais que si demain nous nous rencontrons, le temps lui aussi sera brusquement aboli.

Je ne me souviens guère de Claudio, qui était à ce moment le « petit Claudio », jouant le *Chérubin* du *Barbier de Séville* à la Comédie française. Par la suite, il devint un véritable colosse, romancier et acteur de télévision.

Roland Forez, lui, au lendemain de la guerre rentra à la radio où il devint producteur et animateur. Je revendrai plus tard sur Pierre Latour, acteur solitaire, ultra-sensible, secret, qui n'avait plus de famille et produisit plus tard quelques romans assez bons de la « série noire » de Gallimard. Régulièrement, je ne sais pourquoi, au bistro, à côté du Théâtre de Paris, venaient nous rejoindre plusieurs apprentis comédiens, du même âge, tous nés en 1922, sauf Daniel Gélin, en 21. Nous formions un clan très uni. Il y avait là Gérard Philippe, Michel Auclair, André Reybaz et Serge Reggiani...

Mais celui avec lequel j'eus le plus d'affinités, était Alain Cuny. J'avais pour lui la plus vive admiration pour son visage buriné de malouin, sa voix de Frankenstein de la poésie rentrée, comme écrivit un jour un critique ; sa haute stature. La puissance de sa présence. À cette époque, Cuny avait 24 ans. C'était un personnage majestueux. Il excellait dans les personnages raciniens. Curieux personnage. Il me le paraît du reste, toujours. Notre connivence venait sans doute de ce que

nous connaissions assez bien l'un et l'autre la peinture d'avant-garde ; encore qu'avec le temps, Alain se soit cristallisé sur les artistes surréalistes de sa jeunesse : André Masson, Miro, Lam...

On racontait beaucoup de choses sur lui. On dit - et je ne lui ai jamais posé la question - qu'il avait d'abord fait les Beaux-Arts, dans la section sculpture, furieux de n'avoir pas eu le Prix de Rome, pour la sculpture, il était parti s'installer néanmoins à la villa Médicis d'où personne ne parvint à le déloger. Ami également de Pierre Reverdy, le poète surréaliste, il me disait que par cet acte, il pouvait être proche d'une certaine manière provocatrice, non dénuée d'humour. Par contre, ce dont je suis sûr, c'est qu'au lendemain de la guerre, allant visiter une exposition de dessins et de peintures d'artistes comédiens, dans une galerie de la rue Saint-Jacques (galerie dans laquelle je devais rencontrer pour la première fois Marlène Diétrich en compagnie de Jean Gabin - Marlène que j'ai vue par la suite si élégante, était ce jour-là, vêtue comme l'as de pique), étaient une série de dessins fous, croqués par Cuny à Sainte-Anne, d'une sombre puissance. Incontestablement des dessins de sculpteurs ; dans lesquels les masses, déterminées par les sourdes ombres de lumière, rendaient une force expressionniste, une présence danse, hallucinante. J'imagine ce qu'aurait pu être la carrière de Cuny sculpteur. Sa puissance, sa force michèlangienne. Je n'ai jamais cherché à savoir la raison pour laquelle il abandonna cet art majeur. Peut-être par manque de moyens financiers. Cuny, peu intéressé par l'argent, ne voulait faire que ce qu'il voulait ; et pour cette carrière il en faut beaucoup. Peut-être aussi, parce qu'il n'avait pas été assez mûr pour être un des premiers du surréalisme. Je ne sais. Personnage très secret, il ne m'en a jamais parlé. Longtemps je me suis

du reste demandé, quelle était la forme d'intelligence de Cuny, jusqu'au jour où, dans une revue, je lus un article portant sa signature, le révélant fort cultivé. En tous les cas, rue de Bourgogne, où il habitait et habite toujours, je n'ai jamais vu une œuvre de lui. Sauf une masse de livres dans la pièce qui lui servait de bureau.

J'admirais Cuny parce qu'il avait le physique que j'aurais voulu avoir. Je détestais ma petite taille d'un mètre 71 à peine, ma peau de bébé lisse, sans rides. Cuny portait en lui la poésie. Cela me fascinait. Durant l'hivers 40/41, cet hiver qui fut terrible pour nous autres parisiens, car, nous n'avions rien pour nous chauffer, sauf quelques pavés de bois que ma mère trouvait à acheter à des clochards, qu'elle mettait dans la cheminée, devant laquelle, transis, je travaillais mes rôles, Cuny venait souvent à la maison manger un de ces beef-steak de cheval que ma mère parvenait à se procurer. Je le revois, un de ces jours-là, alors qu'il était, comme souvent, en retard, le guettant derrière la fenêtre, arriver lentement, vêtu d'un grand loden vert, qu'il porte encore maintenant, marchant dans la neige, au milieu de notre rue déserte. Absorbé dans Pyrhus, rôle que du reste il devait admirablement tenir quelques années plus tard. J'allais aussi souvent chez lui, dont j'aimais assez l'ameublement franco-flamand, l'atmosphère dépouillée mais raffinée. Tout y était silence. Un jour je rencontrais sa femme comme elle allait sortir faire quelques courses, grande, élancée, un grand panier d'osier accroché au bras, brune, elle avait la race des belles plantes et une sobriété tendue. Je ne l'ai plus jamais revu.

Une fois, je fus témoin chez lui, d'une scène qui est tout Cuny. Nous étions assis dans de grands fauteuils lorsque le téléphone tinta. C'était Marcel Carné qui venait se plaindre à ce dernier, de ce que celui-ci avait

dit qu'il était pédéraste. Carné lui fit une telle scène que Cuny raccrocha, furieux, en criant le mot de Cambronne. Cuny, qui avait tourné *Les Enfants du paradis*, ne tourna plus jamais avec lui. Il avait cette force de pouvoir dire ce qu'il voulait en se fichant éperdument des conséquences que cela pouvait avoir pour lui. En l'occurrence, c'était à tout jamais se briser un metteur en scène, à un moment où Cuny commençait seulement à devenir connu. Il m'avait raconté un jour comment il avait connu Carné. C'était à l'époque où il jouait *Le Bout de la route* de Giono, au Théâtre des Noctambules. Rôle qu'il me devait, car rencontrant Leuris et Jean-Claude, les directeurs du Théâtre, ceux-ci me firent part de leur embarras, parce qu'ils ne trouvaient pas un interprète pour le personnage principal, je pensais à Cuny, leur donnaient ses coordonnées. La pièce eut un long succès, Cuny fut majestueux. Le rôle collait à lui si admirablement qu'il fut lancé du jour au lendemain.

- Un soir, me dit Cuny, à la fin de la représentation, je vois arriver un tout petit monsieur d'allure quelconque qui se présente. C'était Marcel Carné, ajouta-t-il avec l'ironie féroce dont il était capable.

On connaît la suite. Carné l'engagea pour son film *Les Visiteurs du soir*, qui, également, fit beaucoup pour la carrière cinématographique de Cuny ; ainsi devenait-il célèbre à Paris à 26 ans. Depuis, naturellement, Cuny a fait une carrière en dents-de-scie. Au début, les metteurs en scènes exagéraient un peu en lui demandant de « faire du Cuny » ; Cocteau, qui était derrière *Le Baron fantôme*, lui porta avec cela un certain préjudice. Avec le temps et le métier, Alain se corrigea, perdit un peu de sa poésie rentrée, mais au profit d'une interprétation plus nuancée. Très rigoureux, assez absolu, il a toujours refusé de faire ce qui ne l'intéressait pas

ou ne l'amusait pas – témoin, *Emmanuelle* - l'un des tout premiers films dits pornographiques fait officiellement en France. Aussi tourne-t-il peu. Très inégal aussi, il est parfois mauvais. Mais lorsqu'il est habité, il peut tout aussi bien frôler le génie, ce qui lui arriva tant dans *Pyrrhus*, que dans *Claudiel* ou dans *Pirandello*. En fait, Cuny fut et reste notre plus grand tragédien. À soixante ans maintenant, il a gardé le même visage, la même allure, le même aspect lointain et secret.

Personnage bizarre. Cuny n'est pas non plus dénué d'une certaine mégalomanie. Un jour que nous prenions une consommation sur le boulevard Saint-Michel, au P.C. - au Palais du Café - il fut odieux avec une pauvre fille qui, assise à côté de nous l'avait reconnu, mais qui ne se souvenait plus des films qu'il avait tournés... Il fallait le faire !

- Mais enfin, Mademoiselle... dans quels films m'avez-vous vu ?

Et comme la pauvre fille, admirative et intimidée, avouait qu'elle ne savait pas, Cuny poursuivit : " Vous devriez, Mademoiselle, vous devriez,.. " d'un ton cinglant, ironique. La pauvre fille ne savait où se mettre ; cependant Cuny était loin de dédaigner un hommage féminin, quoique de très mauvaises langues, comme d'habitude, aient pu dire de lui. Il lui arrive également d'être très grossier, il le fut à un tel point, un jour à Cannes en public avec le pauvre Dario Moreno qu'il se fit mettre à la porte du festival. Il en fit du reste bien d'autres... ! Cependant, il continue à posséder une certaine aura artistique, un respect mérité. Il n'est heureusement pas l'homme des compromis. Héroïque de ce métier.

Je le rencontre de temps en temps dans des vernissages, soit chez Maeght, soit officiels. Notre tutoiement impressionne bien des gens. Un jour que je le ren-

contrais au Grand Palais, il me demanda de lui faire visiter l'exposition, à l'étage supérieur dont j'étais le commissaire. " Il y a bien des choses qui m'échappent maintenant., me dit-il, Téléphone-moi, pour me dire ce qu'il faut aller voir. " Je m'en suis bien gardé. Cuny est aussi très capricieux. Il m'en fit l'expérience un jour que découvrant un livre qui l'intéressait vivement et l'ayant commandé en son nom, avec son accord, il ne voulut plus par la suite. Cette réaction me servit de leçon... ! Je prends Cuny comme je l'ai toujours fait. Tel qu'il est. Sans plus prêter attention à ses sautes d'humeur, ni parfois à ce qu'il dit, car il lui arrive de raconter n'importe quoi pour dérouter l'auditeur, par esprit provocateur en effet très surréaliste. En même temps, humble et imbu de sa personne Cuny reste un personnage fascinant, existant. Hors de l'ordinaire.

Paris, 1975-1976.

Achévé d'imprimer sur les presses spéciales
des éditions de
la Librairie-Galerie Racine
le deuxième trimestre 2007.